

**Faculté des sciences économiques,  
sociales, politiques et de communication**

# **La presse féministe et ses différentes pratiques.**

« Journalisme féministe, légitimer une parole »

Auteur : Anaïs FANARA

Promoteur(s) : Vinciane VOTRON

Année académique 2023-2024

Master [120] en communication, à finalité spécialisée (horaire décalé) :  
communication interne et ressources humaines (COHM2MS/CI)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN  
Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication  
Chaussée de Binche 151, 7000 Mons, Belgique | [www.uclouvain.be/espo](http://www.uclouvain.be/espo)

## Table des matières

Remerciements.....	5
Avant-propos .....	6
1. Introduction .....	7
1.1 Contexte.....	7
1.2 Problématique.....	7
1.3 Plus-value du travail.....	8
1.4 Plan du travail.....	8
1.5 Question de recherche.....	8
2. Revue de littérature .....	9
2.1 Histoire de la presse féministe .....	9
2.2 Théories et concepts-clés .....	11
2.3 Conclusion de la partie théorique .....	23
3. Hypothèse.....	24
4. Méthodologie .....	24
4.1 Introduction pratique .....	24
4.2 Collecte de donnée .....	25
4.3 Guide d’entretien .....	26
4.4 Carte d’identité des interviewés .....	26
5. Analyse des entretiens .....	29
5.1 Définition de la presse féministe .....	29
5.3 Pratiques journalistiques féministes.....	42
5.4 Situer la presse féministe : presse spécialisée ou presse générale.....	50
6. Discussions .....	52
7. Confirmer l’hypothèse.....	57
8. Limites et perspectives .....	58
9. Conclusion.....	60
10. Bibliographie .....	62
10.1 Ouvrages.....	62
10.2 Articles scientifiques .....	62
10.3 Podcast & Webinaire .....	64
11. Annexes .....	65
11.1 Entretien Safia KESSAS .....	65
11.2 Entretien Sabine Panet .....	75
11.3 Entretien Elise Voillot.....	86

11.4 Entretien Jehanne Berge .....	97
11.5 Entretien Camille Wernaers .....	107

# Remerciements

Merci au SAFI, pour son soutien et sa présence envers les étudiants,

Merci à Odile et Claire du SASE, pour leur motivation et leurs conseils dans le cadre de la réalisation de ce mémoire,

Merci à l'UCLouvain de permettre à ces structures d'aide aux étudiants d'exister,

Merci à la Professeure Vinciane Votron, ma promotrice,

Merci à Sabine, Safia, Jehanne, Camille et Elise pour le temps qu'elles m'ont accordées

Merci à toutes les journalistes féministes pour leur travail au quotidien,

Merci à toutes et tous les Professeur.es qui m'ont enseignée durant mon cursus universitaire, merci d'avoir bousculé ma conscience,

Merci à mon fils, pour sa patience pendant mes absences lors de ces années d'étude.

Merci.

## Avant-propos

Dans une recherche qui traite de journalisme, de neutralité et de féminisme, l'honnêteté intellectuelle est plus que jamais de mise.

Je me dois de préciser dans les premières lignes de ce travail qui va aborder le journalisme féministe que je suis féministe moi-même.

Si les recherches ont été menées avec toute objectivité et avec respect nécessaire à la réalisation d'un travail universitaire, il me semble nécessaire d'évoquer le biais féministe et d'égalité qui font ma personne.

Ce biais ne peut être dissimulé, mais en l'évoquant dès le début, il démontre de la distance que j'ai tenté d'appliquer afin de réaliser un travail cohérent.

Bonne lecture.

# 1. Introduction

## 1.1 Contexte

Ce mémoire va tenter d'étudier la presse féministe, essayer de la définir et de comprendre son importance et ses apports au sein des médias à travers ses pratiques journalistiques et ses productions.

C'est le 8 mars 2019 que Safia Kessas crée les Grenades au sein de la RTBF, « un média qui décortique l'actualité sous l'angle féministe ». Axelle, le magazine féministe belge, a quant à lui vu le jour en janvier 1998 et Femmes Plurielles est un magazine féministe émanant de Soralia, un mouvement féministe. Ces trois médias produisent des articles, des magazines de presse féministes en Belgique et sont les seuls. Ils feront donc majoritairement partie de ma recherche.

## 1.2 Problématique

Les femmes sont peu et souvent mal représentées dans les « médias ». Si ce constat est dénoncé par plusieurs chercheurs et chercheuses qui fondent ce postulat sur une base scientifique, les chiffres révélés par le baromètre Diversité de l'Association des Journalistes Professionnels 2019 parlent d'eux-mêmes : « on compte à peine 15% de femmes dans les contenus d'articles de presse quotidienne belge, un chiffre qui est d'ailleurs en baisse par rapport à 2011, 2013 et 2014 puisque le pourcentage atteignait 17% ».

Voilà les chiffres qui m'ont ouvert la voie vers mon sujet de recherche. Les médias au sens large me semblant être un champ trop vaste, j'ai décidé de cibler la presse écrite et principalement la presse féministe.

Depuis, le baromètre Diversité de l'Association des Journalistes a sorti une nouvelle étude en 2024. Dans cette nouvelle étude, il s'avère que les chiffres sont meilleurs, mais qu'ils restent éloignés de la parité et n'atteignent pas encore le tiers.

« Pour la première fois, les femmes dépassent les 20% des intervenant.e.s identifié.e.s (21,08% de femmes). Les années précédentes, les intervenantes ne dépassaient jamais cette barre des 20% et l'écart s'était creusé en 2018 avec seulement 15,39% d'intervenantes. Cette année, la

presse quotidienne francophone se rapproche donc doucement de la moyenne mondiale située à 25% de femmes présentes dans les médias.

« Les représentations genrées dans les productions journalistiques ne sont pas sans conséquence sur les capacités d'identification des publics féminins à certains rôles, métiers et comportements sociaux » (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021). La presse féministe, en visibilisant les femmes, jouerait un rôle primordial.

### 1.3 Plus-value du travail

Dans ce travail, je donnerais la parole aux journalistes féministes à travers des entretiens afin de comprendre, à travers elles, leurs pratiques et leur travail. Je souhaite donner de la voix aux personnes qui sont en première ligne des médias féministes.

J'espère que ce travail sera original de par son observation d'un type de journalisme qui existe depuis deux cents ans mais qui semble, encore aujourd'hui, neuf.

### 1.4 Plan du travail

Ce travail débutera par une recherche scientifique basée sur des lectures scientifiques. Ensuite, il se constituera d'entretiens semi-directifs avec des rédactrices en cheffe et des journalistes féministes qui donneront leur définition du journalisme féministe ainsi que les pratiques qu'elles utilisent qui, à leur sens, les distingue de la presse quotidienne.

Ce travail se clôturera sur une analyse des données collectées afin de répondre à la question de départ ainsi qu'à mon hypothèse.

### 1.5 Question de recherche

Pourquoi les journalistes qui traitent l'information sous un angle féministe sont amené.es à se trouver dans une presse « spécialisée » et non dans la presse quotidienne alors que les médias sont le reflet de la société qui est, elle-même, représentée par 50% de femmes ?

## 2. Revue de littérature

### 2.1 Histoire de la presse féministe

Si la presse féministe d'aujourd'hui entre dans la quatrième vague du féminisme, pour la comprendre, il est intéressant de mener des recherches sur les premières revues et écrits féministes qui abordaient des questions politiques, d'éducation, de réforme des prisons ou encore de peine de mort, *par* des femmes dans des journaux *pour* les femmes.

Il fallait être courageuse dans ces années-là pour oser faire du journalisme quand on était femme et en plus faire un journalisme qui défendait les droits des femmes et dénonçait les discriminations qu'elles subissaient. D'ailleurs leur liberté était limitée.

À cette époque, canaliser la voix des femmes est consigné dans le code civil puisque les femmes sont « *interdites de manipuler de l'argent public, de signer des contrats ... Les lois napoléoniennes imposaient que toute entreprise soit gérée par un homme, y compris toute entreprise de presse.* » (Barette L, 2022, p.19)

Leur condition de femme les empêchait de traiter de certains sujets que l'on devait laisser aux hommes et principalement les sujets dits politiques.

« *Comment la presse faite par et pour les femmes pouvait-elle aborder la politique ? La réponse est simple : elle ne le pouvait pas.* » (Barette L, 2022, p.18)

« *Eugénie Niboyet, figure centrale de la presse et du féminisme des années 1830 à 1840, fonde, après plusieurs revues féminines, La Paix des deux mondes, en 1844. [...] Cela n'empêche pas les autorités de la condamner en justice à un mois de prison pour « délit de presse ». Déclarée fouriériste, et femme, elle n'avait pas le droit de diriger un journal considéré comme politique.* » (Barette L, 2022, p.19)

Dans les années 1800, en France, des périodiques intégralement rédigés par des femmes paraissent. Comme par exemple, en 1808, *l'Athénée des Dames*, « *l'ouvrage se doit de respecter les lois, les mœurs, le gouvernement et ne s'occupera nullement de nouvelles politiques... Pourtant, dans les deux numéros qui paraissent, il n'en reste pas moins un ton revendicatif et une crise frontale des inégalités subies par les femmes, ce qui est en soi politique.* » (Barette L, 2022, p.19)

En août 1832, les prolétaires saint-simoniennes créent leur journal *La Femme libre*. Celles-ci vont d'ailleurs subir de vives critiques et être sujettes à des caricatures associant la « femme libre » à l'image d'une prédatrice sexuelle.

« *La Voix des femmes d'Eugénie Niboyet en 1848, qui se veut le point de ralliement des revendications des femmes telles que le droit de vote, droits civils, conditions de travail est très vite tournée en ridicule en se moquant de l'engagement des femmes dans la vie politique.* » (Barette L, 2022, p.26)

« *La femme libre, l'Athénée des Dames, le journal des femmes, le conseiller des femmes, ... sont des journaux qui pourraient s'inscrire dans une forme de féminisme apprivoisé, un féminisme qui prône l'émancipation de ses lectrices tout en proposant un modèle qui s'accommode de celui imposé par l'hétéro-patriarcat blanc [...] Par contre, La Fronde créée par Marguerite Durand en 1897, un quotidien intégralement produit par des femmes, de la rédaction à la distribution avec ses parutions au ton revendicatif, aux lignes éditoriales radicales pour leur temps, se présente comme un instrument de lutte pour les femmes comme aujourd'hui avec La Déferlante, Censored, Gaze en France.* » (Barette L, 2022, p.102)

« *Le projet féministe et politique de La Fronde est intimement lié au combat professionnel que les rédactrices du journal engagent. La Fronde est ainsi le support d'un programme visant à la reconnaissance de l'égalité des hommes et des femmes, y compris dans le journalisme auquel elles cherchent à imposer de nouvelles pratiques et de nouvelles normes. Fondé sur des valeurs universelles, l'engagement des rédactrices de La Fronde emprunte aussi très largement à la leur condition de femmes. Il s'agit alors de subvertir l'ordre social, de retourner les stigmates de leur genre, en faisant d'attributs réputés féminins, les conditions mêmes de leur réussite journalistique.* » (Lévêque, 2009,p.48)

Ces quelques extraits démontrent clairement que les femmes qui s'approchaient de la presse et qui, en plus, osaient traiter de sujets tels que la politique, subissaient de vives critiques et se voyaient même souvent attaquées en justice.

## 2.2 Théories et concepts-clés

### 2.2.1 Les féminismes

Pour parler de presse féministe, il faut dès lors tenter de définir le terme féminisme.

De multiples sources scientifiques abordent les féminismes. Pour ce mémoire, j'ai choisi d'aborder la vision de Gisèle Halimi.

Pour tenter de définir le concept de féminisme, Halimi repart de la sémantique qui date du 19<sup>ème</sup> siècle. Selon Halimi, 2002, « *Du point de vue sémantique, les choses n'ont pas vraiment changé. On sait que le terme « féminisme » est un néologisme qui date de 1860, et à l'époque ce néologisme avait une connotation inquiétante, à la croisée du médical et du politique : la féministe n'est pas faite biologiquement de la même manière que les autres femmes, elle ne fait pas de la politique comme les autres. Depuis toujours, ce terme couvre péjorativement une attitude peu convenable, indécente, à la limite vulgaire. Signe distinctif, la féministe est agressive. La connotation sexuelle est défavorable, la féministe est mal baisée, le féminisme est une compensation et non pas un choix de libération, une revendication de droit ou de liberté, c'est un comportement dans lequel on s'enferme par défaut.* »

Halimi différencie les combats féministes par étapes, d'abord, la lutte pour le droit à l'avortement, le droit « de s'appartenir » ensuite, la lutte sociale à travers les écarts salariaux entre femmes et hommes ainsi que la lutte politique, pour obtenir le droit de vote.

« *Aujourd'hui, féminisme ne coïncide pas totalement avec militantisme. Il existe un féminisme à l'échelle personnelle, il s'agit alors d'une revendication de dignité de l'individu : ne pas se laisser écraser, faire entendre sa voix, se battre pour ses droits, être solidaire de l'autre.* »  
(Halimi, 2002)

Dans la définition d'aujourd'hui du féminisme citée par Halimi, il est intéressant d'observer la notion de « faire entendre sa voix » et dans les propos qui suivent, le fait de « sortir de son mutisme pour observer qu'une situation privée est en fait, quand les femmes se rassemblent et en parlent, une situation générale ».

« Pour la première fois dans les mouvements féministes de 68, les femmes se sont réunies entre elles pour se parler et, pour ce faire, tenaient des assemblées sans hommes. Cette époque a été une étape nécessaire et importante : les femmes sont sorties de leur mutisme et ont pris conscience que leur situation privée était partagée, voire générale. » (Halimi, 2002)

Ces notions de libération de la parole dans la définition du féminisme de Gisèle Halimi est intéressante puisque les médias féministes dénoncent des problématiques vécues par les femmes et exprimées par elles-mêmes. Les médias féministes ont pour objectif de visibiliser des discriminations tues mais vécues par les femmes.

Pour les féminismes à venir, Halimi (2002), souhaite « l'exigence de toujours parfaire le lien entre le « mon corps m'appartient » des débuts des luttes féministes, et mon intelligence, ma sensibilité, mes capacités. »

Enfin, dans leurs rapports aux médias, « en ce qui concerne les mouvements féministes, on peut faire l'hypothèse que le manque de ressources les conduit à innover dans l'action. Les féministes ont, tout au long de leur histoire, utilisé les médias et produit des médias. » (Blandin, Leveque, Massei, Pavard 2017)

Pour aller plus loin dans le concept de féminisme, abordons le concept d'intersectionnalité qui s'apparente souvent aux féminismes d'aujourd'hui et qui englobe des théories de contre-discriminations, plus large.

### 2.2.2 L'intersectionnalité

Dans les lectures d'articles universitaires liés aux féminismes, le concept d'intersectionnalité revient régulièrement. « La prise en compte des intersections entre race, classe et genre fut identifiée comme la « meilleure pratique féministe! » en cours dans le monde universitaire (Weber & Parra Medina 2003: 223-224). Plus récemment, l'intersectionnalité s'est vue hissée au rang de plus importantes contributions théoriques à ce jour dans les études féministes (McCall 2005: 1771), au titre de tentative prometteuse pour composer avec les différences et les complexités dans la production des théories tout en maintenant l'élan politique du féminisme (Knapp 2005:254), ou encore comme l'une des quatre principales perspectives de la troisième vague du féminisme, avec les approches post-structuralistes et postmodernes, la

*théorie féministe postcoloniale et les priorités de la « jeune génération » (Mann et Huffman 2005: 57). » (Bilge, 2009).*

C'est à la théoricienne du droit féministe Kimberlé Crenshaw que l'on doit le concept d'intersectionnalité.

*« Kimberlé Crenshaw forge donc un concept cri-tique : l'intersectionnalité permet de montrer que les modalités d'appréciation et de mesure des discriminations sont le fait des membres privilégiés du groupe dominé : les hommes noirs par rapport aux femmes noires dans le mouvement pour les droits civiques, les femmes blanches par rapport aux femmes noires dans le mouvement féministe. »*

Ce concept est défini comme probant au vu des larges discriminations et rapports de domination qu'il englobe.

*« L'intersectionnalité se veut aussi un concept efficace, au sens où sa mobilisation doit permettre de révéler l'imbrication de la race et du genre dans les rapports de domination. Par la suite, elle est aussi utilisée dans un sens plus large, afin de désigner l'imbrication de plusieurs rapports de domination tels que la race, la classe, l'âge, l'ethnicité ou la religion dans la production et la reproduction des inégalités. » (Salle, 2018).*

*« On parle d'intersectionnalité lorsque l'expérience d'une discrimination vient interagir avec, renforcer, ou même exacerber une ou des discriminations déjà présentes. » (Le Dem, 2017).*

*« Si Patricia Hill Collins, une des théoriciennes-clé de la pensée féministe noire, est la première à parler de l'intersectionnalité en tant que paradigme (Collins 2000!: 252, 297), c'est la politologue Ange-Marie Hancock qui en propose la formalisation. Pour cette dernière, il faut désormais dépasser la conception de l'intersectionnalité comme spécialisation fondée sur le contenu (content-based specialization), qui a certes permis l'examen des subjectivités des femmes se situant à l'intersection de plusieurs catégories de différence et de marginalisation, et plus précisément celles des femmes noires, afin de l'envisager comme paradigme, soit « un ensemble de théorie normative et de recherche empirique » (Hancock 2007:250-251). » (Blige, 2009).*

Ce concept ne fait toutefois pas l'unanimité puisque certains théoriciens n'y voient pas qu'un désavantage, notamment dû à sa largesse.

*« Pour d'autres qui partent d'une perspective de sociologie des sciences, viser à stabiliser l'intersectionnalité n'est pas forcément une bonne chose dans la mesure où l'ambiguïté qui entoure ce concept n'est pas nécessairement un désavantage; au contraire, la force de l'intersectionnalité est justement d'être suffisamment vague pour pouvoir rassembler deux des plus importants courants du féminisme contemporain qui composent, quoique différemment, avec la différence: la théorie féministe noire et la pensée féministe postmoderne/post-structuraliste (Davis 2008!: 70-71) ». (Blige, 2009).*

Nous retiendrons, dans le cadre de ce travail, que le concept d'intersectionnalité englobe les inégalités et les discriminations liées aux femmes, mais pas seulement puisqu'il englobe également mais aussi la race, la classe, l'âge, l'ethnicité ou la religion.

### 2.2.3 Les différents types de presse : presse d'opinion, presse féministe, presse spécialisée

Selon le collectif qui a rédigé Brouillon 1<sup>1</sup> *« Les médias, l'ensemble des moyens de diffusion de l'information, sont un canal d'expression essentiel pour les acteurs et actrices démocratiques (citoyen-nes au premier chef) et jouent un rôle crucial dans la formation de l'opinion publique, puisqu'ils informent leur(s) public(s) sur le déroulé de l'actualité. C'est pourquoi ils sont soumis à une éthique et à une déontologie (exactitude de l'information, respect de la vie privée, vérification des sources). Cette « garantie » leur permet de placer certains débats sur le devant de la scène. Ils en laissent aussi d'autres dans l'ombre. Entre médias et démocratie, c'est une relation historique, institutionnelle... Ombilicale, pourrait-on dire, puisque notre système de représentation démocratique a besoin des médias pour fonctionner. Une « mal-représentation » médiatique peut donc participer à creuser une faille démocratique. »*

---

<sup>1</sup> Brouillon 1, pour un journalisme féministe est la publication d'un texte collectif consacré aux pratiques journalistiques féministes, *Manon Legrand, Lise Ménalque, Sabine Panet, Aurore Kesch, 2013.*

Observons l'importance de visibiliser les femmes dans les médias et principalement la presse, puisque c'est le sujet qui nous occupe dans ce travail.

Citons Eugénie Niboyet (Barette L, 2022, p.102) « *la presse est le plus sûr moyen d'action qu'on puisse employer pour s'adresser au plus grand nombre de femmes possible mais ces dernières ont trouvé peu d'organes pour les représenter.* »

Comment considérer les Grenades, axelle magazine et Femmes Plurielles ? À quel « type » de journalisme se réfèrent les journalistes ?

Selon Mousseau en 1974, le champ de la presse spécialisée est tellement vaste qu'il n'existe pas une définition claire et précise, l'auteur la définit comme « *une presse qui se spécialise à deux niveaux : les sujets traités et le public visé.* »

S'il existe encore peu de recherches qui concernent spécifiquement la presse féministe, afin de distinguer les types de presse spécialisée, nous pouvons observer les rapports avec la presse féminine et, entre autres, ses lectrices, mais aussi ses journalistes.

Dans son analyse de la presse spécialisée, Mousseau observe une baisse de la presse « féminine » alors que les magazines qui traitent de la « maison » sont en hausse dans les années 1960-1970, il en conclut que « *la ségrégation selon les sexes ne plaît plus aux femmes et qu'elles préféreront se retrouver dans les publications qui ne prétendent pas s'adresser qu'à elles.* »

Si les femmes sont à peine représentées dans la presse quotidienne, où peuvent-elles se retrouver ?

Debras, plusieurs décennies plus tard (2003), dans son étude *Lectrices au quotidien*, pose la question : « *Mais pourquoi est-ce que vous continuez à acheter cette presse féminine pour laquelle vous n'êtes pas tendre ? – Parce que là, au moins, on parle de nous* » (Butler, 2005 p.179 citée par Oprescu, Chabrol 2010)

« *La presse féminine se considère d'abord elle-même comme un lieu d'expression et d'émancipation qui manque aux femmes.*

*La presse généraliste et la littérature sont difficiles d'accès pour les femmes désireuses d'y faire carrière : on les cantonne dans des genres considérés comme mineurs, on leur refuse la capacité intellectuelle de prendre la distance nécessaire pour critiquer et analyser des faits, puisqu'on considère qu'elles sont strictement centrées sur leur utérus. La presse féminine est alors un espace dans lequel elles peuvent écrire et se faire lire. » (Barette L, 2022, p.19)*

À l'époque, les pionnières de la presse d'opinion en France au XIX<sup>ème</sup> siècle se montraient déjà désireuses de « *s'affranchir des représentations sociales des femmes qui constituaient alors une entrave certaine à l'exercice d'un journalisme d'opinion [...] À l'époque pour s'emparer de la « chose politique » certaines femmes journalistes créent leur propre journal* ». (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021)

Nous pouvons dès lors prendre le temps de distinguer la presse féministe de la presse féminine, si les sujets abordés sont différents, Evelyne Sullerot (1966, p.55, citée par Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.40) propose une catégorisation entre la « presse du vous » et la « presse du nous »<sup>2</sup>.

La création d'une presse des femmes sont les prémices d'un journalisme féministe. C'est à cette époque que les combats et la cause des femmes, par des journalistes par exemple de la Fronde, sont jetés, grâce à leurs journaux, dans l'espace public.

*« La presse, à travers les différentes vagues du féminisme et ses combats a joué un rôle prépondérant. Les Frondeuses, qui avaient exclu les hommes de leur rédaction non pas par misandrie, mais pour démontrer que les femmes pouvaient s'approprier des thématiques journalistiques dites « masculines », ont permis, grâce à leur journal, de porter sur la voie publique des problématiques féminines et de porter des combats de la cause des femmes ainsi que la diffusion des idées féministes » (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.39 à 41). « Journal de combat politique et féministe, La Fronde se veut un journal comme les autres, comme ceux que rédigent à la même époque les journalistes masculins. » (Lévêque, 2009, p.48)*

---

<sup>2</sup> Presse du vous : qui insiste sur les devoirs des femmes et presse du nous : qui insiste sur les droits des femmes.

Si le désir d'une égalité femme-homme et la dénonciation des discriminations envers les femmes sont des objectifs des Frondeuses, elles se battent également pour se faire reconnaître au sein du métier qui se veut masculin. Le combat est dès lors à deux niveaux, dans le contenu des rédactions, mais aussi dans l'accessibilité des femmes au métier de journaliste.

Aujourd'hui, le métier de journaliste s'est féminisé, mais les discriminations persistent. Elles restent limitées quant au traitement de l'information où elles sont invitées à traiter des soft news et sont plus sujettes aux violences.

*« Être femme et journaliste » (2021) menée en Belgique francophone au départ de la question suivante : pourquoi les femmes ne représentent-elles qu'un tiers des journalistes titulaires de la carte de presse ? Eh bien, pour trois raisons principales : le plafond de verre, tous ces obstacles – notamment liés au sexisme et à la maternité dans une société encore très patriarcale – qui empêchent les femmes de progresser dans un cadre hiérarchique, et de négocier leur salaire ; l'assignation genrée à certaines rubriques, mais également les violences sexistes, racistes aussi, subies dans le cadre professionnel. Et le sort s'aggrave pour les journalistes dont on connaît l'intérêt pour les mobilisations féministes. Elles sont considérées comme trop engagées et pas assez « journalistes » ; elles sont davantage harcelées, placardisées, moins reconnues. Toujours suspectes de manquer de « neutralité ». (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013).*

*« Le projet féministe et politique de La Fronde est intimement lié au combat professionnel que les rédactrices du journal engagent. La Fronde est ainsi le support d'un programme visant à la reconnaissance de l'égalité des hommes et des femmes y compris dans le journalisme auquel elles cherchent à imposer de nouvelles pratiques et de nouvelles normes. » (Lévêque, 2009, p.48)*

La presse féministe peut être considérée comme un « média alternatif », les pratiques au sein de la gestion d'une rédaction sont différentes. La presse féministe s'impose afin que les femmes journalistes féministes puissent imposer leurs sujets, dénoncer les inégalités et trouver, au sein de ces médias, une certaine « liberté ». Liberté d'écrire, liberté de donner de la voix aux femmes.

« Comme les deux faces d'une même pièce, ces deux horizons critiques proposés comme cadre à l'engagement des acteurs des mobilisations informationnelles constituent une clé de lecture de l'histoire complexe des médias alternatifs qui pointent dans l'une ou l'autre de ces directions : soit s'attaquer au pouvoir des médias dominants en proposant d'en changer radicalement le fonctionnement ou de concevoir d'autres médias plus indépendants, pluralistes, objectifs et honnêtes, soit déplacer la lutte vers les personnes pour faire émerger des dispositifs d'expression dans lesquelles elles maîtriseront elles-mêmes les instruments de représentation et de symbolisation de leurs conditions, affirmant là un pouvoir dont les médias centraux les auraient dépossédées. » (Cardon 2013)

#### 2.2.4 Concept de représentation sociale

En France, c'est Moscovici qui jette les bases du concept de représentation sociale (1961 et 1976) sur base du travail, plus ancien, des représentations collectives de Durkheim (1898). Si Moscovici définit le rôle des représentations sociales comme une « *réalité consensuelle, il démontre que les représentations sociales peuvent être étudiées globalement comme des contenus dont les dimensions sont coordonnées par un principe organisateur ou de manière focalisée.* » (Mannoni, 2022)

Dans la recherche qui nous occupe, la définition de la psychosociologue, Denise Jodelet fait preuve de clarté : « *La représentation sociale est une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourante à la construction d'une réalité commune à un ensemble social* (1984). » (Mannoni, 2022)

Dominique Pasquier (2002, p. 36) dans son étude sur les séries télévisées, ou encore Hélène Angelot (2008) dans son étude sur les représentations sociales dans la presse, *confirment l'influence de la réception des représentations sociales sur les femmes et les hommes. Par exemple, les stéréotypes genrés ont un impact sur l'identification des filles ou encore dans leur choix de métiers* (Meier, 2015)<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Citées par Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p. 110.

Entre 1965 et 2012, Colomb-Gully (2012) (citée par Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.111) a étudié et analysé le traitement de l'information dans la presse nationale française des candidates aux élections présidentielles.

Des prises de parole aux tenues vestimentaires, l'auteure démontre que quelle que soit la période, les discours sont genrés et, explicitement ou implicitement, la presse « *positionne les candidates avec des valeurs censées incarnées la féminité* ».

Dans les diverses études menées, elles confirment généralement que les représentations genrées dans les productions journalistiques ont un impact sur l'identification des filles et des femmes (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.180 à 182).

Si ce constat date de l'époque de Marguerite Durand<sup>4</sup>, outre le fait que peu d'études sur le genre et le journalisme sont menées en Belgique<sup>5</sup>, cela conforte la pertinence de ma recherche : pourquoi les journalistes féministes ne sont pas intégrées au sein des rédactions quotidiennes ?

*Delphine Naudier a également qualifié l'invisibilisation perpétuelle empêchant les femmes de s'inscrire dans une filiation littéraire et les présentant toujours comme des débutantes, comme étant un « déni d'antériorité ».* (Barette L, 2022, p.107)

Or, concernant le journalisme féministe lié aux représentations de genre, pour Chabrol et Opreescu (2017), « *les médias féministes sont considérés de manière toujours intuitive, comme un des vecteurs influents de la transmission des rôles de genre, des images stéréotypées mais sans mention des éléments contre-stéréotypés pourtant présents.* »

### 2.2.5 Concept d'arène médiatique et d'agenda setting

Que se passe-t-il dans les rédactions pour que les collectifs féministes soient aussi peu visibles ?

C'est la question qu'exploite Marion Dalibert et à laquelle Eric Neveu (2004) répond : « *les mobilisations à forte composante féminine sont généralement moins médiatiques car moins conflictuelles [...] et enfin moins prises au sérieux parce que moins porteuses de discours théoriques et souvent aux frontières du privé.* » Eric Neveu aborde également l'aspect des

---

<sup>4</sup> Fondatrice de la Fronde (1897)

<sup>5</sup> C'est pourquoi beaucoup de mes sources émanent de chercheuses et chercheurs français.es.

sources de l'information, les femmes accèdent moins aux postes de pouvoir, les sources d'information sont donc plus souvent des hommes qui délivrent un message masculin.

Les penseurs McCombs et Shaw se sont eux penchés sur le concept d'Agenda setting, un concept de sociologie politique qui permet à un événement privé de devenir public. Ici aussi, l'argument des postes de pouvoir masculins traduit une information où la femme et la cause des femmes seront moins visibles. Ce concept détient beaucoup de force puisqu'il exerce un effet important sur l'opinion publique et la hiérarchie des sujets médiatiques.<sup>6</sup>

Pour le collectif qui a rédigé Brouillon 1 (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013) : « *en tant que journaliste féministe, à des réalités, à des faits, à des expériences auxquelles la société ne concède pas (ou que peu) de place, habituellement considérées comme isolées, peu politiques, peu pertinentes au regard des « vraies » urgences.* »

Outre les sources, Eric Neveu (2000) aborde l'aspect genré dans la distribution des rubriques. Les femmes auront tendance à couvrir les « *soft news* » quand les hommes couvriront les « *hard news* ». Selon une étude à paraître (Libert, Le Cam, Ménalque) « *en Belgique, les femmes sont majoritaires dans les rubriques Lifestyle, Société, Santé, Nature/Environnement* ». (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.41).

Les spécialités « prestigieuses » restent aux hommes quand les femmes sont invitées à traiter des informations qui sous-entendent des qualités « féminines ».

Les Grenades se sont-elles créées pour dépasser ces stéréotypes genrés dans la production et le traitement d'information ? Ou les Grenades se sont-elles créées car se définir comme féministe peut être un frein à sa carrière ? (Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.59).

« *Parmi les différentes revendications partagées par la galaxie altermondialiste, la critique de la globalisation des industries de l'information joue un double rôle dans la constitution en « mouvement » des multiples organisations et acteurs mobilisés. Elle apparaît d'abord comme une cause transverse partagée, bien qu'avec une importance très différente, par l'ensemble des groupes qui se reconnaissent aujourd'hui dans le mouvement altermondialiste.*

---

<sup>6</sup> McCombs, M. Shaw, D. (1972), The Agenda-Setting Function of Mass Media. The Public Opinion Quarterly, 36(2), p.176

*À leur manière, chacun d'eux adresse des reproches aux médias qu'ils rendent responsables de la mauvaise hiérarchisation des priorités de l'agenda public, de céder aux pressions des lobbies industriels, de reproduire sans réserve les discours dominants des gouvernants et des institutions internationales, de participer à la production d'une pensée unique et de marginaliser les propositions alternatives. » Médias alternatifs et médiactivistes (Cardon, 2013)*

## 2.2.6 Concept d'objectivité journalistique

Être féministe et journaliste est souvent soumis à de vives critiques, en effet, les femmes journalistes féministes se voient étiquetées au sein de leur rédaction en raison de leur « biais féministe » qu'ils associent à un manque de neutralité.

Certains auteurs ont critiqué l'objectivité journalistique et même soutenu qu'ils étaient « *des instruments de pouvoir pour maintenir en place les idéologies dominantes* » (Martin, 2004)

Pour Bourdieu (1966), les journalistes sont « manipulés » et pour les comprendre, il faut connaître leur position au sein du champ journalistique. Accardo (2000), reprend le concept de champ journalistique et selon lui, les journalistes « *perpétuent l'idéologie dominante car ils sont eux-mêmes inconsciemment conditionnés par les classes dirigeantes* ». (Martin, 2004)

D'autres auteur.e.s abondent dans ce sens en déclarant que *les journalistes ne peuvent être objectifs en raison de leurs interactions professionnelles et privées, la nature de leurs fonctions et le monde qui les entoure* (Martin, 2004).

Il semblerait, dès lors, que tous les journalistes auraient des « biais » et donc... pas seulement les journalistes féministes.

Pourtant, le récent ouvrage d'Alice Coffin<sup>7</sup> (Le Génie lesbien) dénonce les freins devant lesquels elle a dû faire face quand elle a désiré aborder les thèmes du féminisme et de la GPA au sein de son média. Son militantisme lui enlevait son « objectivité » et la rendait « incompatible » avec sa fonction. Pour Francine Descarries (2005) (citée par Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, 2021, p.59) « *l'héritage des stéréotypes traditionnels féminins alimente un antiféminisme ordinaire.* »

---

<sup>7</sup> Journaliste, féministe et militante LGBT française

*À l'époque de la Fronde, ses rédactrices vont s'insérer et incarner à un moment donné différentes figures journalistiques, fondant leur légitimité et leur autorité professionnelles tantôt sur leur engagement, tantôt sur leur « talent littéraire » ou leur compétence (Levêque, 2009, p.43)*

*Pour Levêque (2009), « comme beaucoup de journalistes de l'époque, celles de La Fronde sont d'abord des militantes qui tirent leur légitimité professionnelle de leur engagement politique. [...] c'est par le journalisme qu'elles mènent à titre principal leurs combats politiques, même si elles pourront être par la suite conduites à intégrer d'autres structures. »*

*« Vont ainsi intervenir dans La Fronde, ces femmes dont l'engagement féministe est fondé sur une forme d'expertise acquise dans d'autres espaces sociaux et intellectuels. [...] Loin d'être une problématique, les multiples engagements des collaboratrices de La Fronde sont une composante essentielle de leur identité journalistique, fondement de leur autorité à intervenir dans la presse »*

Le manque d'objectivité journalistique est-il acceptable tant qu'il reste en phase avec la pensée dominante patriarcale et masculine ?

*« Déjà à l'époque des premiers journaux féminins mais engagés, les écrivaines-journalistes s'organisent en réseaux autour des journaux dans lesquels elles écrivent, et font des rédactions des lieux d'entraides professionnelles. » (Barette L, 2022, p.107)*

*« À l'heure où le journalisme est une profession contestée notamment du fait de ses implications dans les scandales politiques et financiers de leur temps, la différence, y compris la différence de sexe, devient un argument de renouvellement des pratiques, un argument dans la résolution de la crise subie. Le contexte de crise de la profession journalistique se révèle donc (comme le sera plus tard le contexte de la crise de la représentation politique) favorable à la subversion des valeurs et à l'introduction de nouveaux modes de légitimité. Ainsi l'identité féminine est susceptible de devenir – c'est notamment l'hypothèse que formule Géraldine Mulhmann (2004)- un gage d'excellence professionnelle. Les femmes – en l'occurrence Séverine sur laquelle s'appuie l'argument – de par « sa proximité privilégiée au corps », « [son] ancrage dans la sensibilité », voire son « sensualisme » – contribuent à « rompre avec le journaliste traditionnel pour embrasser une écriture du témoignage vécu sensible et notamment visuel ». (Lévêque, 2009, p.51)*

## 2.3 Conclusion de la partie théorique

Pour conclure la partie théorique de ce mémoire, plusieurs concepts liés aux journalistes et aux médias ont été abordés.

Pour recentrer ce travail autour de la question de départ, j'ai choisi de retenir en priorité les concepts de féminisme, intersectionnalité et représentation sociale.

Les concepts de champ journalistique ou encore d'arène médiatique sont évidemment plus intéressants les uns que les autres. Le sujet qui nous occupe dans ce mémoire brasse une multitude de questions auxquelles l'envie d'y répondre ne manque pas. Toutefois, un choix a dû s'opérer afin de se concentrer sur la question de départ ainsi que sur les concepts qui accompagnent le sujet.

La représentation sociale me semblait particulièrement pertinente dans un travail qui traite des pratiques de production d'information. J'ai décidé de me concentrer sur les journalistes et non pas sur les lectrices et lecteurs dans le but de situer les pratiques journalistiques qui connaissent l'influence des médias en matière de représentation sociale. Puisque les chercheuses et chercheurs ont confirmé l'influence de la réception des représentations sociales sur les femmes et les hommes (Meier 2008), il me paraît pertinent d'analyser les pratiques d'un journalisme féministe qui visibilise les femmes, les inégalités et les discriminations.

Comprendre le journalisme féministe sans aborder le concept du féminisme ou plutôt « des » féminismes me semble impossible. Définir ce concept est complexe, mais en extraire les éléments essentiels permettra de situer le journalisme féministe au sein de la sphère médiatique.

Enfin, ce sont les lectures scientifiques sur le féminisme qui m'ont poussée à creuser le concept d'intersectionnalité. Ce concept est relativement précieux puisqu'il est évoqué dans de nombreuses théories féministes.

Les autres concepts évoqués plus haut, tels que l'agenda setting, la neutralité ou le champ journalistique, sont évidemment des concepts intéressants et pertinents, qui auraient eu toute leur place dans un travail qui concerne la presse féministe.

Toutefois, l'objectif de ce travail sera d'abord de définir le journalisme féministe et ensuite d'en comprendre ses différentes pratiques, pour le situer dans la sphère médiatique.

### 3. Hypothèse

En partant d'une définition d'un journalisme féministe qui se veut intersectionnel, et en ayant conscience de l'influence des représentations des femmes et des hommes dans les médias lors de leur réception par ceux-ci et en prenant compte que les femmes sont invisibilisées dans les médias ;

J'émet l'hypothèse que les pratiques d'un journalisme féministe et intersectionnel est l'angle journalistique le plus adapté aux médias puisqu'il est le plus représentatif de la diversité sociale.

### 4. Méthodologie

#### 4.1 Introduction pratique

Dans le cadre de mon mémoire, je désire baser mes recherches sur des entretiens individuels semi-directifs.

« Les méthodes d'entretien se caractérisent par un contact direct entre le chercheur et ses interlocuteurs et par une faible directivité de sa part. Correctement mis en œuvre, ces processus permettent au chercheur de retirer de ses entretiens des informations et des éléments de réflexion très riches et nuancés [...] Il est semi-directif en ce sens qu'il n'est ni entièrement ouvert, ni canalisé par un grand nombre de questions précises. Autant que possible, il « laissera venir » l'interviewé afin que celui-ci puisse parler ouvertement, avec les mots qu'il souhaite et dans l'ordre qui lui convient. Le chercheur s'efforcera simplement de recentrer l'entretien sur les objectifs à chaque fois qu'il s'en écarte ...»<sup>8</sup>

Afin de comprendre l'évolution de la presse féministe et de démarrer sur une base historique, je me baserai sur des lectures scientifiques pour contextualiser, historiquement, l'essence de la presse féministe. Comprendre les besoins que les journalistes féministes de l'époque ont voulu combler et les objectifs qu'elles se sont fixées.

---

<sup>8</sup> Campenhoudt, V. L., Marquet, J., & Quivy, R. (2017). Manuel de recherche en sciences sociales - 5e éd. DUNOD, p 241-242

Dans le but de décortiquer le travail journalistique des journalistes féministes, j'interrogerai les cheffes de rédaction d'une presse féministe telles que les Grenades et axelle magazine pour comprendre leur fonctionnement ainsi que pour analyser leur style journalistique.

L'existence des médias féministes apporte-t-elle une vision différente et plus diversifiée aux rédactions dites traditionnelles ? Leur expertise est-elle recherchée auprès de certains journalistes traditionnels sur certains sujets ?

Ou au contraire, sont-elles cloisonnées dans leur média et dans leurs sujets ?

Avec les journalistes féministes, je voudrais comprendre leur parcours et pourquoi elles sont arrivées dans la presse féministe. Est-ce l'envie de traiter l'information différemment ou l'existence d'un sexisme ambiant dans les rédactions ?

## 4.2 Collecte de donnée

Dans mes entretiens avec les journalistes féministes ainsi que leurs rédactrices en cheffe, j'extraurai les techniques évoquées par les journalistes, qui selon elles, les différencient des journalistes de presse dite traditionnelle.

À travers les données récoltées, je tenterai de produire une définition de la presse féministe, mais pas seulement. Comprendre les difficultés que vivent les journalistes féministes me permettra d'envisager la volonté de créer un média féministe et de décortiquer leurs objectifs tant sur le fond que sur la forme. Il sera pertinent et intéressant d'extraire les pratiques féministes pour construire une définition large de la presse féministe et cibler ce qui les distingue.

Enfin, la question de savoir où se situe la presse féministe au sein de la sphère médiatique au regard des rédactrices en cheffe féministes et de leurs journalistes me permettra de conclure ma recherche.

### 4.3 Guide d'entretien

1. Pouvez-vous décrire votre parcours professionnel en quelques secondes ?
2. Vous êtes la fondatrice des Grenades, comment et pourquoi ce média qui décortique l'actu sous un œil féministe est né ?
3. Quels sont les besoins que vous aviez détectés qui vous ont poussé à vous lancer dans la presse féministe ?
4. Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées lors de la création des Grenades et celles que vous rencontrez encore aujourd'hui ?
5. Pouvez-vous me décrire le fonctionnement de votre rédaction ? Comment choisissez-vous vos sujets à traiter ?
6. Comment percevez-vous/distinguez-vous la presse féministe et la presse traditionnelle ?
7. Quelles sont les qualités, les points forts, qu'une journaliste féministe doit posséder de plus qu'un journaliste traditionnel ?
8. Est-il possible selon vous, qu'à terme, la presse féministe ne soit plus une presse spécialisée mais que l'angle féministe soit le seul angle journalistique ?
9. Quels sont vos prochains objectifs concernant la presse féministe ?

### 4.4 Carte d'identité des interviewés

#### 4.4.1 Safia KESSAS

Safia a fait des études de sciences politiques, politiques européennes, et a commencé aux Affaires étrangères, avant de rentrer dans les médias. De là a commencé sa carrière de journalisme, en faisant également de la réalisation, de la production audiovisuelle, du documentaire et des livres. Safia définit sa carrière comme une approche interdisciplinaire,

mais qui ramène toujours les mêmes questions au centre de son travail, c'est-à-dire les invisibilités ou les angles morts quels qu'ils soient.

La plateforme digitale Les Grenades, lancée en mars 2019 à l'initiative de Safia Kessas, *donne la parole aux femmes, sur des sujets qui touchent à l'égalité, au féminisme, à la diversité, à l'altérité. La RTBF est le seul média belge à faire cela.*<sup>9</sup>Ce sont donc des articles quotidiens, sur le web.

#### 4.4.2 Sabine PANET

Sabine Panet est journaliste et la rédactrice en chef d'axelle magazine depuis 2013.

Axelle se définit comme un magazine féministe belge destiné à un « large public ».

*Le magazine, édité par l'ASBL Vie Féminine, est réalisé par une équipe de rédaction et par des journalistes indépendant-es depuis janvier 1998. Dans les pages d'axelle, vous découvrez les histoires de femmes d'ici et d'ailleurs. Tous les sujets ont leur place : rencontres, portraits, politique, société, économie, droits, événements culturels, vie quotidienne, fiches pratiques...*<sup>10</sup>  
axelle, c'est 6 numéros bimestriels de 72 pages disponibles en version PDF et en version papier.

#### 4.4.3 Elise VOILLOT

Élise Voillot travaille pour Soralia, un mouvement féministe d'éducation permanente depuis 5 ans maintenant et elle coordonne le magazine *Femmes Plurielles*, c'est le trimestriel de l'association Soralia. Femmes Plurielles est un trimestriel gratuit. Au niveau du tirage, elles éditent environ 4 000 magazines par trimestre. Une partie est distribuée à l'association Soralia, basé sur tout le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en version papier et quatre fois par an (mars, juin, septembre et décembre) dans les agences de la Mutualité Solidaris et dans les bureaux régionaux de Soralia, les magazines trimestriels de 32 pages sont téléchargeables en version PDF sur le site.

---

<sup>9</sup> <http://www.asbl-csce.be/journal/Ensemble103media81>

<sup>10</sup> <https://www.axellemag.be/a-propos/>

#### 4.4.4 Jehanne BERGE

Jehanne Bergé n'a pas étudié le journalisme, elle a un master en animation socioculturel et éducation permanente.

Elle a travaillé dans le monde de l'événementiel et dans l'associatif. Ensuite, elle est partie au Liban pendant 2 ans où elle a commencé à écrire pour des médias, d'abord libanais-francophones, puis québécois, français, puis belges. Rentrée en Belgique fin 2018, elle a commencé à écrire de plus en plus, mais pas spécialement pour la presse féministe.

Au Liban, ses premiers pas dans le journalisme se font dans un magazine nommé *Noon*, qui pourrait être l'équivalent d'*Elle Belgique*, il s'agissait plutôt un magazine féminin, mais les rédactrices en cheffe étaient quand même assez féministes, même si c'était bien avant me too. Le féminisme n'était pas du tout mainstream, mais déjà dans *Noon*, elle se souvient avoir écrit des articles sur les jouets genrés au Liban, sur les mariages précoces, sur le divorce, car là-bas, on ne peut pas divorcer, les sujets étaient donc des sujets de société traités sous un angle féministe, c'est comme ça qu'elle fait ses premiers pas dans le journalisme puisqu'en fait, elle était déjà indépendante et pouvait proposer les sujets qui l'intéressaient. Mais on ne parlait pas du tout de presse féministe à cette époque-là et puis, elle a été engagée à partir de l'été 2019 à mi-temps dans une association nommée AMSA, *Arabo Man Solidarity Association*, une association féministe autour des questions des femmes originaires du monde arabe en Belgique. Ce qui lui a permis d'acquérir pas mal de théorie.

*Les Grenades* sont nées en mars 2019 et Jehanne écrit son premier article pour *Les Grenades*, depuis, elle n'a jamais arrêté ; aujourd'hui, Jehanne écrit principalement pour *Les Grenades*, *Médor* et pour *Alter Eco*.

#### 4.4.5 Camille WERNAERS

Camille est diplômée de l'ULB et journaliste.

Elle a débuté sa carrière en 2012 auprès de grands médias mainstream belges. Aujourd'hui, elle écrit pour les Grenades, axelle magazine, surimpression, une revue du cinéma belge, et « La Revue Politique ». Camille est aussi réalisatrice.

## 5. Analyse des entretiens

Il m'a semblé pertinent d'accompagner les extraits d'entretiens qui m'aideront à définir et comprendre les pratiques journalistiques féministes avec les éléments issus du « *Brouillon 1 pour un journalisme féministe* ». Cette publication est issue d'un collectif de journalistes féministes et est consacrée aux pratiques journalistiques féministes. Ce « Brouillon 1 » a été rédigé en 2013 par Manon Legrand, Sabine Panet, Lise Menalque, Aurore Kesh.

### 5.1 Définition de la presse féministe

Nous l'avons vu plus haut, le concept de féminisme est complexe à définir tant il comprend différentes idées et mouvements. Se définir comme féministe n'identifie pas un mouvement plutôt qu'un autre – une féministe n'est pas l'autre - tant il existe plusieurs vagues de féminismes et qu'elles se distinguent de par les idées et les actes menés pour les défendre. Toutefois, si les féminismes se distinguent, ils ont tous comme combat la lutte pour l'égalité.

Au vu du concept complexe qu'est le féminisme, trouver une définition du journalisme féministe semble dès lors un peu présomptueux.

Pour les contributrices du Brouillon 1, « *La mission du journalisme est une mission démocratique, d'intérêt public : transmettre des informations sur des enjeux de société de façon accessible et fiable. Un journalisme féministe montre ainsi que les sujets qui concernent les femmes ne sont pas des affaires « privées » mais des enjeux de société, politiques, ayant toute leur place dans l'espace public.* » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)

Les contributrices du *brouillon pour un journaliste féministe*, dans leur production, définissent le journalisme féministe comme suit : « *Un journalisme féministe comme nous le pratiquons, nous journalistes, c'est un journalisme né des femmes, centré sur les femmes, pensé et fabriqué principalement par des femmes, et s'adressant à l'ensemble de la société. Ce journalisme veut rendre leur place aux femmes et la légitimité de leurs luttes dans l'espace public et dans la démocratie.* » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)

*« De nombreuses approches féministes du journalisme ont été documentées, notamment dans le monde anglophone. Pour les francophones, nous pouvons évoquer par exemple la naissance du journal féministe français La Femme libre en 1832. Ce fut le premier journal, à notre connaissance, produit par et pour les femmes, à l'initiative des « saint-simoniennes prolétaires » : ouvrières, elles exigeaient une égalité réelle, se rassemblaient en non-mixité et revendiquaient l'union de toutes les femmes. De nombreuses femmes ont aussi œuvré, depuis leurs rédactions (féministes ou non) ou en tant que journalistes indépendantes, à transformer les pratiques journalistiques et/ou à orienter les contenus de la presse pour y faire rentrer les problématiques des femmes et des groupes minorisés. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Je pense qu'on peut être une journaliste qui contribue vraiment à faire bouger des choses importantes pour les droits des femmes dans les médias et dans l'espace public et ne pas se dire féministe. Enfin, ça peut paraître un peu contre-intuitif, mais je trouve que c'est important parce que je trouve que la réflexion autour de ce que c'est que le féminisme, elle est fondamentale, elle est intrinsèque au féminisme, elle est toujours en évolution. Et c'est la même chose avec un journalisme féministe en fait. Oui, je trouve ça important de le dire dès le départ, je ne trouve pas que qu'il y ait une définition en fait d'un journalisme féministe, et je trouve que toute tentative de définition pourrait contribuer à refermer en fait une friction qui est par définition, ou alors je ne sais pas, par essence, réflexive, toujours en évolution. » Sabine Panet, rédactrice en cheffe d'axelle magazine.*

*« La démarche d'un journalisme féministe, c'est donc informer bien sûr pour nourrir la démocratie, rendre leur place aux femmes, éveiller les consciences des femmes et des hommes aux situations d'oppression et aux pistes de libération, dans une visée d'émancipation individuelle et collective. Une démarche intimement liée à ce qu'on appelle, en Belgique, l'éducation permanente féministe, développée par le mouvement Vie Féminine, dans la proximité avec ce qu'on nomme aussi « intervention féministe » ou « éducation féministe ». (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

Sans le définir, nous pouvons avancer que le journalisme féministe, en portant les lunettes du genre, veut visibiliser les femmes - quand en presse quotidienne sur 20 expert.es interrogé.es, 3 seulement sont des femmes et que les femmes représentent en moyenne 15% des intervenantes dans la presse quotidienne<sup>11</sup> - et permettre aux femmes, à travers leur média, de prendre une place dans l'espace public. Dans le choix des sujets, dans la manière de rédiger, dans le choix des expert.es, ... Le journalisme féministe aura toujours en conscience de vérifier le respect des représentations dans leur média. Que les femmes, mais aussi les femmes racisées, les femmes âgées, les femmes en situation de handicap,... toutes les femmes qui composent notre société s'y retrouvent et y soient représentées.

En effet, quel que soit l'âge, l'un des premiers réflexes ou habitude matinale sera de se rendre sur les réseaux sociaux pour certain.es et/ou ouvrir son journal, écouter la radio pour « avoir les nouvelles du matin ». Damian-Gaillard, Montanola, Saitta, (2021) cité plus haut, de par ses recherches, a établi un lien clair entre l'identification *des publics féminins et les représentations genrées dans les productions journalistiques.* »

Ce serait donc une question de responsabilité et de conscience que les médias veillent à ce qu'ils soient les médias de chacun.es.

Les rédactrices en cheffes interviewées s'accordent pour confirmer que le principe premier de la ligne éditoriale de leur média, magazine, est l'intersectionnalité, la diversité et la quête d'égalité.

*« Moi ce qui m'importe aussi c'est qu'on essaye de se battre aussi parce que c'est très facile de tomber dans ses propres biais, dans ses propres routines, pour moi, c'est important qu'au sein des Grenades, on ait différents profils de femmes, différents types d'origine, de spécialisation, d'âge, de milieu, ça, c'est important et c'est aussi important que ça se reflète dans les contenus qu'on fait. Que cette parole, ce n'est pas une parole qui appartienne à un type de féminisme ou à une femme en particulier, mais en tout cas que la richesse de cette rédaction, qui est plus sous forme de collectif, se traduise dans la réalité et qu'il faut parfois aller chercher et parfois former les talents pour avoir cette diversité.*

---

<sup>11</sup> Etudes de la diversité et de l'égalité dans la presse belge francophone, AJP 2019

*Il y a des femmes qui sont arrivées chez nous qui ne savaient pas écrire un article, il faut quand même le reconnaître, elles avaient envie d'écrire, mais on les a accompagnées quoi. Après, on ne peut pas le faire avec tout le monde, ça prend beaucoup de temps et d'énergie. Donc c'est aussi ce qu'on met en place pour être la plus juste ou le plus juste possible dans son contenu et dans son équipe. » Safia Kessas, Les Grenades.*

*« Ce qui est sûr, c'est que je pense que nous, on a la quête d'une forme d'égalité, mais même ça en fait, parce que la revendication d'égalité, on en revient, on voit très bien qu'elle est instrumentalisée parfois à des fins masculinistes, donc réduire quelque part le journalisme féministe à uniquement la quête d'une égalité qui peut presque se réduire au quantitatif en fait pour les femmes dans les médias, oui, c'est hyper réducteur. [...] Je peux simplement parler pour les journalistes qui ont contribué à la rédaction du brouillon parce qu'on a eu énormément de réunions là-dessus et qu'on a coécrit ce texte à une dizaine et donc pour nous, c'est vraiment ce dialogue en fait permanent entre le journalisme, avec la déontologie journalistique et la force que nous donnent la déontologie journalistique et le féminisme, c'est-à-dire notre intérêt pour les droits des femmes en fait, au sens très très large, notre intérêt à améliorer la qualité du traitement journalistique des sujets qui concernent les femmes dans les médias très largement, que ce soit en termes quantitatifs, en termes qualitatifs. Après chacune d'entre nous a plus ou moins envie de faire la révolution, je pense, mais c'est encore un autre sujet. » Sabine Panet, axelle magazine*

*« Et dans la ligne éditoriale, on essaie d'avoir aussi une visée intersectionnelle, donc de croiser les vécus et les réalités. La presse féministe, et en tout cas nous, c'est vraiment quelque chose qu'on défend, c'est quand même une presse orientée. On est dans du factuel, moi je trouve que c'est hyper important de citer nos sources, et cetera, mais clairement on défend les droits des femmes dans nos publications, et c'est quelque chose qui doit vraiment transparaître dans la très très grosse majorité de nos articles. Donc il y a quand même une forme de système de valeurs qui est mis autour de la rédaction, du choix des sujets. Tout choix est politique de toute façon quand on fait du journalisme le fait de décider de mettre tel sujet plutôt que tel sujet en évidence, le fait de mettre telle photo, et cetera, et donc ça, c'est quelque chose je pense qu'il y a une éthique, on essaie d'avoir une éthique par rapport à tout ça, tout en restant une presse qui est orientée et qui défend plutôt des valeurs de gauche dans les sujets qu'on défend, dans la façon dont on les aborde. » Elise Voillot, Femmes Plurielles*

Il est évident que « s'engager » dans une presse qui se veut égalitaire et qui pose clairement son combat pour la diversité et la représentation des femmes pose la question du journalisme engagé, militant. Est-ce que les journalistes féministes sont des militantes ? Est-ce que le journalisme féministe est un journalisme engagé ? Comment nuancer un journalisme militant ou un journalisme engagé ? Le journalisme féministe reflète des faits d'actualité mais contrairement à un journalisme dit traditionnel, ces journalistes ont d'une part un objectif supplémentaire à savoir l'atteinte de l'égalité et d'autre part, elles portent les lunettes du genre. Pour Jehanne Bergé, ce n'est pas de la militance mais de la « conscience ». Mes entretiens révèlent qu'aucune des journalistes ne se définit comme militante. D'ailleurs, elles soulignent que les associer à de la militance reviendrait à dénigrer leur travail de journaliste. Les journalistes féministes insistent sur le respect des pratiques et de la déontologie journalistique qui font d'elles, d'abord et surtout, des journalistes. Leur féminisme, le fait porter des « lunettes genre » qui vont orienter le choix des sujets et la rédaction des articles, mais toujours dans le respect des règles journalistiques.

Les journalistes interviewées démontrent clairement la différence entre de la militance, par exemple quand on fait partie d'une association féministe, d'un média féministe.

*« Par exemple si on a envie de créer une manifestation, d'aller taguer dans la rue, d'aller poster des affiches, c'est pas pareil qu'écrire un article, écrire un article il y a des règles très précises, comment est-ce qu'on écrit un article, c'est ça qu'on apprend en journalisme, c'est pour ça qu'on est journaliste, et d'ailleurs, on a un conseil de déontologie journalistique qui peut nous tomber dessus si on ne respecte pas ces règles, donc ces règles sont là, ces règles doivent être respectées, il faut une place pour la parole contradictoire, il faut vérifier, il faut prouver ce qu'on avance dans un article tandis qu'à l'école et dans la rue, c'est tout à fait différent, c'est très important, c'est quelque chose qui peut être fort cathartique, mais c'est vraiment pas la même ambiance qu'écrire un article, qui est de révéler, d'écrire des choses, de montrer ce qui se passe. »* Camille Wernaers, journaliste.

*« Moi je me définis pas du tout par contre comme journaliste militante, vraiment pas. En fait, j'ai les lunettes féministes, donc j'ai des lunettes de l'analyse de genre, de la perspective de genre. Et donc quoi que je fasse, peu importe le sujet qui traite spécifiquement d'une question que vous pourrez taguer comme féministe ou pas je vais penser des choses sous l'angle du genre, parce que maintenant il n'y a pas moyen que je n'ai pas cette perspective. Mais pour moi ce n'est pas de la militance, c'est juste être consciente.*

*Je reste journaliste, mon métier c'est de poser des questions et d'avoir quand même à chaque fois un contre point et de raconter la société et donc j'essaie de le faire de manière la plus intelligente et cohérente possible en fonction de mes valeurs.*

*Mais je ne suis pas militante, en tout cas pas du tout dans mon écriture. Engagée, oui, mais pas militante. Aujourd'hui je pense qu'on vit en crise, et c'est hyper important, le monde associatif est essentiel. Mais avoir une presse indépendante d'une certaine manière, c'est essentiel pour avoir la liberté de raconter les choses, de raconter le monde. Et en l'occurrence, on le sait très bien, à chaque crise, les premières personnes victimes sont les personnes les plus vulnérables dont les femmes, donc rien n'est gravé dans la pierre, tout peut basculer. Donc oui, c'est important de montrer cette réalité. Et puis c'est important d'être, enfin ce que vous appelez peut-être de la militance, que moi j'appelle juste de la conscience, petit à petit, je me rends compte que dans la presse dite plus traditionnelle, voilà, c'est en train de changer quoi. Et justement, il y a des jeunes journalistes qui ont conscience de ce regard, pendant longtemps on a dit le « regard neutre » qui en fait était un regard tout à fait masculin. Et voilà, c'est cette prise de conscience de nos biais en fait, en tant que journaliste, que tout le monde a des biais, moi aussi j'ai des biais, mais juste en avoir conscience, ça permet de raconter les choses et le monde de manière un peu plus juste je pense. » Jehanne Bergé, journaliste*

*« Et après, on enquête, ça c'est important aussi, il y a des tas de témoignages qu'on reçoit qu'on ne peut pas écrire dessus parce qu'on a pas de preuve, nous, comme une enquête judiciaire, nous en tant que journaliste on a besoin de preuves, donc il faut enregistrer, il faut garder les captures d'écran, il faut faire le plus possible pour que nous on puisse avoir une base pour commencer une enquête, donc c'est là aussi qu'on voit la différence entre militante qui et journaliste, c'est-à-dire que si j'étais militante j'aurais pu faire un communiqué de presse, j'aurais pu faire une action, j'aurais pu faire une manif, mais je suis journaliste et donc je dois me baser sur des faits, en fait la déontologie m'impose de pouvoir prouver tout ce que j'avance, et moi je veux pas avoir de problème avec le Conseil de déontologie, donc voilà » Camille Wernaers, journaliste*

*« Un journalisme féministe doit se penser comme une formation perpétuelle, un apprentissage dynamique, un questionnement constant sur ses objectifs et ses pratiques [...] Être une journaliste féministe, selon moi, c'est avoir de la réflexivité.*

*C'est donc s'interroger sur comment on fait ce métier, pourquoi, comment on interagit avec ses sources, comment on interagit avec son public [voir Interaction]. Cette réflexivité est inhérente aux études féministes. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Elle replace le journalisme dans une perspective de construction d'une société plus juste, solidaire et égalitaire... « ... [pour] arriver à un journalisme conscient de la société qu'il va prétendre dépeindre, pour arriver à proposer des productions journalistiques qualitatives et inclusives, qui englobent l'ensemble de la société et non pas uniquement les tranches de la population dominantes. » (Podcasts Nellie Bly d'axelle, épisode n° 3, « L'intersectionnalité, une loupe journalistique »)*

L'engagement, la militance pose la question de la neutralité des journalistes féministes.

*« Le discours dominant attend des journalistes d'être « neutres » face à l'information recueillie. Mais ce n'est jamais le cas. Nous sommes humain-es, situé-es, avec nos points de vue, nos expériences, nos valises et, dans notre tête, toutes les voix des personnes déjà rencontrées. Le fait même de choisir un sujet plutôt qu'un autre, c'est déjà un engagement, une manière de prendre position. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

La neutralité selon le collectif axelle, *« En journalisme, la neutralité et l'impartialité, ça n'existe pas. Contrairement à l'honnêteté intellectuelle et au respect de la déontologie », défend, ferme et lapidaire, Ricardo Gutiérrez, secrétaire général de la Fédération européenne des journalistes. C'est pourtant au nom de ce manque de "neutralité" que les journalistes féministes sont souvent recadrées, quand elles ne sont pas harcelées. Ce sont ces étiquettes de journalistes engagées ou militantes qui sont régulièrement collées sur nos fronts pour nous disqualifier. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Pratiquer un journalisme féministe et appliquer ses intentions émancipatrices, c'est avant tout prendre cet engagement. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Un journalisme féministe est donc selon les un-es « militant », selon les autres « engagé ou même « partial », en tous les cas, situé et œuvrant à tremper sa plume dans un fleuve très politique. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Pour comprendre que les enjeux féministes ou la question des violences sont une question politique, il faut être féministe, car on ne l'apprend pas à l'école, on ne l'apprend nulle part.*

*Une lecture politique, c'est un propos journalistique possible. [...] Est-ce même possible de faire des bons papiers sans avoir une forme d'engagement ? » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Le journalisme pensé comme un engagement – professionnel, politique, envers la quête de vérité et de justice sociale – est un outil de démocratisation du féminisme. Il est aussi notre espace d'expression politique, de lutte féministe. [...] Un journalisme féministe est précisément campé sur deux jambes : la déontologie journalistique et l'engagement féministe. Les deux se renforcent, se nourrissent – même lorsqu'ils peuvent entrer en tension. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013).*

*« La réalité c'est aussi que, quand une journaliste revendique son féminisme, on lui colle une étiquette de "militante" et non plus de journaliste. Cette ségrégation horizontale catégorise les femmes dans les rédactions à certains domaines. Cela a une influence sur le contenu journalistique, sur la manière de lire ces contenus et sur la société elle-même, sur la manière dont on voit les femmes. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Et dire qu'on est militante en fait, c'est donner du crédit à tous ceux qui nous « traitent de militantes. » Jehanne Bergé, journaliste*

En conclusion, le journalisme féministe est un féminisme en quête d'égalité et politique. Politique car, dès le choix d'un sujet, on pose un acte politique à travers ce choix. Si les lunettes du genre que les journalistes féministes portent engendrent une production journalistique intersectionnelle, cela est et reste avant tout du journalisme.

Être journaliste est un métier et il se vérifie d'ailleurs par le respect des règles déontologiques du journalisme qui définissent ce métier et qui sont les règles identiques pour toutes et tous de ce métier. Les journalistes féministes sont « engagées » et « conscientes » mais ne sont pas militantes. Engagées car elles s'engagent pour l'égalité et la représentation de la diversité à travers le choix des sujets et les dénonciations de discriminations qu'elles choisissent d'évoquer au travers des voix de femmes. Conscientes car elles sont conscientes du système de domination qui mène à ces discriminations et elles veillent en tout état de cause à lutter contre ce système et le dénoncer, conscientes aussi de l'importance des femmes qui osent parler et dénoncer. Enfin, elles se distinguent d'un militantisme car elles recourent à leurs sources, enquêtent, font des recherches lorsqu'elles produisent un papier, elles ne militent pas, elles ne mènent pas d'actions.

## 5.2 Femmes, journalistes et féministes.

« *Il est en effet plus facile – parce que plus consensuel – de vivre en n’étant pas féministe* » (Halimni, 2002)

Les études menées, entre autres, par l’AJP sont claires, les femmes journalistes subissent plus de violences et de maltraitances que les hommes. Qu’en est-il quand on est femme, journaliste ET féministe ?

Se déclarer féministe au sein d’une rédaction mainstream peut encore avoir un effet négatif, alors que, selon les journalistes interviewées, il s’agit d’annoncer que l’on traite l’information avec les lunettes du genre, il ne s’agit en aucun cas de faire de la militance ou de perdre son objectivité journalistique.

Les journalistes féministes semblent recevoir de nombreuses attaques, quand elles touchent à certains sujets, par les journalistes de presse dite traditionnelle ainsi que par les féministes.

« *Les femmes journalistes qui veulent porter des sujets politiques ou économiques sont rarement, ou pas, entendues. À cause du sexisme dans lequel notre société évolue, on va plutôt leur proposer des sujets sur l’enfance, le soin aux autres, la santé... Les rubriques politiques, économiques, juridiques, etc., sont encore des bastions masculins* ». Bastions où les femmes journalistes doivent aussi directement affronter des violences. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)

« *Parce que franchement, ce n’est pas facile d’être une journaliste avec, disons, une intention féministe dans un média mainstream.* » Sabine Panet, rédactrice en cheffe d’axelle magazine

« *C’est encore compliqué pour les femmes dans les médias belges aujourd’hui. [...] Il y a aussi peu de femmes journalistes dans les rédactions, les choses évoluent très lentement. Chez nous, les femmes journalistes sont encore souvent dans des emplois précaires, ce qu’on appelle les “pigistes” ou “free-lances”.* » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)

*« Enfin, dans les médias traditionnels à partir du moment où on a l'étiquette féministe c'est une étiquette qui colle à la peau, l'AJP a bien montré que les journalistes féministes, et les journalistes femmes en fait en général, sont très mal, enfin ont beaucoup de difficultés dans les rédactions, qu'elles subissent du harcèlement, alors on connaît un peu mieux le cyberharcèlement externe sur Twitter et cetera, que je subis aussi, et qu'on subit aussi, mais dans les rédactions il y a du harcèlement à nouveau que les journalistes ne veulent pas voir, que les rédacteurs en chef ne veulent pas voir. Et donc en Belgique on se retrouve avec de 31 à 35% de femmes journalistes dans les rédactions, c'est moins que tous les pays limitrophes, en France elles sont à parité, par exemple déjà, elles sont 50-50, ce qui n'est vraiment pas normal, parce qu'on est à 70% dans les études, donc à sortir diplômées des rédactions, et puis en fait les femmes rentrent dans les rédactions et puis elles disparaissent des rédactions, pourquoi est-ce qu'elles partent ? Qu'est-ce qui se passe ? » Camille Wernaers, journaliste*

*« On me menace régulièrement de porter plainte au Conseil de déontologie journalistique à cause de mes articles et ça a encore jamais été fait, mais donc c'est une menace, on voit comment c'est utilisé contre les journalistes parce que nos reportages dérangent. » Camille Wernaers, journaliste.*

Se dire féministe en journalisme peut donc avoir une lourde portée sur les journalistes elles-mêmes et sur l'image de leur travail qu'elles renvoient. Elles sont considérées comme « biaisées » et leur travail s'en voit déformé. Pourtant, elles assument tout simplement le fait d'être des journalistes dont la spécialisation est le genre. Grâce à leur féminisme, elles auront un regard objectivé vers l'inclusion et vont chercher à aborder des sujets différents, mais tout aussi pertinents, qui pourront mettre en lumière des problématiques non pas nouvelles, mais qui n'étaient, jusque-là, pas ou peu abordées dans les médias.

*« Même au sein de la rédaction d'axelle, il y a eu et il peut encore y avoir des journalistes qui hésitent à se dire féministes en fait, parce qu'elles pensent aussi que ça peut leur jouer des sales tours en fait dans la sphère professionnelle, et parce qu'il y a quand même encore un énorme tabou autour de qu'est-ce que c'est qu'être un journaliste ou une journaliste engagée ? » Sabine Panet, rédactrice en cheffe d'axelle magazine*

« En fait, nous, on se trouve à un carrefour très compliqué, donc on a effectivement des journalistes qui estiment que nous ne sommes pas journalistes, que nous sommes des militantes, qu'il faut pas relier notre travail, qu'il faut nous critiquer ouvertement en nous retweetant, en disant que c'est de la merde, enfin ça, ça arrive, c'est arrivé en tout cas, on est au carrefour du grand public qui n'a pas l'habitude de lire les articles tels qu'on les écrit, qui n'a pas l'habitude de lire ça parce que on va pas utiliser 'abus sexuel', 'agression sexuelle', si c'est un viol, on va dire viol, si c'est de l'inceste, on va dire inceste. On va utiliser les vrais mots et on va mettre en avant les violences masculines. Donc il y a tout un tas de gens dans la société qui n'ont pas envie qu'on fasse ça, et donc ça c'est assez problématique.

Et la troisième branche du carrefour à laquelle on est, c'est les féministes, parce qu'il faut aussi dire que nous on fait pas des communiqués de presse, on n'est pas dans des associations féministes, c'est là qu'on est différentes des activistes, nous on fait des articles journalistiques, et donc on a tout un tas de féministes qui ne sont pas d'accord avec ce qu'on écrit... mais nous on s'en fiche, donc en fait on subit des pressions de toutes parts, et ça c'est là qu'il faut avoir des épaules, une colonne vertébrale bien forte pour se dire non, je fais mon métier, je suis journaliste, et donc je vais pas accepter des pressions ni des féministes, ni du grand public, ni des journalistes traditionnels, enfin voilà » Camille Wernaers , journaliste

« Quand on est dans un média dit féministe, c'est qu'on se fait à la fois engueuler par des antiféministes et à la fois par des méga gigas militantes qui trouvent qu'on est pas assez féministes et donc parfois je me dis mais c'est marrant quand même comme on tape parfois pas sur les bonnes personnes parce que les médias plus tradi qui ont beaucoup plus finalement de visibilité, on leur dit rien et ceux qui en font un combat de tous les jours et qui font leur maximum pour changer les choses, c'est eux qui prennent tout quoi et donc il y a cette tendance à soit on est trop, soit on est pas assez quoi. Et ça, je pense que n'importe qui qui fait n'importe quel média avec une ligne éditoriale dite militante, enfin pensée comme militante ou engagée ça, ça doit être la même chose pour les trucs plus écolo ou de gauche. C'est comme ça, mais c'est vrai que c'est parfois un peu contradictoire quoi. C'est le problème d'Internet, mais bon, moi ça me touche pas tellement et en plus je suis assez protégée de ça parce que moi, personne m'écrit. En tout cas, oui, je dirais que ça c'est aussi une position parfois un peu compliquée quand c'est toujours trop et jamais assez. » Jehanne Bergé, journaliste

*« Il y a vraiment une résistance au changement et on le voit, nous on est vraiment forts, on s'en prend aussi plein la tronche en tant que journaliste féministe qui traitons de ces questions-là, alors en tant que journaliste spécialisée sur le genre, on a des mails, mais toutes les semaines qui nous disent vous faites n'importe quoi, enfin on voit que les gens n'ont pas envie de parler de ça, ni de lire ça. »* Camille Wernaers, journaliste

Si être féministe semble incompatible avec le fait d'être journaliste dans les esprits de certains. car « ça ne sert à rien » ou « c'est de la militance », les féministes semblent en payer le prix fort quand on accepte d'autres « orientations » telles que les orientations politiques. Lors du scrutin de juin 2024, quelques journalistes ont décidé d'être candidats sur certaines listes électorales, ils ont donc affirmé ouvertement leur obédience politique. Dans ce cadre, la distinction entre leur métier de journaliste et leur militance politique semble ne pas poser de problème.

*« Ils votent à chaque élection, il y a certains journalistes politiques qui ont des cartes de parti, il y a certains journalistes politiques, on sait qu'ils sont plutôt PS, il y a des journalistes politiques on sait qu'ils sont plutôt MR, j'ai été dans une rédaction traditionnelle, on sait quel journaliste politique est plutôt de tel parti, ou plutôt que tel autre, et ça se ressent même dans l'écriture en fait, dans la manière dont ils écrivent leurs articles, mais eux c'est pas grave. »*  
Camille Wernaers, journaliste

Certaines des journalistes féministes ont eu beaucoup de difficultés à se retrouver au sein des rédactions mainstream, l'une de nos interviewées affirme ne pouvoir jamais y retourner. L'AJP a donc dénoncé les violences que subissent les femmes journalistes, le sexisme ambiant dans les rédactions mainstream et cette recherche induit que quand on est « en plus » féministe, les violences sont encore plus fortes et pas seulement de la part des « antiféministes » mais de la part des féministes également. Quand on est journaliste et féministe, il faut dès lors affronter les violences qui s'imposent à soi, mais en plus, se défendre de faire un travail de qualité et se défendre au quotidien d'être journaliste et non militante...

Lorsque Safia Kessas, rédactrice en cheffe, mais aussi créatrice des Grenades, a proposé l'idée, après avoir cherché les sources de financement elle-même, des Grenades, elle a été confrontée à de nombreuses réticences.

*« Je dirais que pour moi, le plus compliqué, ça a été la réaction des médias mainstream, y compris au sein de la rédaction de la RTB, donc des journalistes de la RTB qui considèrent qu'on avait pas à faire ce genre de média parce que trop engagé, parce que, en fait, finalement, électron libre, parce que certaines questions que nous on adressait n'étaient pas des questions hiérarchiquement intéressantes, je veux dire aujourd'hui parler de précarité menstruelle, ça peut sembler complètement banal, mais nous, en 2000, quand on en parlait vraiment, on était pratiquement les seules à en parler, ou je sais que ça avait un impact dans les rédactions et que certaines femmes journalistes voulaient en parler et que bon, on leur riait un peu au nez, et cetera. Donc on était quand même dans une période où il y avait de la résistance. Je ne peux pas citer tous les exemples, mais c'étaient des attaques sur les réseaux sociaux quand même beaucoup, et assez décontractées quoi, de certains journalistes qui sortaient contre les Grenades parce que des articles leur déplaisaient. Et puis, voilà, ça c'est le genre de résistance avec des pressions quoi, parce que quand vous êtes comme ça mise en avant et décriée publiquement par rapport à la qualité de l'information ou parce que, par exemple, vous abordez l'intersectionnalité ou parce que vous abordez les manquements des féministes universalistes, je dis pas que c'est ce que je pense forcément, mais ce sont des points de vue et ces points de vue parfois étaient complètement inaudibles. Ou quand on touchait par exemple à des critiques cinéma, les difficultés c'est les vagues de harcèlement qu'on a pu subir, on a fait un sujet sur le film de Tarantino et quand on touche à certains secteurs comme le cinéma, et cetera, et qu'on a un point de vue qui est différent, ça engendre de la haine et donc nous ça veut dire aussi qu'à côté de ça, forcément, ça crée des difficultés, ça peut créer de l'autocensure, ça peut créer du stress, c'est pas des conditions faciles. Alors évidemment, il y a aussi simplement le fait d'être journaliste féministe aux Grenades et se mettre « en avant », on réfléchit quand même toujours à deux fois parce qu'on se questionne sur les violences qu'on peut subir. Que ce soit comme je le dis en interne ou en externe en fait. » Safia Kessas*

Pour conclure, il n'est pas à démontrer les difficultés d'être femmes, journalistes et féministes. Les journalistes féministes assument leur biais par honnêteté intellectuelle et par « neutralité » journalistique, toutefois, cela semble les défavoriser dans le monde du journalisme, mais aussi vis-à-vis de certain.es lectrices et lecteurs. Elles subissent –encore plus- de violences et de harcèlement.

Il en ressort un renforcement de solidarité entre journalistes féministes et une attention encore plus particulière aux injustices et discriminations envers les femmes, en en étant elles-mêmes sujettes, au quotidien. Ces attaques mènent également au perfectionnement de la profession, en effet, elles évoquent plus haut qu'à force d'être jugées, elles sont beaucoup plus vigilantes dans leur production journalistique. Si elles n'ont pas le droit à l'erreur, elles sont d'autant plus précises, réfléchies, elles recherchent plus de sources, recourent plus l'information afin d'être certaines de leurs écrits. Comme évoqué plus haut, à l'époque, les journalistes féministes s'organisaient en réseaux. Aujourd'hui, il semble qu'elles se soutiennent et s'entraident à tous les niveaux pour lutter contre les inégalités envers les femmes journalistes et féministes.

### 5.3 Pratiques journalistiques féministes

Pour mieux comprendre la presse féministe et tenter de distinguer son style journalistique, je vais tenter de décrypter les pratiques journalistiques appliquées par les journalistes féministes.

#### 5.3.1 La solidarité et le « care »

À travers les entretiens menés, ce qui distingue particulièrement la presse féministe c'est le care et l'autonomie. Toutes font état du « **care** » comme une sororité au sein des journalistes féministes elles-mêmes, qui prennent soin les unes des autres mais également de leurs sources, des personnes interviewées. Mais aussi d'une **solidarité** plus marquée tant envers les journalistes elles-mêmes, que les sources, qu'avec les autres médias féministes.

*« C'est le care, la question simplement de prendre soin des unes des autres comme on peut, j'ai envie de dire, ça peut être la solidarité, ça peut être le temps qu'on peut laisser qui n'est pas le même. »* Safia Kessas, Les Grenades

*« En tous les cas, pour nous, on est dans une interaction en fait avec les lectrices, avec les sources, les témoins, les journalistes, dans une forme de solidarité au sens propre en fait, pas uniquement au sens politique, mais vraiment c'est presque au sens purement physique, en fait. On est dans une continuité dans tout le spectre de notre écosystème, à commencer par nos lectrices et à terminer par les petites mains qui fabriquent le journal, les petites mains, c'est-à-dire les journalistes, les graphistes, les correctrices, les illustratrices, on est solidaires, donc je pense que la façon dont on réfléchit à nos sujets, dont on prend des décisions, dont on est en alerte sur certains sujets, dont on suit d'autres sujets vraiment sur des années, c'est constitutif*

*de notre identité, mais j'essaie de réfléchir à d'autres fonctionnements que je connaisse en fait, donc je puisse réellement parler. » Sabine Panet, axelle*

*« Et alors nous on communique aussi parfois avec d'autres médias féministes, donc bien sûr avec les Grenades, puisque Camille qui est un peu la cheville ouvrière des Grenades avec Safia qui en est la fondatrice, Camille, ça fait 10 ans qu'elle travaille pour axelle aussi, donc on la connaît très bien et donc parfois on est alertées par les mêmes, donc entre nous on n'a pas assez d'efforts, enfin on se considère vraiment comme solidaires, donc simplement on se coordonne. Est-ce que tu fais tel sujet ? Ah bah tiens, comment tu le traites ? Ah bah ok, alors dans ce cas, nous on le fait pas, on se concentre sur celui-là, on est déjà pas assez nombreuses sur la place pour tout traiter. Donc c'est vrai qu'on a aussi cette collaboration en fait informelle entre médias féministes qui nous permet de nous concentrer en fait là où on est le plus efficace. » Sabine Paner, axelle magazine.*

*« Le care et la solidarité, c'est quelque chose auquel on est attentives aussi et en effet, en tant qu'association féministe, on défend des valeurs de sororité, et cetera. Et je pense que si on veut être cohérentes entre la ligne éditoriale qu'on défend et notre mouvement, c'est important de défendre la sororité et le soutien mutuel et la solidarité au sein d'une équipe. » Elise Voillot, Femmes Plurielles.*

Pour le collectif du Brouillon 1, *la solidarité, c'est « Solidarité avec les autres femmes et l'ensemble de la société : visibiliser des initiatives, des bonnes adresses, des collectifs, des institutions qui fonctionnent, des espaces sécurisés, permettre aux lectrices de se rencontrer, comme à travers nos pages ; de se rendre compte qu'elles ne sont pas seules à vivre leur situation ; de se renforcer, mais aussi de se positionner comme alliées, « solidaires », avec des femmes, ici ou ailleurs, vivant d'autres formes d'oppression. Nous sommes solidaires entre collègues. Parce que nous avons besoin d'alliés-es. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Donc les informations nous parviennent, une très grande confiance, le rapport aux victimes de violence, c'est quelque chose qu'on ne prend pas à la légère quoi, ces paroles-là et il faut en prendre soin aussi des personnes qui témoignent. Je pense que c'est aussi une manière féministe de travailler, c'est d'être aussi dans le soin non seulement de ses collègues, mais aussi des sources, des intervenantes, respecter leurs paroles.*

*Et après voilà, ce n'est pas neuneu non plus, je veux dire, s'il y a des trucs à dénoncer, même dans le milieu féministe, il faut. On reste journalistes, on est là pour raconter des choses, même si ça fait pas plaisir à d'autres féministes. » Jehanne Bergé, journaliste.*

*« Un journalisme féministe croit les victimes, dont le récit est consolidé par le travail de recueil d'éléments permettant de recouper les informations. On les informe au fur et à mesure – et elles savent qu'on ne pourra pas publier leur témoignage s'il n'est pas suffisamment étayé : le cadre est clair. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

Le collectif Brouillon 1, aborde la question de l'écoute féministe. *« L'« écoute féministe » est précisément une démarche dont des journalistes féministes s'inspirent. Elle a à cœur de nouer avec les femmes/témoins/expertes une interaction respectueuse, égalitaire, consciente des éventuels rapports de pouvoir à l'œuvre, des éventuelles violences subies par la personne (et de leurs conséquences sur son récit), ne portant pas de jugement, dans un cadre clair et co-établi. Oreilles grandes ouvertes, et le temps qui va avec. Cela peut prendre la forme de questions ouvertes (laissant la possibilité aux personnes de répondre plus librement que dans le cas de questions « fermées » très précises) lors d'une interview qui sort de la direction anticipée... Certaines journalistes ont pratiqué une démarche d'écoute féministe (dans un cadre associatif ou académique de recueil de récits de femmes victimes de violences et de leur entourage) et ces outils les aident dans la pratique de leur métier en féministe. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

*« Ces pratiques féministes sont inspirantes pour ma pratique professionnelle. Quand, après avoir parlé, ou lu leurs mots, les femmes me disent qu'elles se sentent puissantes, comme réhabilitées, je me sens féministe. [...] Un journalisme féministe est un journalisme du soin aux autres, dans une forme d'éthique du « care », c'est-à-dire un journalisme qui se préoccupe de la société, priorise les liens, le relationnel, les communs, plutôt que les trajectoires de « réussite » individuelle. Car l'attention aux personnes et à leur vulnérabilité, présente ou potentielle, est la fondation de notre maison commune. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)*

« Cette proximité avec le sujet sert souvent à disqualifier notre rigueur journalistique. Mais le personnel est politique ; le personnel est donc journalistique. Ceci posé, nous allons continuer à faire notre boulot avec rigueur, déontologie. En féministes : nous pouvons avoir besoin d'être à deux pour faire cette interview, nous pouvons avoir besoin d'un temps d'échange entre nous, entre paires, ou de soutien après un sujet sensible ; nous pouvons le confier à une consœur pour nous préserver. » (Legrand, Panet, Menalque, Kesh, 2013)

Pour choisir un sujet, certaines rédactrices en cheffe usent de tactiques plus particulières, pour s'assurer que chacun.e trouve sa place, comme Elise pour Femmes Plurielles. Chez axelle et les Grenades, la rédaction est « virtuelle », elles échangent via des groupes WhatsApp, Messenger et par mail, mais quand elles se retrouvent, c'est plutôt lors de moments informels après le boulot, pour discuter ou décharger les moments qui ont pu leur être pénibles.

« Je demande à nos collègues qui rédigent, mais aussi celles qui ne rédigent pas de nous proposer des idées en lien avec la thématique. Donc elles vont m'envoyer ça par mail. Pourquoi on fait comme ça ? C'est pour permettre à des personnes qui n'écrivent pas de proposer aussi des idées et ça permet aussi de garder un certain anonymat par rapport aux idées proposées, donc il y a des gens qui sont plus introvertis que d'autres et ça permet d'avoir un truc un peu plus participatif aussi. Puis quand on a la réunion de rédaction, en fait, je fais vraiment une méthode à l'ancienne où je prends les sujets qu'on m'a envoyés, je les pose sur une table, ils sont découpés et posés sur une table. Et là, avec l'équipe, le comité de rédaction, on définit quel article va être rédigé et quel article va être mis de côté. Souvent, le choix de la rédactrice est impacté par la thématique. » Elise Voillot , Femmes Plurielles

### 5.3.2 Le temps

Laisser le **temps** qu'il faut, la presse féministe n'est pas dans une logique productiviste, il n'y a pas de course à l'info ou à l'actu. Évidemment, les sujets ne manquent pas, mais il n'y a aucune obligation de poster une actu web tous les jours. Safia Kessas « On est libres en fait ».

« On n'est pas dans la même temporalité non plus, parce qu'on ne doit pas livrer toutes les semaines, on est libre en fait aussi. Parce que voilà, si aujourd'hui il n'y a pas de sujet sur Facebook, ce n'est pas grave en fait. Voilà, il y a constamment des sujets pour nourrir nos actualités, mais on n'est pas dans une logique productiviste. On fait les choses je pense correctement avec les moyens du bord qui ne sont pas énormes de toute façon. » Safia Kessas,

Les Grenades

*« Et donc quand j'ai repris la fonction de rédactrice en cheffe, j'ai vraiment essayé de continuer à faire et à tisser avec les journalistes un dialogue autour de leurs textes. Pour nous, le dernier mot, il est pour elles, en fait, c'est les journalistes qui ont le dernier mot parce que c'est leur texte, c'est elles qui savent, qui ont eu les relations avec les femmes, qui savent pourquoi elles ont choisi telle ou telle chose. Alors bien sûr, on est en dialogue, mais on n'est pas là pour décider à leur place de ce qui est bien ou de ce qui n'est pas bien.*

*On sait que c'est de toute façon extrêmement relatif et que s'il y a quelque chose de juste, il est davantage entre les mains de celle qu'il l'a écrit qu'entre les nôtres à la rédaction, donc, ça, je dirais que c'est peut-être quelque chose qui est important pour nous en fait, dans les allers-retours avec les journalistes, mais c'est pas facile pour toutes parce que ça prend du temps. »*

Sabine Panet, axelle Magazine

*« C'est vraiment des lunettes qu'on met quand on travaille mais pas forcément que sur le magazine, mais dans notre association. On se dit ok, on met les lunettes de genre puis on se dit on essaye de se mettre à la place, on essaie d'avoir une empathie visuelle et je ne dis pas que la presse généraliste ne le fait pas, c'est juste qu'on a, nous, la chance d'avoir le temps en fait, je pense que la presse d'actualité par exemple, n'a pas le temps de chercher l'image percutante. Nous c'est un trimestriel, donc on a le temps aussi de mûrir ces réflexions-là, et on a le temps de le faire et on peut se permettre de le faire. Alors que dans une rédaction où c'est au jour le jour ou même un hebdomadaire, il n'y a pas forcément ce temps-là et cette énergie-là à consacrer. »* Elise Voillot, Femmes Plurielles

*« Ce que je dis souvent, moi, c'est que notre magazine est vraiment dans une démarche de slow journalisme. On n'est pas dans des articles qui sont, une fois qu'ils sont lus, périmés au niveau des sujets qui sont traités. »* Elise Voillot, Femmes Plurielles

### 5.3.3 L'autonomie et la responsabilisation

**L'autonomie et la responsabilisation**, c'est faire confiance aux journalistes. Selon Safia Kessas, les femmes ont tendance à être infantilisées. Dans la gestion d'une rédaction féministe, il n'y a pas de contrôle, pas de flicage. Les journalistes sont responsabilisé.es, dans le choix de leurs sujets et dans la gestion de leur temps. Les journalistes sont responsabilisé.es ainsi que les victimes et les auteur.e.s, les journalistes féministes indiquent prendre le temps de laisser tout le monde à sa place et écrire les choses.

« Mais on n'est pas dans un système de contrôle, de flicage, on est dans une approche de responsabilisation, d'autonomie, et je pense que souvent, les femmes, elles ont été éduquées, elles portent en elles une forme, je ne veux pas essentialiser, mais quand même une forme d'infantilisation où elles demandent souvent la permission, si elles peuvent, et moi c'est quelque chose que j'essaye de casser d'emblée et de renvoyer les unes aux autres à leurs responsabilités. Alors est-ce que tu penses que c'est bien de le faire ? Ben fais-le. À partir du moment où on respecte les règles de bon fonctionnement, de bonne intelligence, et qu'on respecte aussi les règles déontologiques, vas-y quoi.

C'est aussi un projet qui vise à créer une forme d'émancipation quand même collective et individuelle. En tout cas, moi, c'est comme ça que je le ressens. Ce n'est pas forcément pensé, mais c'est vécu je pense comme ça. » Safia Kessas, Les Grenades

« Et c'est vrai que nous, on a une forme de responsabilité en fait et les journalistes on les rend coresponsables jusqu'au bout en fait, dans le processus éditorial, pas dans la mise en page, on ne leur demande pas, on est quand même attentives à pas leur demander du travail gratuit supplémentaire. Donc l'idée n'est pas de leur faire reprendre des décisions sur tout, on essaie quand même aussi d'être efficace parce qu'on sait que leur temps est précieux et pas bien payé. Mais de faire en sorte qu'elles soient décisionnaires sur leurs propres mots, ça c'est vraiment important. Et ça, je pense que c'est un apprentissage du féminisme. Bien sûr, il y a plein d'autres pratiques journalistiques féministes qui existent et qu'on a, en tout cas pour notre part, développées au fil des ans et dont on parle dans le brouillon, mais je pense à celle-là parce que je trouve que ça, c'est quand même assez différent des rédactions traditionnelles, une sorte de processus d'éducation permanente féministe en fait avec les journalistes, et on travaille avec elles en fait, dans l'objectif vraiment de progresser ensemble, nous, on a autant à apprendre qu'elles, on n'a pas un savoir supérieur parce qu'on est la rédac. » Sabine Panet, axelle Magazine

« [...] On va pas dire que c'est de la faute de la victime, on va responsabiliser la victime, on va responsabiliser l'auteur, et ça les gens n'ont pas l'habitude puisqu'on vit dans cette culture du viol, on va toujours se poser la question de qu'est-ce que la victime a bien fait pour se prendre quatre coups de couteau, au lieu de se demander qu'est-ce qui se passe chez l'auteur pour qu'il donne quatre coups de couteau, c'est lui l'auteur, et en journalisme on doit répondre à 5 questions principales, c'est ça qu'on nous apprend aussi : qui ? Quoi ? Quand ? Où ?

*Le 'qui' c'est la personne qui agit, c'est la personne agissante, c'est ça qu'on nous dit, et on voit des tas d'articles où c'est Muriel, 33 ans, tuée à coups de couteau, et c'est elle le 'qui' en fait, donc on dirait que c'est elle l'agissante, c'est elle qui a fait quelque chose pour recevoir ces coups de couteau ... » Camille Wernaers, journaliste.*

Les journalistes féministes portent les lunettes du genre et cela se traduit à travers leur plume. Les journalistes féministes vont particulièrement veiller aux représentations qu'elles diffusent, à l'image qu'elles véhiculent.

*« Quelque chose qui pour moi est hyper important et que j'aimerais bien développer encore plus, c'est en tant que mouvement féministe, on défend l'inclusivité et aussi des valeurs dites d'intersectionnalité, et je trouve que ça doit transparaître dans le fond comme dans la forme. Et quelque chose qui est aussi important, c'est en matière de représentation et d'illustration, essayer d'éviter des représentations qui sont stéréotypées, validistes, sexistes, racistes, qui favorisent une diversité et qui s'écartent parfois des schémas un peu traditionnels des images qu'on pourrait voir, ce qui est un vrai challenge pour nous parce que en fait, on peut pas embaucher une photographe pour aller faire des photos à temps plein pour le magazine, donc on fait un travail de recherche assez poussé sur les banques d'images ou alors on fait carrément appel à des illus pour illustrer certains sujets. »*

*« Je pense qu'en fait, tout média a une responsabilité dans la façon dont en fait les médias sont des vecteurs de représentation et c'est un peu le serpent qui se mord la queue, parce qu'ils se basent aussi sur des représentations qui font partie d'un imaginaire collectif, mais en même temps les médias, que ce soit le cinéma, la presse, ils véhiculent en fait un imaginaire collectif et ils créent un imaginaire collectif autour de certains sujets et de certaines représentations. Et c'est clair que nous en tout cas, on est hyper vigilantes par rapport à ça et c'est vrai, pour pas les citer, mais on collabore avec certains journaux d'actualité et quand on voit les photos qu'ils mettent par rapport au sujet traité, ça nous convient pas en général » Elise Voillot, Femmes Plurielles*

« Je dirais qu'il y a quand même un angle, on traite l'information sous l'angle du genre, peu importe le sujet, que ce soit du sport, un sujet de société, d'économie, un portrait, enfin voilà, on va faire attention généralement. Il y a des habitudes vraiment qu'on essaye de bannir quoi, parler du physique des femmes par exemple, ne pas mettre le nom de famille, enfin déjà nommer, ça, ça arrive quand même encore régulièrement que « une femme » ou « la femme » que ce soit ça le titre « une femme », **visibiliser**, faire attention aussi en termes de **représentation**, et pas toujours je sais pas moi, des femmes blanches de 40 ans issues de la classe moyenne supérieure. » Jehanne Bergé, journaliste.

#### 5.3.4 Le terrain

En presse féministe, travailler avec le **terrain** est particulièrement souligné. Les associations féministes, mais pas seulement. Les journalistes indiquent se nourrir des rencontres de terrain qui, souvent, vont induire un choix de sujet ou des idées. Parce que porter les lunettes du genre, c'est les porter tout le temps et quand on les porte, on découvre des situations d'inégalités que l'on souhaite ensuite dénoncer.

« **Avoir cette grille de lecture du système de domination**, je pense que ça, c'est vraiment une caractéristique de la presse féministe. Et aller chercher des sujets, être très proche du terrain aussi, du terrain et des associations féministes, fatalement, on développe un réseau peut être un peu différent des autres médias, mais ça, c'est à partir du moment où on se spécialise, moi je suis très spécialisée dans les questions sociales, par exemple, je connais énormément de gens, mais c'est flou. Enfin, je connais des gens dans le monde associatif, donc c'est pas forcément que je suis constamment en train de travailler, mais je vais quelque part, je les croise, ils me parlent, et ça me fait penser à des sujets, donc c'est aussi notre réseau, des informations qui nous parviennent sont aussi fort liées à ces questions-là. Donc c'est aussi un peu comme ça qu'on devient spécialiste. » Jehanne Bergé, journaliste

Ces techniques journalistiques, couplées au sens de leurs articles, aux inégalités dénoncées ainsi qu'au soin et au respect qu'elles portent à leurs sources, les mènent à obtenir des témoignages de femmes qui ne veulent parler qu'à elles.

« Les femmes nous contactent en disant je vous contacte parce que vous travaillez pour Les Grenades et donc je veux uniquement m'exprimer dans les Grenades, et donc je pense que petit à petit les journalistes, mais de nouveau pas que de la RTBF, les journalistes en général

*commencent à se rendre compte qu'on a accès à des témoignages et à des informations que eux n'auraient pas reçues. »*

#### 5.4 Situer la presse féministe : presse spécialisée ou presse générale

Au sein de nos interviewées, il est intéressant d'observer qu'à la question « la presse féministe est-elle une presse spécialisée ? » les réponses ne sont pas unanimes.

Pour certaines rédactrices en cheffe, la presse féministe est une presse spécialisée et doit le rester. En effet, les lunettes du genre qui sont portées pour la production journalistique sont la preuve de leur spécialisation et les définissent.

*« Le fait d'avoir une presse féministe, c'est important, et le fait d'avoir une grille je dirai féministe ou une approche genrée dans les sujets est nécessaire. [...] C'est comme si on traite de la question des réformes des retraites, si on n'inclut pas la dimension du genre dedans, on oublie 50% de la population et on ne parle pas de la mise en avant des inégalités systémiques que les femmes vivent tout au long de leur vie et qui vont se répercuter dans leur pension. Donc ça veut dire que si des journalistes font pas leur travail par rapport à ça, et ne sont pas critiques par rapport à ça, l'information pour moi n'est pas complète quoi. [...]*

*Nous on est quand même assez fort suivi aussi par la presse mainstream qui regarde ce qu'on fait, il y a parfois des articles qui sont repris par d'autres médias sans même qu'on soit cités, parfois cités, et où on sait que, par exemple, les Grenades ont donné lieu à une autre chronique sur le vif qui s'appelle Une paire de, et donc c'est Mélanie Guerkel qui fait cette chronique dans le vif, si il n'y avait pas eu les Grenades, il y aurait pas eu cette chronique, parce que quelque part, on a aussi légitimé une parole. Donc ce n'est pas l'un ou l'autre je pense, il y a l'un et l'autre. »* Safia Kessas, Rédactrice en cheffe des Grenades.

À la question la presse féministe est-elle une presse spécialisée ? *«Je dirais que oui. Et en même temps c'est compliqué. Par exemple, nous, on est un mouvement généraliste et donc dans les thématiques qu'on aborde, on aborde plein de sujets différents... Mais je dirais que oui pour moi, oui, c'est une presse spécialisée de par la façon dont notre ligne éditoriale est construite, de par la façon dont on traite les sujets. De par notre côté militant et engagé, de par notre histoire. »* Elise Voillot, rédactrice en cheffe de Femmes Plurielles

Mais pour d'autres rédactrices en cheffe ou journalistes féministes, la presse féministe est une presse généraliste puisqu'elle traite d'informations générales qui touchent toute une société et que d'autre part, si c'est une presse qui concerne plus les femmes, elle parle à 51% de la population ce qui, arithmétiquement, n'est pas une minorité.

*« C'est une bonne question. Je ne suis même pas sûre, moi je parle d'axelle pas du tout en me disant qu'on est une presse spécialisée, on est une presse généraliste. Dans la façon dont nous on parle de nous-même, on ne dit pas qu'on est de la presse spécialisée, on dit de la presse d'information générale. Vraiment, c'est généraliste en fait, il se trouve qu'on parle de sujets qui concernent plus particulièrement les femmes avec un regard féministe, mais ce sont des sujets qui touchent toute la société. Pour moi, il y aurait quelque chose d'étrange à dire que des sujets qui concernent directement 51% de la population sont spécialisés, alors dans ce cas, Le Soir c'est un journal ultra-spécialisé. »* Sabine Panet, rédactrice en cheffe d'axelle magazine.

*« Non, mais un jour, j'aimerais qu'il y ait pas de presse féministe. Enfin, j'aimerais bien qu'il y ait plus besoin d'avoir une presse féministe, que ce soit juste la norme d'écrire avec ce regard-là quoi. Non, je ne pense pas que c'est une presse spécialisée parce que sinon ça devient justement une presse qui va attirer, ça devient niche quoi, des militantes et déjà une immense majorité de femmes, et donc moi j'aimerais bien que ce soit plus une question, que ce soit la norme. On n'y est pas encore. »* Jehanne Berghe, journaliste

Les réponses sont donc mitigées.

D'une part, le fait d'être une presse spécialisée influence les médias mainstream en les poussant à la réflexion. D'autre part, l'étendue des sujets traités – avec un angle féministe – sont accessibles à toutes les lectrices et tous les lecteurs.

## 6. Discussions

Dans les entretiens menés avec ces cinq femmes, j'observe une multitude de points communs, mais des avis qui divergent également.

Tout d'abord sur la question d'une définition de la presse féministe, elles s'entendent à le définir comme un journalisme inclusif, c'est-à-dire intersectionnel et de diversité. Elles entendent par là un journalisme où toutes et tous peuvent se retrouver. Elles vont plus loin que la question du genre, même si le genre reste au cœur de leur positionnement, les questions de l'âge, de la race ou encore du handicap sont traitées dans leurs productions journalistiques.

Elles font le choix de sujets qui dénoncent les discriminations au sens large. Dans les entretiens réalisés, elles relèvent que leur rôle premier est de produire de l'information journalistique en respectant scrupuleusement la déontologie journalistique. Les lunettes du genre sont portées dans les choix des sujets et dans les pratiques utilisées dans leur production.

Les objectifs de leur journalisme sont d'abord de visibiliser les femmes -toutes les femmes- afin que chacune d'elles puisse se retrouver dans leur média. Les enquêtes énoncées plus haut de l'AJP évoquent clairement l'absence des femmes dans les médias. Et ce à plusieurs niveaux, les problématiques auxquelles elles sont confrontées tout au long de leur vie ainsi que leur absence en tant qu'experte. Les experts invités dans les médias traditionnels étant majoritairement des hommes, les médias féministes veillent à donner la parole aux femmes, à toutes les femmes.

Il me semble pertinent de préciser que dans mes entretiens, si le journalisme féministe est un journalisme centré sur les femmes dans le choix du traitement de l'information et qu'il est rédigé par des femmes, il se veut inclusif puisqu'il s'adresse à toute la société. Si son objectif est de légitimer la parole des femmes afin de leur donner un espace dans la vie publique, il n'exclut personne et s'adresse à toutes et tous.

Ensuite, il faut préciser que si le journalisme féministe est engagé dans la quête d'égalité, il n'est pas un journalisme militant. Elles s'accordent toutes, elles sont journalistes et laissent la militance aux associations féministes.

L'engagement féministe dans leur journalisme, mais le respect de la déontologie journalistique qui les empêchent d'être militantes, leur pose souvent préjudice. En effet, pour les journalistes mainstream, elles sont décriées et leurs productions sont associées à un manque de neutralité alors qu'elles sont attaquées par certaines féministes qui jugent qu'elles ne vont pas assez loin dans leurs productions.

Les journalistes féministes se voient donc faire l'objet d'une double critique et donc d'une double violence. Pour nos interviewées, certains sujets mènent souvent à des attaques et des violences, pourtant elles n'hésitent pas à les traiter, même si cela génère parfois des retours haineux, notamment sur les réseaux sociaux.

Il faut du courage et de la solidarité pour produire de l'information tout en s'exposant aux attaques des détracteurs.

La solidarité est très souvent citée dans les entretiens. Cette solidarité peut émaner des difficultés subies par les femmes journalistes. Cette solidarité est présente au sein des rédactions de journalistes féministes, mais pas seulement. Entre médias féministes, ils échangent, se parlent et s'entraident. On sent très peu la concurrence qui pourrait exister entre différents médias dont la ligne éditoriale se ressemble, voire même entre les journalistes elles-mêmes.

Pourtant, ce n'est pas le cas. Chacune d'elles sont conscientes des difficultés d'être femmes, journalistes et féministes, les journalistes prennent soin les unes des autres. Elles n'hésitent pas à se retrouver afin d'échanger et parfois de décharger les émotions très fortes vécues lors d'entretiens avec d'autres femmes.

Cette solidarité, elle se traduit comme l'une des pratiques du journalisme féministe.

Une solidarité entre médias féministes, entre journalistes, et avec les sources. Une solidarité entre femmes.

Une solidarité, mais aussi une responsabilité.

Lors des entretiens, les femmes interviewées ont toutes conscience de l'importance des médias qui véhiculent un imaginaire collectif influent. Elles perçoivent l'influence qu'ont les médias sur les représentations sociales et prennent, dès lors, une attention très particulière vis-à-vis du moindre mot, de la moindre photo dans leur production.

La responsabilité à triple étage, d'abord la responsabilité dans le choix des sujets vis-à-vis de l'engagement de visibiliser et légitimer la parole des femmes dans les médias. Ensuite, porter les lunettes de genre, c'est oser dénoncer et responsabiliser les victimes ainsi que les auteurs dans les productions journalistiques, un très bon exemple, c'est évidemment le traitement des féminicides dans les médias féministes. C'est aussi responsabiliser les journalistes elles-mêmes. Les rédactrices en cheffe ont appuyé le fait d'autonomiser et de responsabiliser les femmes journalistes qui sont, souvent, infantilisées dans les rédactions de médias mainstream.

Cette solidarité, cette responsabilité découle ensuite sur le « soin ».

Prendre « soin » les unes des autres et prendre soin des femmes qui décident de livrer leur histoire afin de dénoncer des injustices, des discriminations.

Elles estiment que dans leur journalisme, elles usent d'une attention particulière envers leurs « sources », elles les entourent et les écoutent « vraiment ». Elles sont conscientes de toute l'importance de leur parole et en prennent « soin ». Le soin, c'est aussi prendre une attention particulière à bien citer ses sources avec le respect qu'elles méritent, à savoir, par exemple, à utiliser les bons pronoms.

Pour prendre soin les unes des autres, mais aussi des sources, il faut prendre le « temps ».

Le temps, les journalistes féministes le prennent. Les journalistes prennent le temps de se relire les unes les autres. Les rédactrices en cheffe précisent qu'elles n'hésitent pas à faire des « allers-retours » avec leurs journalistes. Il y a une volonté de respecter leur travail et de ne jamais dénaturer un article même s'il doit être amendé, voire modifié, il se fait en collaboration avec les journalistes.

Cet aspect du temps, c'est aussi bien choisir les visuels qui vont accompagner les écrits. De nouveau, les lunettes du genre sont portées afin de ne pas émettre des stéréotypes dans les visuels qui illustrent les articles.

Les rédactrices en cheffe de médias féministes refusent d'être –trop- soumises à l'instantanéité de l'information imposée aux médias mainstream. En effet, dans la presse quotidienne d'information, il faut « aller vite » et il existe une forme de concurrence entre médias quand on parle de solidarité dans les médias féministes. Ce qui offre sûrement moins la possibilité de prendre le temps.

La distance que la presse féministe prend vis-à-vis de la logique de productivité permet également de prendre son temps. Elles s'estiment « libres » de sortir une actualité ou non. L'une de nos interviewées définit d'ailleurs sa manière de travailler comme étant du « slow journalisme ».

Elles sont assez conscientes que c'est une chance de pouvoir prendre le temps. Le temps de porter les lunettes du genre et de s'assurer que les écrits, les visuels, tout ce qui constitue la production journalistique, ne véhiculent aucun stéréotype, quel qu'il soit.

En tant que spécialiste du genre, les journalistes féministes sont très souvent en contact avec le terrain, elles entretiennent des rapports assez étroits qui leur permettent de recevoir des informations quant aux inégalités dans l'un ou l'autre secteur, des discriminations qui ont été vécues, qui donnent ensuite naissance à des idées de sujets traités.

Le terrain ne fait pas tout évidemment, puisqu'en tant que journaliste le travail est tout à fait différent, mais on perçoit des rapports plus présents et étroits entre le terrain et les journalistes féministes de par peut-être leur spécialisation.

Concrètement, on peut recenser, suite à l'analyse des entretiens, les pratiques du journalisme féministe suivantes : la solidarité, la responsabilité et l'autonomie, le temps et le terrain.

Enfin, si jusqu'ici nos intervenantes semblaient être d'accord sur beaucoup de points, quand on s'attarde à savoir si la presse féministe est une presse spécialisée ou une presse généraliste, les avis divergent.

Pour la moitié des intervenantes, la presse féministe est une presse spécialisée, ce sont des spécialistes du genre et ils doivent le rester. En effet, elles estiment que le genre est une vraie spécialisation et qu'il doit être considéré comme tel. Un élément très intéressant à souligner suite aux entretiens est qu'aujourd'hui, et de plus en plus, la presse dite traditionnelle s'inspire des sujets de la presse féministe en reprenant même parfois des extraits d'articles.

La presse féministe permettrait, de par sa spécialisation, d'amener une réflexion au sein des médias mainstream ainsi qu'une ouverture sur la question d'égalité et de lutte contre les discriminations.

C'est le fait d'avoir légitimé la presse féministe et donné la parole aux femmes que l'une des rédactrices en cheffe nous a rappelé que certaines femmes ne désirent s'adresser qu'à un média féministe.

Des magazines ou des presses quotidiennes ont créé une rubrique « genre » ou « féministe » au sein de leur média mainstream. Les pratiques journalistiques féministes s'insèrent donc, petit à petit, dans les médias mainstream. Les inégalités de genre que dénoncent les journalistes féministes au quotidien semblent trouver un (petit) écho au sein des médias mainstream, influencés par la visibilité et la légitimité que les femmes journalistes ont décidé de prendre au sein de leur média.

Pour les autres intervenantes que j'ai interviewées, elles considèrent leur presse comme une presse généraliste car elles écrivent à et pour tout le monde. Elles n'estiment pas être spécialisées, dans le sens où elles ne s'adressent pas à un public précis. Selon elles, tout le monde peut accéder à cette presse, elle est donc destinée à toutes et tous et représente donc une presse généraliste qui peut se définir par sa périodicité par exemple.

Pour une journaliste féministe freelance, ce n'est pas une presse spécialisée, car en écrivant pour un média féministe ou un média mainstream, elle ne change pas sa manière de travailler.

Traiter de sujets d'information qui touchent plus de 51% de la population, ça ne correspond pas à une presse spécialisée. En effet, les sujets traités par les journalistes féministes varient mais sont tous des sujets de société : le sport, la politique, le social, la culture... Ces sujets sont portés avec un regard féminin mais sont, en fin de compte, transversaux.

Si la presse féministe se définit trop comme une presse spécialisée elle pourrait devenir une presse « de niche », ce qui ne ressemble pas aux idées et aux valeurs d'un média féministe.

Pour conclure, il semble que nos journalistes féministes et nos rédactrices en cheffe s'accordent pour définir la presse féministe comme une presse en quête d'égalité, intersectionnelle et de diversité qui y parvient en portant les lunettes du genre. Et ce, du choix du sujet jusqu'à l'impression ou la diffusion de l'article en passant par un management d'autonomie et de responsabilisation des journalistes au sein des rédactions.

Les pratiques journalistiques ne font pas débat entre elles et elles se rassemblent en parlant de solidarité, voire de sororité entre elles ainsi qu'envers les sources et les victimes. Elles sont conscientes de la force du terrain tout en se distinguant clairement de la militance des associations féministes. Dans chacune des étapes de leur production, elles soulignent toute l'importance du temps... Un temps qu'elles s'octroient dans le choix du journalisme qu'elles ont décidé de réaliser car elles sont « libres » mais dont elles chérissent la chance.

Enfin, elles se désolidarisent dans leur vision de la spécialisation de la presse féministe. Si elles s'entendent toutes de se définir comme étant des spécialistes du genre, pour les unes, la presse féministe est une presse spécialisée, pour les autres, elle est une presse généraliste.

## 7. Confirmer l'hypothèse

Au début de mes recherches, j'ai émis l'hypothèse que les pratiques d'un journalisme féministe et intersectionnel seraient les pratiques à adopter dans tous les journalismes puisqu'il est le plus représentatif de la diversité sociale.

Après mes recherches et mes entretiens, je confirme que les lunettes du genre, qui sont en fait les lunettes de la diversité, sont celles qui devraient être portées par tous et toutes les journalistes. Avoir conscience, en tant que journaliste, de l'influence de ses productions sur le collectif imaginaire, c'est une responsabilité, tout comme s'assurer de ne véhiculer aucun stéréotype dans les productions journalistiques.

Les médias influencent les représentations sociales, si l'on désire une société de diversité où l'on inclut tout le monde, les pratiques d'un journalisme féministe sont les plus adaptées.

La prise en compte de toutes les discriminations afin de les dénoncer et de les visibiliser dans une quête d'égalité est une prise en compte de l'influence des médias sur la population et probablement sur les politiques publiques qui en découlent.

Je confirme dès lors que si nous définissons le journalisme féministe comme étant un journalisme intersectionnel en quête d'égalité et de diversité, qui se distingue par des pratiques telles que la solidarité, la responsabilité, l'autonomie, la force du terrain et le temps, alors ces pratiques devraient être les seules pratiques journalistiques afin que la société dans son ensemble puisse se retrouver dans les représentations sociales dont les médias ont la responsabilité.

Toutefois, il faut prendre en compte les difficultés d'un terrain de journaliste quotidien et soumis aux règles du productivisme avec la réalité du terrain que s'est créé le journalisme féministe et qui ne sont pas égales.

## 8. Limites et perspectives

Dans ce mémoire, la méthodologie première était d'être dans le comparatif. Je désirais donc m'entretenir avec autant de journalistes de presse dite traditionnelle que de presse dite féministe. Toutefois, après plusieurs essais et tentatives, je n'ai malheureusement obtenu aucun retour des rédactions de média mainstream.

En parallèle, à force de lectures, je me suis rendu compte que me concentrer, dans le cadre de ce travail, uniquement sur la presse féministe constituerait déjà une grosse recherche.

Ma question de départ est restée la même, mais j'ai réorienté ma méthodologie vers la presse féministe uniquement.

J'aurais aimé m'entretenir avec plus de journalistes féministes afin de renforcer ou de confronter plus d'expériences. Le métier de journaliste étant un métier difficile, la disponibilité des journalistes était limitée et je n'ai malheureusement pas pu m'entretenir avec plus de journalistes.

Si le temps de préparation avait été plus long, j'aurais pu peut-être étaler mes entretiens dans la durée. Toutefois, j'ai eu la chance d'obtenir des entrevues de qualité avec des rédactrices en cheffe et des journalistes féministes.

La vision des rédactrices en cheffe était très intéressante et globale sur les enjeux des médias féministes, elles ont pu m'exprimer les difficultés de créer, maintenir et faire évoluer ceux-ci au sein des médias mainstream et de la société.

Les journalistes féministes m'ont apporté une vision précise du terrain, certaines d'entre elles ont pu, grâce à leur expérience professionnelle exprimer les différences de pratiques et d'organisation qu'elles ont vécues, en comparant leur expérience au sein d'un média mainstream et au sein d'un média féministe.

Mes lectures et mes entretiens ont été très enrichissants et m'ont ouvert à d'autres réflexions et éventuelles recherches.

Pour approfondir la réponse à mon hypothèse concernant l'influence de la presse féministe sur la réception des représentations sociales, il serait intéressant de confronter, mais cette fois à travers les lectrices et lecteurs, les médias mainstream des médias féministes.

Il serait dès lors intéressant de choisir, sur une période précise et sur un sujet déterminé, des articles de presse de média mainstream et de média féministe qui seraient ensuite soumis à un échantillon de personnes.

Un questionnaire serait réalisé et complété avant la lecture des articles avec l'échantillon de personnes choisies afin d'évaluer leur degré de connaissance sur le sujet. L'un des groupes lirait les articles de presse dite traditionnelle, l'autre de presse féministe.

Suite à la lecture des articles, un entretien semi-directif serait organisé avec les personnes des deux groupes afin d'évaluer ce qu'ils ont retenu et compris du sujet.

L'analyse des entretiens permettra ensuite de comprendre si les pratiques journalistiques des un.es et des autres mènent à décrypter l'actualité différemment et à prendre conscience des discriminations, mais également à se retrouver dans plus d'inclusivité.

Évidemment, d'autres réflexions peuvent aussi encore être menées, ne serait-il pas constructif d'analyser les retombées sur les politiques publiques influencées par les sujets traités dans la presse féministe ?

Tant de questions et de réflexions passionnantes qui gravitent autour de la presse féministe, de son influence et de son « pouvoir ».

## 9. Conclusion

En conclusion, la presse féministe a légitimé la parole des femmes en leur donnant le pouvoir d'utiliser leur voix pour dénoncer les discriminations et les inégalités, mais pas seulement...

Le journalisme féministe donne une place aux femmes au sein de l'espace public en leur donnant la visibilité qui répond à leur présence au sein de ce monde.

Dès lors, les journalistes féministes dénoncent les inégalités, certes, mais elles ont la conscience d'inviter des expertEs plutôt que des experts, de veiller aux représentations, que ce soit à travers les visuels comme à travers le choix des mots dans les textes.

Le journalisme féminisme, il commence avant le choix du sujet et se termine bien après le point posé à la fin de l'article. Tout est pensé et réfléchi dans le but de produire de l'information de qualité qui met en lumière des sujets, des situations, des conflits sur lesquels les médias mainstream ne s'attardent pas. C'est cette paire de lunettes du genre qui définit leurs productions écrites, c'est elle aussi qui rend les journalistes féministes alertes dans le moindre échange, qu'il soit privé ou public, une attention éveillée envers toutes les situations où une inégalité ou une invisibilité est perçue.

C'est ce journalisme qui « fait bouger les choses », ce journalisme de visibilité des minorités influence, à son niveau, les médias mainstream. De plus en plus de chroniques féministes ont une place dans les grands magazines ou journaux belges. Des articles de presse féministes apparaissent même dans les articles de ces médias ou peuvent être cités. On peut dès lors observer que la conscience des journalistes féministes éveille la curiosité, voire l'intérêt des médias mainstream qui – petit à petit- et pour certains sujets, vont créer une place pour le féminisme au sein de leur papier.

Car il y a la presse féministe, mais il y a les femmes féministes et journalistes au sein des médias mainstream qui, elles aussi, font bouger les codes.

La co-existence de ces deux types de médias permet sensiblement aux journalistes féministes de se retrouver au sein des médias, mais pas que... Quand les femmes ne veulent se confier qu'aux Grenades, l'évidence que les journalistes féministes sont devenues un repaire pour les femmes qui désirent dénoncer des situations d'injustices.

Et c'est en ça que l'on peut conclure en avançant que le journalisme féministe est un journalisme de conscience, en rendant le pouvoir aux femmes de s'exprimer, d'être entendues et « vues », elles permettent aux médias de représenter les 51% de la population souvent invisibilisée.

La conscience du journalisme féministe, c'est aussi la responsabilité des médias à veiller à ce que les médias soient les médias de chacun.es.

Enfin, si traiter l'information avec les lunettes du genre, c'est être en quête d'égalité et veiller à ne pas véhiculer les stéréotypes, mais au contraire visibiliser l'ensemble des êtres qui composent notre société pour une meilleure inclusion et respect des uns et des autres, cet angle féministe et intersectionnel pourrait être bénéfique pour l'avenir de la société.

## 10. Bibliographie

Média Animation ASBL. (2019). *Sexisme médias et société*.

Legrand, Ménalque, Panet, Kesch. (2013), *Brouillon 1, pour un journalisme féministe est la publication d'un texte collectif consacré aux pratiques journalistiques féministes*, 76p.

### 10.1 Ouvrages

Coffin, A. (2020). *Le génie lesbien*. Paris : Grasset

Damian-Gaillard, B., Montanola, S., Saitta, E. (2021). *Genre et journalisme : Des salles de rédaction aux discours médiatiques*. Louvain-la-Neuve : Deboeck supérieur.

Debras, S. (2003). *Lectrices au quotidien : Des femmes, des hommes et des journaux*. Paris : L'harmattan.

Lamy, R. (2021), *Défaire le discours sexiste dans les médias. Préparez-vous pour la bagarre*, Paris, JC Lattès, 306 p.

Neveu, É. (2009). *Sociologie du journalisme*. La Découverte.

### 10.2 Articles scientifiques

Bard, C. (2020). Définition. Féminisme. Dans : , C. Bard, *Féminismes: 150 ans d'idées reçues* (pp. 9-11). Paris: Le Cavalier Bleu.

Benson, Rodney. *Shaping Immigration News: A French-American Comparison*.

Bilge, S. (2009). Théorisations féministes de l'intersectionnalité. *Diogenes*, 225, 70-88.

Campehouldt, V. L., Marquet, J., & Quivy, R. (2017). Manuel de recherche en sciences sociales - 5e éd. DUNOD, p 241-242

Chabrol, C. Oprescu, M. (2010). « La presse féminine : une mythologie efficace ». *L'orientation scolaire et professionnelle*, 39.

Dalibert, M. (2017). Une mise à distance du sexisme ? Les actions d'Osez le féminisme ! et de la Barbe dans la presse. *Participations*, 1 (17), 179 à 201.

Delmas, JL. (2020) Féminicides : Malgré la médiatisation, pourquoi les chiffres sont-ils si mauvais ?. Dans *le 20 minutes société*.

Downing, John D.H. *Radical Media: Rebellious Communication and Social Movements*.

Guimelli, C. (1999). Les représentations sociales. in Christian Guimelli (Ed.), *La pensée sociale* (63-78). Paris : Presses Universitaires de France.

Halimi, G. (2002). Féminisme: Deux ou trois choses sur l'avenir.... *Cités*, 9, 49-58.

Le Dem, G. (2017). L'intersectionnalité, enquête sur une notion qui dérange: Les usages d'un concept fécond accusé d'être abscons. *Revue du Crieur*, 7, 66-81.

Mannoni, P. (2022). Chapitre III. Structure, fonction et dynamogénie des représentations sociales. Dans : Pierre Mannoni éd., *Les représentations sociales* (pp. 45-76). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

Neveu, É. (2009). *Sociologie du journalisme*. La Découverte.  
<https://doi.org/10.3917/dec.neveu.2009.01>

Neveu, E. (2000). Le genre du journalisme. Des ambivalences de la féminisation d'une profession. *Politix*, 13 (51), 179-212.

Martin, S. (2004). Vérité et objectivité journalistique : même contestation ? *Les cahiers du journalisme*, (13), 144 – 163.

McCombs, M. Shaw, D. (1972). The Agenda-Setting Function of Mass Media. *The Public Opinion Quarterly*, 36(2), 176.

Mousseau, J. (1974). Une presse qui monte : la presse spécialisée. *Communication et langages*, (21), 77 à 87.

Palmer, M. (2014). Rodney Benson, *Shaping Immigration News, A French-American Comparison*: New York, Cambridge University Press, Coll. Communication, Society and

Politics, 2013, 280 pages. *Questions de communication*, 26, 409-410.  
<https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9460>

Roberts, M-L. (1997). Copie subversive : Le journalisme féministe en France à la fin du siècle dernier. *Clio. Histoire, femmes et société*, 2 (6), 19.

Wolton, D. (2008). Une critique de la critique : Bourdieu et les médias. Dans : Jean-François Dortier éd., *Pierre Bourdieu: Son œuvre, son héritage* (pp. 112-115).

### 10.3 Podcast & Webinaire

« Les Grenades, séries de l'été – Alice Coffin » - [https://www.rtbf.be/auvio/detail\\_les-grenades-serie-d-ete?id=2798936](https://www.rtbf.be/auvio/detail_les-grenades-serie-d-ete?id=2798936)

Webinaire « Femmes et Médias de Camille Wernaers » du 17-09-2021

Podcasts Nellie Bly d'axelle, épisode n° 3, « L'intersectionnalité, une loupe journalistique ».

*La professionnalisation de la communication : processus et ambivalences* in : La professionnalisation de la communication : processus et ambivalences – salle 421 – Master de communication politique et publique en France et en Europe

## 11. Annexes

### 11.1 Entretien Safia KESSAS

Là, je dois avoir une retranscription de mes entrevues et de mes entretiens, mais quand j'aurai la transcription, je vous la transmettrai. Donc voilà, donc c'est dans le cadre d'un mémoire, je suis en communication à horaires décalés, en cours du soir. Et j'avais choisi de faire une recherche sur la presse féministe et plus particulièrement de comprendre pourquoi elle fait partie d'une presse spécialisée, la distinction entre une presse quotidienne et une presse féministe, et donc avec l'idée d'étudier et de comparer les Grenades avec la presse internet quotidienne dite traditionnelle. Donc voilà, c'est pour ça que je suis super contente d'avoir un entretien avec vous. Je sais pas si je peux d'abord commencer par vous demander de resituer votre parcours professionnel.

Mon parcours professionnel, il faut que je résume, c'est pas évident. Je dirais que c'est un parcours un peu atypique, qui n'est pas forcément en lien avec ma formation. Donc si je dois dire, en gros, j'ai fait des études de sciences politiques, politiques européennes, j'ai commencé aux Affaires étrangères, puis je suis rentrée dans les médias. Et puis de là, j'ai fait du journalisme, de la réalisation, de la production audiovisuelle, du documentaire, des livres, en fait en gros, je pense que je suis dans une approche interdisciplinaire, mais qui ramène toujours les mêmes questions au centre de son travail, c'est-à-dire les invisibilités ou les angles morts quels qu'ils soient en fait en gros du point de vue sociétal. Donc voilà, je préfère résumer comme ça.

D'accord, merci beaucoup. Et donc voilà, en tant que fondatrice des Grenades, donc plutôt prendre cet angle de votre panel professionnel, comment et pourquoi est-ce que vous avez décidé qu'il était grand temps d'avoir un média qui décortique l'actualité sous un œil féministe ?

En gros moi je travaille sur les questions de diversité et d'égalité depuis maintenant 10 ans et donc j'ai vraiment commencé à m'y dédier beaucoup plus à partir de début 2017. Et c'est intéressant parce qu'à ce moment-là, j'ai recommencé à faire un peu de radio, donc je faisais des chroniques et je revenais toujours aux sujets qui m'intéressaient, c'est-à-dire les groupes soit minoritaires, soit minorisés, soit caricaturés, toujours un peu autour des mêmes questions. Et en 2017, fin 2017, il y a eu l'arrivée de me too, alors que moi j'étais déjà un peu consciente

de ces enjeux et on a commencé à voir pullulé sur les réseaux sociaux beaucoup de questionnements autour de ces enjeux liés aux droits des femmes, des minorités, et cetera. Et il y avait pas vraiment de médias sur les réseaux sociaux, en tout cas pour le service public, pour moi, pour accompagner, adresser ces questions et donc je me suis dit qu'il y avait une opportunité, qu'il fallait faire quelque chose, et au même moment, il y a eu en fait le Parlement des associations féminines et féministes qui s'appelle Alter Égal et qui dépendent des fédérations Wallonie Bruxelles, et à ce moment-là, il y a eu un appel à projet pour travailler sur les représentations médiatiques des femmes dans les médias, et donc moi j'ai postulé et j'ai eu un financement qui m'a permis de convaincre la RTB de dire moi je ramène les sous, on peut essayer quelque chose et donc le temps que si vous voulez tout se mettre en place, que le projet soit rentré, validé, accepté, tout ça, finalement, on s'est retrouvé fin 2018, donc un an plus tard, et moi je me suis dit on va attendre le 8 mars pour lancer le projet. Et donc le 8 mars 2019, on a lancé les Grenades avec un logo, avec une petite équipe de journalistes dont certaines sont toujours là. Et puis il y a eu quand même pas mal de roulement. Donc ça veut dire qu'en gros, on peut quand même faire un lien assez clair entre la quatrième vague du féminisme et les Grenades.

Et lors de la conception, donc entre 2017-2019 et même après, quel genre de difficultés vous avez dû affronter pour mettre en place les Grenades ? Il y a eu des réticences ou bien ?

Oui, bien sûr, ça va de soi, il y a eu des réticences. J'essaie de résumer parce que c'est dur de choisir lesquelles. Je dirais que pour moi, le plus compliqué, ça a été la réaction des médias mainstream, y compris au sein de la rédaction de la RTB, donc des journalistes de la RTB qui considèrent qu'on avait pas à faire ce genre de média parce que trop engagé, parce que, en fait, finalement, électron libre, parce que certaines questions que nous on adressait n'étaient pas des questions hiérarchiquement intéressantes, je veux dire aujourd'hui parler de précarité menstruelle, ça peut sembler complètement banal, mais nous, en 2000, quand on en parlait vraiment, on était pratiquement les seules à en parler, ou je sais que ça avait un impact dans les rédactions et que certaines femmes journalistes voulaient en parler et que bon, on leur riait un peu au nez, et cetera. Donc on était quand même dans une période où il y avait de la résistance. Je peux pas citer tous les exemples, mais c'étaient des attaques sur les réseaux sociaux quand même beaucoup, et assez décontractées quoi, de certains journalistes qui sortaient contre les Grenades parce que des articles leur déplaisaient. Et puis, voilà, ça c'est le genre de résistance avec des pressions quoi, parce que quand vous êtes comme ça mise en avant et décriée

publiquement par rapport à la qualité de l'information ou parce que, par exemple, vous abordez l'intersectionnalité ou parce que vous abordez les manquements des féministes universalistes, je dis pas que c'est ce que je pense forcément, mais ce sont des points de vue et ces points de vue parfois étaient complètement inaudibles. Ou quand on touchait par exemple à des critiques cinéma, les difficultés c'est les vagues de harcèlement qu'on a pu subir, on a fait un sujet sur le film de Tarantino et quand on touche à certains secteurs comme le cinéma, et cetera, et qu'on a un point de vue qui est différent, ça engendre de la haine et donc nous ça veut dire aussi qu'à côté de ça, forcément, ça crée des difficultés, ça peut créer de l'autocensure, ça peut créer du stress, c'est pas des conditions faciles. Alors évidemment, il y a aussi simplement le fait d'être journaliste féministe aux Grenades et se mettre « en avant », on réfléchit quand même toujours à deux fois parce qu'on se questionne sur les violences qu'on peut subir. Que ce soit comme je le dis en interne ou en externe en fait.

Et donc moi je suis pas journaliste, mais donc être journaliste femme, féministe ou non, est-ce qu'on est plus sujette à avoir justement un harcèlement ? Maintenant, on met beaucoup les articles en ligne, donc en ligne ou ailleurs ?

Oui, mais il y a vraiment des études qui le démontrent. Donc je pense que si vous tapez cyberharcèlement, violences, femmes féministes, en fait, en gros, les études démontrent que les journalistes qui travaillent spécifiquement sur la question du genre sont plus sujettes à subir des violences que les autres. Voilà, on a reçu quand même à un moment donné, moi j'avais des mails d'un type qui m'écrivait des choses vraiment bizarres. Il y avait un moment donné, on nous a menacé de nous balancer une grenade entre les jambes. Donc des violences. Ou moi j'avais fait une chronique sur les violences policières et là j'ai eu un droit à un florilège assez important d'insultes racistes en message privé notamment, même de commentaires assez désobligeants, mais qui n'étaient même pas modérés. Donc la première réaction du responsable des réseaux sociaux, ça a été de retirer l'article, je lui ai dit c'est pas possible, parce que quelque part tu prêtes le flanc à cette violence en invisibilisant le propos, donc je pense que tout ça est assez documenté la question des violences faites aux femmes sur les réseaux sociaux, spécifiquement celles qui traitent du genre. C'est assez courant. Et puis après qu'est-ce qu'on a aussi ? Bon par exemple, on a aussi des polémistes professionnels aussi, peu importe la qualité de l'article qui est le vôtre, juste parce que la thématique dérange, si par exemple vous traitez de la question du voile et que vous êtes les Grenades, et bien on va tout de suite vous dire que vous êtes pro voile et vous allez être affiché dans une tribune sur La Libre Belgique. Et de là,

ça peut engendrer aussi des pressions au sein de la RTB quoi. Donc c'est tout cet écosystème comme ça qui se met en place, donc je pense que c'est beaucoup plus facile de traiter en tant que journaliste des dernières tendances lifestyle et des dernières couleurs qu'il faut dans son salon que de traiter la question des droits des femmes et des minorités. Mais après, ce que je veux dire, c'est aussi que nous on est né en 2019, là on est en 2024, ça fait 5 ans qu'on existe, on a vu pendant le confinement un mouvement un peu paradoxal, c'est-à-dire à la fois une explosion des personnes qui nous suivaient, c'est-à-dire que là, vraiment, il y a eu un passage puisque tout le monde n'avait qu'une seule chose à faire, c'était être devant un écran, en gros de lire un bouquin, faire une balade, balader son chien ou de manger quoi en gros donc ça a permis de montrer à quel point on avait du sens et de l'utilité alors que tout se mettait en place pour rentrer dans cette période de backlash en 2020-2021 déjà où on a vu aussi sur les réseaux sociaux de nouvelles injonctions faites aux femmes, à ne pas se laisser aller, c'est elles qui tenaient la société, mais on parlait constamment de leur corps et de leur attitude. Il y avait beaucoup, beaucoup de choses qui circulaient sur les réseaux sociaux. On avait d'ailleurs fait un article qui est devenu viral, c'était la charge esthétique pendant le confinement. Et puis voilà, après une fois qu'on est sorti de là, progressivement, on a vu quand même qu'il y a des choses qui sont restées, même si on a une communauté qui est très soutenante et qui est très importante en fait et qui continue à grandir.

Et est-ce que vous pourriez m'expliquer comment ça fonctionne dans votre rédaction ? Peut-être même en parallèle avec une rédaction de presse dite traditionnelle ?

Je dirai que nous on refuse le modèle de fonctionnement hiérarchique, donc on est dans une structure qui est plutôt horizontale que je dirige, mais que je ne dirige pas comme avec le statut de rédacteur en chef, d'adjoint au rédacteur en chef, d'éditeur, en fait, en gros, comme si on était à l'armée, c'est comme ça que je le vois. On est une petite équipe avec une grande autonomie dans le sens où les contributrices ou les journalistes sont responsabilisées à livrer dans les temps, à proposer des sujets en fonction de leur secteur de spécialisation et de nourrir le projet en collectif par rapport à ça. Et puis forcément, on relit des articles, on les corrige, on essaie de les améliorer quand c'est nécessaire. Et donc on coordonne un peu les sujets qu'on accepte, qu'on n'accepte pas, mais on n'est plus dans une approche collective que dans une approche hiérarchique et verticale.

C'est en ça que vous vous distinguez vraiment ?

Je pense que la question du cœur qui est quand même très, je trouve, absente des rédactions, elle est assez présente.

La solidarité entre journalistes, c'est ça que vous voulez dire ?

Le cœur, c'est la question simplement de prendre soin des unes des autres comme on peut, j'ai envie de dire, ça peut être la solidarité, ça peut être le temps qu'on peut laisser qui n'est pas le même, on n'est pas dans la même temporalité non plus, parce qu'on ne doit pas livrer toutes les semaines, on est libre en fait aussi. Parce que voilà, si aujourd'hui il y a pas de sujet sur Facebook, c'est pas grave en fait. Voilà, il y a constamment des sujets pour nourrir nos actualités, mais on n'est pas dans une logique productiviste. On fait les choses je pense correctement avec les moyens du bord qui ne sont pas énormes de toute façon. Mais on n'est pas dans un système de contrôle, de flicage, on est dans une approche de responsabilisation, d'autonomie, et je pense que souvent, les femmes, elles ont été éduquées, elles portent en elles une forme, je veux pas essentialiser, mais quand même une forme d'infantilisation où elles demandent souvent la permission, si elles peuvent, et moi c'est quelque chose que j'essaye de casser d'emblée et de renvoyer les unes aux autres à leurs responsabilités. Alors est-ce que tu penses que c'est bien de le faire ? Ben fais-le. À partir du moment où on respecte les règles de bon fonctionnement, de bonne intelligence, et qu'on respecte aussi les règles déontologiques, vas-y quoi. C'est aussi un projet qui vise à créer une forme d'émancipation quand même collective et individuelle. En tout cas, moi, c'est comme ça que je le ressens. C'est pas forcément pensé, mais c'est vécu je pense comme ça.

Vous êtes combien la rédaction des Grenades ?

En fait, au total, on est 22 contributrices, mais dans le groupe régulier, je dirais que c'est plus ou moins 6 personnes.

Ce ne sont que des femmes ?

Ce sont des femmes et des hommes, il y a quelques hommes.

Ok.

Il y en a pour la littérature, pour le cinéma et puis on a quelqu'un, un journaliste tout terrain, avec qui je travaille depuis des années, qui est toujours présent.

Et là peut-être que ce serait plus d'un point de vue des lectrices ou enfin peut-être que je m'avance un peu trop, mais est-ce que l'idée où le projet à terme ce n'est pas que le journaliste soit un journaliste féministe ou il y a vraiment un besoin d'avoir un journalisme féministe et spécialisé pour que les lectrices se retrouvent, à votre idée ?

Il faut répéter la question.

Je me pose la question, pour le moment, la presse féministe est une presse spécialisée, mais est-ce que c'est possible ou c'est un projet que l'angle féministe soit, à terme, le seul angle journalistique ? Qu'on ait plus besoin d'avoir une presse féministe spécialisée, mais qu'elle soit simplement la presse de base ?

Je pense que l'un n'empêche pas l'autre en fait, et que le fait d'avoir une presse féministe c'est important et le fait d'avoir une grille je dirai féministe ou une approche genrée dans les sujets est nécessaire. Les deux en fait vont de pair et je pense que ce sera toujours nécessaire. Je crois surtout à la perte des acquis, et que rien n'est jamais acquis sur ces questions-là, l'histoire le démontre, l'histoire l'a démontré. Et donc c'est important qu'il y ait à la fois des enjeux spécifiques qui soient traités par une presse spécifique et que dans les médias il y ait une approche qui soit une approche genrée. Donc voilà, c'est-à-dire que si on veut traiter de la question, imaginons, la question du réaménagement de l'espace public, comment est-ce qu'on le fait, est qu'on l'écrit ou on le traduit pour le grand public uniquement du point de vue du réaménagement de l'espace public sans tenir compte de la question du genre, pour moi, le sujet n'est pas complet. C'est comme si on traite de la question des réformes des retraites, si on n'inclut pas la dimension du genre dedans, on oublie 50% de la population et on ne parle pas de la mise en avant des inégalités systémiques que les femmes vivent tout au long de leur vie et qui vont se répercuter dans leur pension. Donc ça veut dire que si des journalistes font pas leur travail par rapport à ça, et ne sont pas critiques par rapport à ça, l'information pour moi n'est pas complète quoi. Et ça peut se traduire à différents endroits, c'est-à-dire par exemple, à un moment donné, on avait une chronique qui était spécialisée dans le sport dit féminin, mais ça n'empêche pas les rédactions sportives de se poser la question sur les termes qui sont employés dans une rédaction quand on parle des sportifs dites féminines. Il faut être conscient du fait que les études démontrent que quand les journalistes mainstream parlent du sport dit féminin, ils n'en parlent pas dans les mêmes termes, ils ne parlent pas des sportives dans les

mêmes termes. Nous on est quand même assez fort suivi aussi par la presse mainstream qui regarde ce qu'on fait, il y a parfois des articles qui sont repris par d'autres médias sans même qu'on soit cités, parfois cités, et où on sait que, par exemple, les Grenades ont donné lieu à une autre chronique sur le vif qui s'appelle *Une paire de*, et donc c'est Mélanie Guerkel qui fait cette chronique dans le vif, si il n'y avait pas eu les Grenades, il y aurait pas eu cette chronique, parce que quelque part, on a aussi légitimé une parole. Donc c'est pas l'un ou l'autre je pense, il y a l'un et l'autre.

C'est une complémentarité, oui.

C'est pas une complémentarité, c'est une nécessité, on n'est pas complémentaires. Enfin moi c'est un terme que j'aime pas beaucoup parce que c'est presque un terme qui renvoie inconsciemment, je suis désolée, à un modèle patriarcal hétéronormé de la complémentarité, c'est pas complémentaire, on s'en fout en fait, on doit exister, c'est nécessaire parce qu'il y a des inégalités dans le monde des médias, parce qu'il y a des inégalités dans la société, parce qu'il faut le dénoncer, parce qu'il faut être présent par rapport à ça, parce que ça fait partie de nos missions que de défendre ça. Et de l'autre côté, pour que les médias fassent correctement leur travail, ils doivent mettre une grille genre dans l'approche de tous les sujets, qu'ils soient économiques, sociopolitiques, politiques ou ce qu'on veut pour pouvoir être démocratique et ne pas exclure les gens. L'un n'empêche pas l'autre. Pourquoi est-ce qu'il faudrait résoudre un problème qui n'est pas un problème ? Est-ce que vous vous posez ce genre de question avec la presse scientifique ? Est-ce que vous vous posez cette question avec la presse sportive ? Non en fait. Est-ce qu'il y a une complémentarité ? Non. Il y a des journaux qui sont spécialisés dans le sport, dans la mode et qui sont aussi traités dans les médias mainstream, pourquoi est-ce qu'on devrait être à un moment donné absorbé ? Disparaître ? C'est comme si à partir du moment où on parlait des questions de genre, il fallait constamment se poser la question de savoir si c'était légitime ou pas, en fait. Mais si on est spécialisé dans le foot ça, il y a pas de problème, ça tu peux, tu peux exister, donc c'est important d'être conscientes de ça.

Merci. Peut-être une dernière question, selon vous, les prochains objectifs qui pourraient concerner la presse féministe ?

C'est la question de l'auto-défense, vraiment, comment est-ce que je pense qu'il y a une réflexion en tout cas à voir sur la notion d'autodéfense au sens large, voir quel type de solidarité est créé parce que je pense qu'on n'est pas dans une bonne phase quoi perso. Voilà, d'un point

de vue des rapports de force, des tensions autour des enjeux liés aux droits des femmes et des minorités, je pense qu'on est dans une séquence qui est un peu compliquée qu'avec des basculements qui sont vraiment possibles de façon très terrifiante. Donc je crois que là, la question de l'autodéfense, de la protection, de la solidarité au sein des presses féministes, elle doit se poser quoi.

Et dans le concret, vous savez comment débloquent un levier pour justement cette autodéfense et cette solidarité entre féministes ?

Je veux dire, il y a plein de pistes mais je n'y ai pas réfléchi davantage.

Et en général, vous avez des échanges avec les autres presses féministes ou pas du tout, c'est un peu chacun sa rédac ?

Non, on a des contacts, on a fait des enquêtes conjointes avec accès par exemple Axelle Magazine. Mais en tout cas en Belgique il y a pas non plus beaucoup, beaucoup de presse féministe, donc il faut peut-être réfléchir plus largement.

J'aurais peut-être juste une dernière question, vous citez le vif tout à l'heure, comment vous voyez, et j'imagine que comme vous l'avez dit, c'est grâce au fait qu'on voit émerger justement les presses féministes, qu'il y ait des chroniques ou des billets beaucoup plus régulièrement dans des presses dites traditionnelles, donc des chroniques, des billets féministes ?

Pour moi, c'est surtout est-ce que la déontologie est respectée ? Est-ce que le contradictoire est respecté ? Oui, c'est vrai que quand on est dans une chronique, on est dans un point de vue, c'est une chose. Mais pour moi, c'est aussi important d'être dans de la pédagogie, d'être dans du partage d'informations pour éduquer aussi un public à se dire on parle pas juste désormais des femmes, on parle aussi d'un sujet d'étude, de champs d'études qui sont vastes, complexes et comment est-ce que c'est vulgarisé et comment c'est bien vulgarisé, moi c'est ça qui m'importe. Et la deuxième chose qui m'importe par rapport à ça, c'est de me dire comment est-ce que les rédactions protègent en général les femmes qui s'y collent. Moi j'ai fait ça pendant 5 ans, 6 ans presque, j'ai pas envie d'y retourner maintenant, j'ai plus envie d'y retourner, parce que le coût serait trop important. Voilà, vous exposez, vous vous exposez sur les réseaux sociaux, vous faites votre petite chronique, vous faites bien rire tout le monde, mais après je veux dire, c'est quand même vous qui prenez les coups. Donc à nouveau, qu'est-ce que les rédactions mettent en place pour protéger, pour encadrer les violences puisqu'on sait qu'elles

vont exister et qu'elles vont arriver pour modérer, pour porter plainte, on en est là-dedans et donc, et juste par rapport à ça, ce que je voudrais juste souligner, c'est que la RTBF a mis en place depuis quelques années une procédure qui encadre en fait tous les journalistes qui sont soumis à des violences, et donc il y a, à partir du moment où on déclenche une adresse mail, il y a un cadre qui se met en place et qui a un cadre psychologique légal d'accompagnement en interne autour de la personne qui est visée par les violences. Donc je pense que c'est important aussi de se dire ok, ah ça serait chouette d'avoir une chronique féministe, oui ok, et qu'est-ce que tu mets en place pour protéger ton personnel ? Donc je dirais aussi, pour en revenir aux Grenades, nous c'est aussi quelque chose, par rapport à ça, on est assez vigilantes, on se soutient, on est très prudents par rapport à ce qu'on écrit aussi. Donc je veux dire, quand on parle de travail, on est hyper méticuleuses dans le travail journalistique en tout cas.

Merci beaucoup, je sais pas si vous avez envie de partager quelque chose avec moi avant la fin de l'entretien. Une chose que j'ai pas abordée, que vous me conseilleriez d'aborder ou un conseil ?

Non, enfin moi ce qui m'importe aussi c'est qu'on essaye de se battre aussi parce que c'est très facile de tomber dans ses propres biais, dans ses propres routines, pour moi, c'est important qu'au sein des Grenades, on a différents profils de femmes, différents types d'origine, de spécialisation, d'âge, de milieu, ça, c'est important et c'est aussi important que ça se reflète dans les contenus qu'on fait. Que cette parole, c'est pas une parole qui appartienne à un type de féminisme ou à une femme en particulier, mais en tout cas que la richesse de cette rédaction, qui est plus sous forme de collectif, se traduise dans la réalité et qu'il faut parfois aller chercher et parfois former les talents pour avoir cette diversité. Il y a des femmes qui sont arrivées chez nous qui ne savaient pas écrire un article, il faut quand même le reconnaître, elles avaient envie d'écrire, mais on les a accompagnées quoi. Après on ne peut pas le faire avec tout le monde, ça prend beaucoup de temps et d'énergie. Donc c'est aussi qu'est-ce qu'on met en place pour être la plus juste ou le plus juste possible dans son contenu et dans son équipe.

Merci beaucoup. Et merci beaucoup de m'avoir octroyé du temps malgré votre torticolis et votre situation.

C'est gentil, pas de problème.

Voilà merci beaucoup. J'ai appris beaucoup de choses, c'était vraiment très intéressant et donc j'espère que je ferai un travail intéressant. Je vais tout faire pour en tout cas et je vous enverrai dès que j'ai les transcriptions. Je vous envoie par mail.

Oui, oui c'est bien, c'est intéressant je pense en tout cas comme sujet, c'est vraiment intéressant.

J'espère, je ferais tout pour en tout cas.

Oui, je pense que ça a pas encore été traité, donc c'est toujours bien quand on est confronté à quelque chose de nouveau, donc c'est vachement bien.

Merci, je prendrai de toute façon contact avec vos collègues journalistes puisque je dois aussi avoir d'autres entretiens, donc voilà et je vous enverrai mon travail.

Ok, super, bah merci Anaïs et bon travail alors. À bientôt, merci, au revoir.

Merci beaucoup, prenez soin de vous. C'est gentil, bonne journée.

## 11.2 Entretien Sabine Panet

Est-ce que je peux vous demander de vous présenter par rapport à Axelle Magazine en quelques secondes ?

Oui, je suis Sabine Panet, je suis journaliste et puis je suis la rédactrice en chef d'Axelle Magazine depuis 2013.

D'accord, et vous êtes une rédaction de combien de journalistes pour Axelle Magazine ?

Alors, je suis la seule journaliste salariée en fait. J'ai une collègue secrétaire de rédaction, des collègues qui sont à l'administration, à la compta, à la logistique, et cetera, et on travaille avec une dizaine de journalistes professionnels qui sont freelances.

D'accord. Et selon vous, il y a des qualités ou des compétences ou des capacités qu'une journaliste féministe doit acquérir ou doit avoir en rapport avec un ou une journaliste de presse dite traditionnelle ?

Impossible d'y répondre brièvement, c'est justement pour répondre à cette question qu'on a écrit le brouillon en fait. Donc des qualités ou des compétences ? Je sais plus ce que vous venez de demander.

À vous de me guider.

Pour essayer de répondre à votre question, je trouve que déjà je ne suis pas à l'aise avec l'idée d'attribuer des points de féminisme ou des progrès de féminisme, je pense qu'on peut être une journaliste qui contribue vraiment à faire bouger des choses importantes pour les droits des femmes dans les médias et dans l'espace public et ne pas se dire féministe. Enfin, ça peut paraître un peu contrintuitif comme début de réponse, mais je trouve que c'est important parce que je trouve que la réflexion autour de ce que c'est que le féminisme, elle est fondamentale, elle est intrinsèque au féminisme, elle est toujours en évolution. Et c'est la même chose avec un journalisme féministe en fait. Oui, je trouve ça important de le dire dès le départ, je ne trouve pas que qu'il y ait une définition en fait d'un journalisme féministe, et je trouve que toute tentative de définition pourrait contribuer à refermer en fait une friction qui est par définition, ou alors je sais pas, par essence, réflexive, toujours en évolution. Maintenant, ce qui est sûr, c'est que nous, à Axelle, on a une expérience en fait, on a des apprentissages qu'on a menés ensemble, collectivement et puis aussi individuellement dans notre contexte à nous, puis aussi

dans le contexte plus large de la presse en Belgique francophone et même en francophonie plus largement. Donc, ces expériences, ces 26 ans d'expérience maintenant au sein de la rédaction accumulées, et puis déplacer en fait par chacune d'entre nous qui peuvent nous donner un regard et des choses à dire sur ce que c'est qu'un journalisme féministe, mais je ne dirais pas avec la volonté de le définir de façon exacte. C'est pour ça que dans le brouillon on a voulu, on l'appelle brouillon en fait, pour nous, on n'aurait justement pas eu envie de faire un manuel de 10 choses à faire pour être une parfaite journaliste féministe, c'est vraiment l'inverse de ce qu'on aurait voulu faire. Donc répondre de façon un peu fermée comme ça à votre question, c'est compliqué. Mais bien sûr, c'est passionnant comme réflexion. Mais même la définition du féminisme ou de ce qu'est être féministe aujourd'hui est quelque chose qui fait l'objet de beaucoup de débats en fait parmi les féministes. Ce qui est sûr, c'est que je pense que nous, on a la quête d'une forme d'égalité, mais même ça en fait, parce que la revendication d'égalité, on en revient, on voit très bien qu'elle est instrumentalisée parfois à des fins masculinistes, donc réduire quelque part le journalisme féministe à uniquement la quête d'une égalité qui peut presque se réduire au quantitatif en fait pour les femmes dans les médias, oui, c'est hyper réducteur. Même au sein de la rédaction d'Axelle, il y a eu et il peut encore y avoir des journalistes qui hésitent à se dire féministes en fait, parce qu'elles pensent aussi que ça peut leur jouer des sales tours en fait dans la sphère professionnelle, et parce qu'il y a quand même encore un énorme tabou autour de qu'est-ce que c'est qu'être un journaliste ou une journaliste engagée ? Je peux simplement parler pour les journalistes qui ont contribué à la rédaction du brouillon parce qu'on a eu énormément de réunions là-dessus et qu'on a coécrit ce texte à une dizaine et donc pour nous, c'est vraiment ce dialogue en fait permanent entre le journalisme, avec la déontologie journalistique et la force que nous donne la déontologie journalistique et le féminisme, c'est-à-dire notre intérêt pour les droits des femmes en fait, au sens très très large, notre intérêt à améliorer la qualité du traitement journalistique des sujets qui concernent les femmes dans les médias très largement, que ce soit en termes quantitatifs, en termes qualitatifs. Après chacune d'entre nous a plus ou moins envie de faire la révolution, je pense, mais c'est encore un autre sujet.

Et d'un point de vue pratique, justement au niveau de la distinction entre Axelle Magazine, presse féministe et une presse dite traditionnelle ou quotidienne, comment votre rédaction fonctionne ? Comment vous choisissez les sujets, les interactions, les échanges avec les journalistes ? Je lisais dans votre brouillon justement qu'il y avait une solidarité, enfin que vous décriviez une solidarité entre pairs, qu'on n'hésitait pas à se soutenir entre journalistes

féministes, enfin féministes, entre journalistes qui écrivent en tout cas sur la question du féminisme.

Oui, on peut dire journalistes féministes parce qu'on parle de nous qui avons écrit ce brouillon, donc on s'appelle comme ça.

Donc le côté aussi de prendre soin les unes des autres. Est-ce que c'est là vraiment la distinction avec une autre rédaction ?

En fait, je me dis qu'il faudrait que vous posiez la question aux journalistes elles-mêmes, parce que moi je suis rédac chef donc forcément j'ai un regard qui est biaisé, j'ai un regard de rédac chef, même si je suis aussi journaliste. Je pense que ce serait intéressant que vous posiez la question aux journalistes qui composent la rédaction d'Axelle, je sais pas si vous avez prévu de le faire ?

Si, si tout à fait.

Super, mais je dirais que moi, je peux vraiment parler de mon expérience, quand j'ai commencé à travailler pour Axelle, j'étais freelance pour Axelle, je n'étais pas encore rédac chef et la rédac chef de l'époque, Isabelle des Aubry, en fait j'ai halluciné en la voyant travailler, et à l'époque, j'avais plus de contact avec elle et pas encore tellement avec Stéphanie, la secrétaire de rédaction, mais on est vraiment une équipe, et donc moi j'avais l'expérience de voir des articles vraiment *schlarqués* en fait par les rédactions auxquelles je collaborais ou tronqués sans me demander mon avis, retirés, au niveau de l'iconographie, c'était parfois un peu la cata, même des articles coupés, des choses reformulées sans me demander mon avis, moi parfois très mal à l'aise pour les renvoyer aux femmes parce que en fait, leurs propos avaient été détournés, manipulés ou des titres un peu chocs comme ça avait été mis en évidence alors que c'était justement pas ce que je souhaitais. Enfin, je trouvais que d'une façon générale dans la presse, c'était quand même vraiment pas évident de porter des sujets féministes, enfin, c'était avant 2013, c'était bien avant me too, c'était il y a longtemps, donc c'était vraiment compliqué, et puis un jour, j'ai proposé des sujets à Axelle Magazine que j'ai découvert un petit peu par hasard et bon, non seulement la rédac chef m'a répondu, ce qui était quand même assez fou, mais aussi elle m'a répondu de façon super constructive, elle était intéressée par mes sujets qui avaient été considérés par de la presse, y compris féminine, comme étant comme trop sensibles, trop tabous, trop déprimants et non seulement elle a pris des sujets, mais en plus ensuite, elle a contribué à les coconstruire en fait, c'est-à-dire qu'on était dans un vrai dialogue, c'est ça que

j'ai essayé de continuer en fait, c'est-à-dire que mes sujets, Stéphanie et elle les commentaient en me demandant mon avis. Elles prenaient en compte mon avis. Ça, c'était quand même fou, c'était comme quelque chose auquel on n'était pas du tout habitué. Et j'ai trouvé ça trop génial, c'est-à-dire qu'elles me demandaient mon avis, mais aussi m'informaient de pourquoi elles pensaient telle ou telle chose ou pourquoi elles faisaient telle ou telle proposition. Alors bien évidemment pas des coquilles, mais que ce soit du fond ou de la forme, à chaque fois j'étais dans le coup, j'avais encore une agentivité en fait sur le texte que j'avais écrit et ça pour moi c'était une énorme différence avec la presse traditionnelle, dans mon expérience. Et donc quand j'ai repris la fonction de rédactrice en chef, j'ai vraiment essayé de continuer à faire et à tisser avec les journalistes un dialogue autour de leurs textes. Pour nous, le dernier mot, il est pour elles en fait, c'est les journalistes qui ont le dernier mot parce que c'est leur texte, c'est elles qui savent, qui ont eu les relations avec les femmes, qui savent pourquoi elles ont choisi telle ou telle chose. Alors bien sûr, on est en dialogue, mais on n'est pas là pour décider à leur place de ce qui est bien ou de ce qui n'est pas bien. On sait que c'est de toute façon extrêmement relatif et que s'il y a quelque chose de juste, il est davantage entre les mains de celle qu'il l'a écrit qu'entre les nôtres à la rédaction, donc, ça, je dirais que c'est peut-être quelque chose qui est important pour nous en fait, dans les allers-retours avec les journalistes, mais c'est pas facile pour toutes parce que ça prend du temps. Parfois c'est plus confortable aussi d'envoyer son article et puis voilà de savoir qu'il va être publié et puis hop, on peut passer à autre chose. Et c'est vrai que nous, on a une forme de responsabilité en fait et les journalistes on les rend coresponsables jusqu'au bout en fait, dans le processus éditorial, pas dans la mise en page, on ne leur demande pas, on est quand même attentives à pas leur demander du travail gratuit supplémentaire. Donc l'idée est pas de leur faire reprendre des décisions sur tout, on essaie quand même aussi d'être efficace parce qu'on sait que leur temps est précieux et pas bien payé. Mais de faire en sorte qu'elles soient décisionnaires sur leurs propres mots, ça c'est vraiment important. Et ça, je pense que c'est un apprentissage du féminisme. Bien sûr, il y a plein d'autres pratiques journalistiques féministes qui existent et qu'on a, en tout cas pour notre part, développées au fil des ans et dont on parle dans le brouillon, mais je pense à celle-là parce que je trouve que ça, c'est quand même assez différent des rédactions traditionnelles, une sorte de processus d'éducation permanente féministe en fait avec les journalistes, et on travaille avec elles en fait, dans l'objectif vraiment de progresser ensemble, nous, on a autant à apprendre qu'elles, on n'a pas un savoir supérieur parce qu'on est la rédac.

Est-ce qu'on pourrait dire que c'est un peu en opposition avec une rédaction qui se baserait sur un principe hiérarchique habituel et conventionnel ?

Oui, après je pense qu'on doit pas non plus dire qu'on a aucune hiérarchie à Axelle, on a par exemple encore une rédactrice en chef, ça fait partie des réflexions d'ailleurs, mais il y a quand même une forme de leadership je dirais pour faire avancer le bateau. Voilà, un mode d'organisation auquel on est constamment en train de réfléchir, mais dans la limite de nos moyens. C'est-à-dire que ce serait super d'imaginer de pousser la réflexion sur la hiérarchie, de la pousser vraiment jusqu'au bout, d'organiser vraiment des modes de prise de décision totalement collectifs. Mais pour ça, il faut pouvoir payer les personnes qui y participent. Vous voyez, proposer aux journalistes de faire des réunions rédaction toutes les deux semaines pour décider de tout, c'est super, mais il faut les payer pour ça alors, c'est du travail, donc ça fait aussi partie de notre réflexion, c'est-à-dire que la limite de demander aux femmes de travailler gratuitement, on veut pas la franchir. Par exemple, c'est vous qui le soulevez, on prend soin les unes des autres, oui, mais parfois voilà, on se voit le weekend, on fait des projets ensemble, on se voit le soir, on débrieife, on fait du travail, c'est du travail en plus, mais c'est du travail. Donc bien sûr qu'on le fait, mais on est aussi conscientes de ce que ça implique pour les journalistes, donc avec nos moyens actuels, tel qu'on est organisées, on est dans cet équilibre entre essayer de faire que le travail éditorial, le choix des mots justes, la question de l'intention, les allers-retours avec les témoins, les sources, que ce soit le plus partagé possible, mais qu'en même temps, on avance en fait, sans que ça repose sur les épaules de journalistes qui ne sont pas rémunérées en fait pour ça. Je sais pas si vous voyez ce que je veux dire ?

Ouais, si, si, tout à fait. Donc je veux dire, l'aspect financier, c'est une des difficultés ou alors une des limites dans le magazine féministe ?

Oui.

Vous souligneriez une autre difficulté, enfin j'imagine qu'il y en a plein bien sûr, mais une autre difficulté que vous avez envie de partager avec moi par rapport au maintien de cette presse féministe ?

L'antiféminisme dans les médias.

Est-ce qu'elle est plus présente maintenant ou moins ? Comment vous l'évaluez ?

C'est beaucoup plus larvé, c'est toujours aussi présent, et c'est peut-être moins frontal. C'est le backlash en fait, c'est-à-dire qu'à partir du moment où il y a des avancées, il y a des résistances. Les résistances sont plus ou moins ouvertes, plus ou moins larvées, ça dépend bien sûr des périodes. Mais ça fonctionne par cycles et là on a eu un cycle d'un certain nombre d'avancées avec me too et le traitement médiatique de certains types de violence avec me too, donc il y a des avancées, et il y a aussi une forme de backlash, de crispation dans certains médias qui estiment qu'ils en ont fait assez et qu'on peut passer à autre chose maintenant. Il y a aussi une tentation, je dirai, qui parfois est réalisée de saupoudrage féministe, c'est-à-dire qu'à partir du moment où maintenant dans les médias, voilà, on utilise les bons termes, on dit bien féminicide, on utilise bien violences conjugales, on dit bien violences de ce genre et plus crime passionnel, et cetera, et cetera, je ne dis pas que tout le monde le fait, c'est encore bien sûr des expressions qui sont couramment utilisées, mais je veux dire maintenant qu'on coche un certain nombre de croix sur la check-list de comment parler des violences de genre, on peut faire l'économie d'une réflexion féministe profonde, en fait. Donc moi, c'est plus ça pour moi qui est un obstacle, c'est vraiment simplement la façon dont le patriarcat est complètement encore enraciné dans les modes d'organisation des médias malgré certaines avancées.

Je vais rebondir pour avoir votre avis, depuis quelques mois, quelques années, quelques années, c'est peut-être beaucoup, mais on voit que même dans certains magazines de presse dites traditionnels, on observe des chroniques ou des biais féministes qui arrivent dans chaque numéro. Qu'est-ce que vous pensez de ce type de pratique ? Est-ce que vous jugez que c'est intéressant ? Ou alors que, comme vous le disiez, ça pourrait être justement une réponse de dire voilà, on a fait un petit billet comme ça, on a la paix ?

En fait, je pense que ça dépend vraiment, d'une part, je trouve qu'il est très important de reconnaître le travail des journalistes qui réalisent ces chroniques. Parce que franchement, c'est pas facile d'être une journaliste avec, disons, une intention féministe dans un média mainstream. Donc pour qu'elles arrivent à publier ce genre de papier, c'est que bon, elles ont dû sérieusement batailler, donc je trouve ça hyper important d'abord de les soutenir. Ça, vraiment, c'est très important. Maintenant, plus généralement, je pense qu'il faut continuer à regarder où se prennent les décisions. Voilà, ok, il y a une rubrique féministe, mais les décisions, elles sont où dans les médias ? Qui compose la direction du média, qui est rédacteur en chef ? Vous voyez, je le dis au masculin sans même y penser. Donc oui, il faut être nuancé

en fait, il faut regarder plusieurs choses à la fois. D'un côté, effectivement, il peut y avoir maintenant dans les médias, je veux dire là par exemple La Libre cette semaine a fait une Une sur l'inceste et une super double-page de Annie Covine, sur la question de l'inceste tout au début du quotidien. Alors je ne le lis pas très souvent, mais là, j'étais dans l'avion et j'avais une copine qui l'avait acheté, donc on était complètement suffoquées, on trouvait ça génial, donc oui, c'est important parce que des personnes concernées vont lire, des personnes concernées directement ou indirectement. Voilà, ça devient un fait de société, mais est-ce que ça transforme fondamentalement le système ? Je trouve ça un petit peu tôt pour le dire. En tout cas on le voit pas encore dans la façon dont les décisions sont prises au niveau des médias, mais voilà, qui a le pouvoir tout simplement. Qui a le pouvoir ? Qui a l'argent ?

On en revient toujours à ça. Et moi j'aurais voulu aussi avoir votre avis sur donc la presse féministe, c'est une presse qui est spécialisée, est-ce qu'elle est spécialisée parce que—

C'est une bonne question. Je suis même pas sûre, moi je parle d'Axelle pas du tout en me disant qu'on est une presse spécialisée, on est une presse généraliste. Dans la façon dont nous on parle de nous-même, on ne dit pas qu'on est de la presse spécialisée, on dit de la presse d'information générale. Vraiment, c'est généraliste en fait, il se trouve qu'on parle de sujets qui concernent plus particulièrement les femmes avec un regard féministe, mais ce sont des sujets qui touchent toute la société. Pour moi, il y aurait quelque chose d'étrange à dire que des sujets qui concernent directement 51% de la population sont spécialisés, alors dans ce cas, Le Soir c'est un journal ultra-spécialisé.

Donc en fait, c'est marrant parce que c'est ça ma question de recherche, c'est se dire à partir du moment où il y a 51% de la population, ou les hommes sont des femmes, et bien, est-ce que la presse féministe est une presse spécialisée ? Ou alors est-ce qu'elle doit en fait être le seul angle journalistique qui devrait traiter l'information ?

Nous on ne se définit pas du tout comme de la presse spécialisée, on est de la presse périodique, donc ça caractérise notre périodicité. On est de la presse d'information générale et notre regard éditorial est un regard qui s'intéresse aux droits des femmes, en particulier aux rapports sociaux de sexes et au pouvoir et au système de domination générale. Mais on traite de tous les sujets de société. Dans notre partie magazine, dans nos actus, dans nos cahiers culture, dans nos cahiers pratiques, dans nos grands formats, c'est des sujets très généralistes, quand on regarde

tous nos derniers numéros, c'est des sujets vraiment généralistes, donc nous on dit pas du tout qu'on est une pression spécialisée.

Mais donc est-ce que la manière dont vous travaillez ou dont vous traitez les sujets, vous choisissez les sujets, est-ce que ça devrait être la façon dont les médias mainstream devraient analyser l'information et donner l'information ?

Je sais pas comment fonctionne l'ensemble des médias mainstream et je pense que même de notre côté, on pourrait tout à fait améliorer la façon dont on fonctionne, mais nous, en tous les cas pour nous, on est dans une interaction en fait avec les lectrices, avec les sources, les témoins, les journalistes, dans une forme de solidarité au sens propre en fait, pas uniquement au sens politique, mais vraiment c'est presque au sens purement physique, en fait. On est dans une continuité dans tout le spectre de notre écosystème, à commencer par nos lectrices et à terminer par les petites mains qui fabriquent le journal, les petites mains, c'est-à-dire les journalistes, les graphistes, les correctrices, les illustratrices, on est solidaires, donc je pense que la façon dont on réfléchit à nos sujets, dont on prend des décisions, dont on est en alerte sur certains sujets, dont on suit d'autres sujets vraiment sur des années, c'est constitutif de notre identité, mais j'essaie de réfléchir à d'autres fonctionnements que je connaisse en fait, donc je puisse réellement parler. Je pense qu'il y a peut-être quelque chose qui est important et qui fait notre spécificité à Axelle, c'est qu'aussi on a été créé et on est encore aujourd'hui hébergées par une association d'éducation permanente féministe qui s'appelle Vie Féminine et qui est aussi une mine d'informations formidable en fait, sur ce qui touche la vie des femmes en particulier des femmes les plus précarisées en Belgique francophone, donc que ce soit Vie Féminine ou d'autres associations féministes de terrain, on a aussi une quantité de sources privilégiées et de leur connaissance, de leur expertise, de ce qui les agite, de ce qui fait leur actualité, nous on va tirer des sujets, on va tirer des points d'attention qui finalement parfois sont aussi des angles morts des autres médias en fait. Donc je ne crois pas que je réponde exactement à votre question là, c'était plus sur comment on prend des décisions éditoriales, en fait. On n'a pas une seule façon de prendre des décisions éditoriales, ça c'est peut-être aussi important à souligner. Je veux dire, parfois, on va réfléchir avec une série de journalistes à comment on va constituer un dossier. On va faire beaucoup d'allers-retours pour finalement prendre une décision. Et puis parfois, c'est simplement Stéphanie et moi, en discutant devant nos chemins de fer, qui décidons de faire passer tel article à la place d'un autre pour avoir une cohérence dans notre numéro, parce que sinon il va y avoir deux articles redondants, ou au contraire parce que l'un va

renforcer l'autre, ou parce qu'il y a une actualité, ou parce que tout d'un coup on a un financement du fond du journalisme pour faire passer telle enquête à ce moment-là. Donc c'est quand même assez varié, comme on n'a pas une réunion de rédaction tous les mois au cours de laquelle on prend toutes les décisions éditoriales, c'est pas du tout ça. Donc ça nous arrive d'avoir des réunions de rédaction, je dirais ponctuelles, thématiques, autour d'un numéro ou d'un dossier, mais la plupart du temps ça se prend assez organiquement, au fur à mesure de notre travail dans la semaine, disons en communication avec les journalistes concernées, parfois, nous, on va commander un sujet à une journaliste et parfois les journalistes viennent vers nous avec des idées de sujets, parfois les lectrices nous alertent, parfois des associations nous suggèrent d'aller creuser tel ou tel sujet. C'est quand même assez varié. Et puis parfois, c'est aussi une question de faisabilité, c'est-à-dire que nous on a que ces 72 pages tous les 2 mois, en fait, c'est pas beaucoup. Donc heureusement on a aussi un site internet qui nous permet d'aller plus loin, qui nous permet de faire des sujets qu'on ne pourrait pas faire sur le print ou parfois qui est un meilleur support pour certains sujets par rapport au print qui nous permet une forme aussi d'actualité, ce que ne nous donne pas la périodicité bimestrielle qui est franchement assez lente. Donc oui, ça dépend. Et alors nous on communique aussi parfois avec d'autres médias féministes, donc bien sûr avec Les Grenades, puisque Camille qui est un peu la cheville ouvrière des grenades avec Safia qui en est la fondatrice, Camille, ça fait 10 ans qu'elle travaille pour Axelle aussi, donc on la connaît très bien et donc parfois on est alertées par les mêmes, donc entre nous on n'a pas assez d'efforts, enfin on se considère vraiment comme solidaires, donc simplement on se coordonne. Est-ce que tu fais tel sujet ? Ah bah tiens, comment tu le traites ? Ah bah ok, alors dans ce cas, nous on le fait pas, on se concentre sur celui-là, on est déjà pas assez nombreuse sur la place pour tout traiter. Donc c'est vrai qu'on a aussi cette collaboration en fait informelle entre médias féministes qui nous permet de nous concentrer en fait, là où on est le plus efficace.

Et est-ce qu'on pourrait dire que le côté engagé d'une journaliste au sein d'une presse féministe fait en sorte qu'on diminue les concurrences entre les magazines ou entre les presses pour dire de couvrir le plus de sujets possibles ?

Ça, je ne sais pas. J'aurais du mal à répondre à cette question et c'est pas pour être politiquement correct, mais je pense pas qu'à Axelle on soit vraiment dans la concurrence, aux Grenades non plus, au contraire, on est vraiment plutôt là pour se soutenir. Mais je ne peux parler que de nous. Je ne sais pas comment c'est dans la presse française, je pense qu'il peut y avoir des

choses assez rudes aussi parfois. Mais on a eu des très chouettes échanges avec la déferlante, par exemple, on a déjà eu des collaborations avec d'anciens titres féministes, notamment *Femmes Ici et Ailleurs* qui n'existe peu aujourd'hui mais où on faisait des pots communs pour envoyer des journalistes sur des terrains ensemble et pouvoir avoir plus de coopération. Donc les autres titres féministes sont pour nous vraiment des sources d'informations très très précieuses.

Et en matière de presse féministe, la vôtre comme celle des Grenades, si vous deviez citer quelques objectifs dans les années à venir ?

Je dirais continuer à faire sortir nos pratiques de la marginalité. Et ça va peut-être paraître hyper contradictoire, mais tout en conservant le plus fortement possible leur subversivité. Ne jamais se reposer sur des choses qu'on a déjà faites dans le passé. Être toujours dans la réflexivité, toujours dans la réflexion, toujours dans la remise en question. C'est peut-être à la fois ce qui est propre aux journalistes de toujours penser contre soi-même, mais pour moi c'est aussi extrêmement féministe. La réflexivité, ça fait vraiment partie de qui on est. Et donc je pense que même si on essaie de sortir d'une forme de marginalité, on doit aussi rester qui on est, cette contre-culture quelque part, se méfier de la récupération capitaliste, se méfier de la main streamisation disons parce qu'on sait très bien comment se nourrit le système capitaliste. Donc je pense que ça c'est des vigilances qu'on doit garder, c'est pas exactement un objectif, plutôt des vigilances. Franchement, l'objectif pour être extrêmement franche c'est continuer à survivre, ça peut paraître un objectif extrêmement basique, mais si on est encore là dans 5 ans, ce serait vraiment déjà formidable. On fait quand même toute face à des grandes difficultés, nous en particulier à Axelle, qui sont liées à l'écosystème de la presse papier qui est extrêmement menacée, mais oui, et c'est vrai que je pense que rester et devenir encore plus un média de confiance pour les femmes, ce serait vraiment notre objectif.

Merci beaucoup, je sais pas si vous avez envie de partager autre chose avec moi dans le cadre de mes recherches ?

Non, non, c'est chouette, qu'est-ce que vous allez faire d'autre ? Vers qui d'autre vous allez vous tourner ?

Écoutez ici pour le moment les journalistes des Grenades et les journalistes d'Axelle, donc c'est un peu le début de mon travail, j'ai commencé mes lectures. Mais comme je le fais en cours du soir et que je suis maman solo, j'étais pour dire d'arriver, d'atteindre mes objectifs sans trop de difficulté. À un moment j'envisageais peut-être d'avoir un entretien avec plutôt une historienne, mais qui serait spécialisée dans la presse et dans la presse féministe pour peut-être avoir un petit peu un fil historique pour débiter mon mémoire, donc je sais pas si vous avez éventuellement quelqu'un à me conseiller.

Non, qui aurait fait un mémoire sur la presse féministe ? En revanche, je peux vraiment vous recommander de parler avec Lise Ménalc qui est vraiment extrêmement pertinente sur tous ces sujets-là.

Bon c'est super, c'est gentil.

Pour moi, elle est incontournable là-dessus.

D'accord, je vais prendre contact avec elle. Merci beaucoup.

Je vous en prie. J'espère que ça vous a été utile.

Oui, oui, tout à fait, bien sûr. Oui, c'est éclairant.

Super, en tout cas, n'hésitez pas à m'envoyer votre mémoire quand vous l'aurez terminé.

Oui, avec plaisir, merci beaucoup en tout cas. Merci. Bonne journée, au revoir.

Ça marche, courage, au revoir.

### 11.3 Entretien Elise Voillot

Anaïs : En fait moi j'adore mon sujet et je ne veux pas changer. Mais c'est un peu compliqué parce que j'ai beaucoup de mal à avoir des entretiens et avec ma méthode je voulais des entretiens donc pour rappel moi je voudrais faire un mémoire sur la presse féministe et en fait au début moi j'étais partie sur un mémoire de comparaison et donc comparer une presse féministe avec une presse traditionnelle quotidienne et à travers les interviews des journalistes, pouvoir comprendre en quoi c'était une presse différente. Mais malheureusement, les journalistes m'ont dit clairement qu'elles n'avaient pas le temps de m'octroyer des entretiens. Et donc j'ai un peu changé ma manière de travailler. Je me suis dit, je vais plutôt aller vers les rédactrices en chef et voir un peu leur notion de la presse féministe. Et ma grande question en fait, c'est de comprendre si la presse féministe est une presse spécialisée ou non. Donc c'est vraiment mon sujet, ma problématique et mon sujet de mémoire, c'est vraiment là-dessus que je veux travailler.

Élise : Comme je te disais, moi je suis pas journaliste, j'ai pas de carte de presse, on fonctionne comme une rédaction, mais c'est un peu particulier parce qu'elle est inscrite dans le secteur associatif quoi. Donc j'espère que je pourrais répondre à tes questions mais voilà, tu as contacté d'autres rédactions genre *Axelle* ou *Les Grenades* ?

Anaïs : Ouais, j'ai eu un entretien avec les deux rédactrices en chef.

Élise : Donc t'as rencontré Sabine et Safia ?

Anaïs : Ouais, c'était très très intéressant. Je vais reprendre mon questionnaire, mais peut-être que dans un premier temps, tu peux justement me réexpliquer et me parler de votre média féministe par rapport à la Mutualité Solidaris, et cetera, si ça te dérange pas, pour que je puisse resituer le média quoi.

Élise : Super. Alors donc moi je suis Élise Voillot, je travaille pour Soralia, donc qui est un mouvement féministe d'éducation permanente depuis 5 ans maintenant et je coordonne le magazine *Femmes Plurielles*, c'est le trimestriel de l'association Soralia. En fait, on est reconnu un mouvement d'éducation permanente et donc on a une obligation au niveau du décret de l'éducation permanente d'avoir une publication trimestrielle. Ils appellent ça une publication de liaison, et en fait, c'est à peu près tout ce que je décrédite par rapport à l'ambition éditoriale, et

cetera. Et donc nous, on a décidé de créer vraiment un magazine. Mais on pourrait faire un feuillet recto verso présentant juste les activités de notre association. Et donc voilà, c'est un trimestriel qui est gratuit. Au niveau du tirage, on a bien réduit pour des raisons d'économie, mais donc on édite environ 4 000 magazines par trimestre. Ça fluctue évidemment, il y a des abonnements, des désabonnements. Dans les 4000 exemplaires, il y a une partie qui est distribuée donc au niveau de notre association Soralia, donc on a un mouvement féministe qui est basé sur tout le territoire de la Fédération Wallonie Bruxelles. Donc moi je travaille au secrétariat général, l'antenne centrale, mais tu as neuf autres antennes basées sur tout le territoire de la Fédération Wallonie Bruxelles et donc il y a une partie du magazine qui est envoyé à nos régionales, donc il y en a une en Wallonie Picarde, à Bruxelles, à Liège, à Verviers, et cetera. Donc elles, elles reçoivent un certain nombre de magazines et on a aussi des abonnements individuels des gens qui s'abonnent au magazine parce qu'ils souhaitent s'abonner. Et aussi il y a dans nos abonnés des associations d'éducation permanente. Normalement, on est obligé d'envoyer le magazine à toutes les associations d'éducation permanente. Ce qu'on ne fait pas parce qu'on n'a pas tous des liens avec, mais il y a beaucoup d'assos qui sont aussi abonnées à notre magazine. C'est un format 32 pages et au niveau du contenu, donc on a un dossier thématique depuis 2016 je crois, où on aborde un sujet féministe. Et c'est très variable, sur les derniers numéros, on a eu un dossier sur les seins, on a eu un dossier sur l'environnement, on a eu un numéro sur la convergence des luttes. Et l'idée c'est toujours d'avoir un angle féministe. Et dans la ligne éditoriale, on essaie d'avoir aussi une visée intersectionnelle, donc de croiser les vécus et les réalités. Qu'est-ce que je peux dire d'autre rapidement, souvent, on y retrouve des résumés de nos analyses et études parce qu'en tant que mouvement d'éducation permanente, on doit rédiger des analyses et des études et donc on trouve des résumés de ces analyses-là, par exemple dans le dernier *Femmes Plurielles* sur le sport, on a une collègue qui a écrit une analyse sur la marche comme outil de militance et on a un article résumé de cette analyse-là. Le magazine est très très vieux genre on a fêté nos 100 ans en 2022, le mouvement Soralia a fêté ses 100 ans, il a beaucoup évolué, on n'a pas toujours été reconnu en éducation permanente. Et quand tu vois les vieux *Femmes Plurielles*, il y a des trucs, des patrons de couture, des recettes de cuisine, et cetera. Donc la ligne éditoriale du magazine a fort évolué sur les dernières années, mais c'est intéressant de se dire que le magazine est aussi vieux que notre mouvement. Et ça, ça laisse une trace. En fait, quand on a dû un peu exhumer nos archives pour comprendre l'histoire de notre mouvement, le *Femmes Plurielles*, c'était un peu le fil rouge, ça permettait un peu de retracer aussi les idéologies de l'époque. De voir aussi, il y a des trucs qui sont un peu datés. Et puis c'est intéressant de se rendre compte

qu'il y a des trucs qui n'ont pas changé en 100 ans au niveau des revendications et des valeurs. En résumé, c'est ça, te dire aussi qu'on a depuis quelques années un webzine qui est en train de migrer. Là on est en train de le mettre sur notre site Soralia et on va faire la promotion en juillet. Et on est présent aussi sur les réseaux sociaux. On a été présentes sur Twitter, mais on a quitté notre compte Twitter et on est présentes sur Facebook et Instagram.

Anaïs : Et est-ce que tu sais un peu m'expliquer, me parler de la manière dont vous travaillez, donc vraiment les échanges avec les journalistes ? Est-ce que par exemple il y a des hommes aussi dans votre rédaction journaliste ? Et un peu comment vous travaillez au niveau de vos réunions d'équipe ? Le choix des sujets, même si bon, j'ai bien compris que c'était aussi lié aux analyses qui étaient faites en amont au sein de Soralia, mais si tu sais peut-être me parler un peu vraiment de la construction du magazine de manière pratico-pratique je vais dire avec les journalistes.

Élise : Alors comme je disais, nous c'est un magazine associatif et donc on n'a pas vraiment une équipe composée de journalistes, en fait les journalistes ce sont nos chargés d'études, donc, au sein de notre mouvement, comme j'ai dit, on doit rédiger des analyses et études et donc on a créé un comité de rédaction avec nos collègues chargés d'études. Et en fait, comment on fonctionne ? C'est chaque chargé d'études a un peu ses spécificités thématiques, on a une Madame Santé, une Madame famille, une Madame thématiques socio-économiques, et cetera. Et on fait une réunion de rédaction où on définit la ligne éditoriale du numéro, mais les thématiques générales, par exemple, le prochain dossier en septembre, c'est un dossier logement, ça, on le sait plus d'un an à l'avance. En fait, on a une réunion de programmation annuelle au sein de notre mouvement avec l'équipe qui bosse à l'antenne générale et on définit notre programmation de l'année et en fonction de ça, on définit les thèmes *du Femmes Plurielles*, donc par exemple, là on savait l'année dernière qu'il y allait avoir les JO, l'Euro, pas mal de compétitions sportives pendant l'été, on s'est dit ça serait cool pour le mois de juin de sortir un *Femmes Plurielles* sur le sport. Et donc voilà, ça c'est comme ça qu'on définit les lignes générales, les dossiers thématiques, puis on fait une réunion de pré-rédaction où on se voit avec une chargée d'étude qu'on définit au préalable, qui a un peu plus d'expertise sur la thématique, par exemple le sport, on a une collègue qui travaille sur la thématique sport, il y a moi et il y a mes responsables, et on définit, ok, qu'est-ce qu'on entend par un numéro sur le sport ? Quelle va être l'idée un peu générale du numéro sans commencer à définir les sujets d'articles ? Et ça, c'est une réunion qui prend 10 à 30 minutes, vraiment, on se dit ok, on veut

ça, puis après la réunion de pré-rédaction, moi je dis on a discuté, on a décidé que le numéro sport ça allait parler de la pratique sportive amatrice et professionnelle et croiser un peu les différents vécus. Ça se résume en une ligne et je demande à nos collègues qui rédigent, mais aussi celles qui ne rédigent pas de nous proposer des idées en lien avec la thématique. Donc elles vont m'envoyer ça par mail. Pourquoi on fait comme ça ? C'est pour permettre à des personnes qui n'écrivent pas de proposer aussi des idées et ça permet aussi de garder un certain anonymat par rapport aux idées proposées, donc il y a des gens qui sont plus introvertis que d'autres et ça permet d'avoir un truc un peu plus participatif aussi. Puis quand on a la réunion de rédaction, en fait, je fais vraiment une méthode à l'ancienne où je prends les sujets qu'on m'a envoyés, je les pose sur une table, ils sont découpés et posés sur une table. Et là, avec l'équipe, le comité de rédaction, on définit quel article va être rédigé et quel article va être mis de côté. Souvent, le choix de la rédactrice est impacté par la thématique. Par exemple, je te parlais d'un article sur la marche, on a une collègue qui était justement en train de dire moi je veux écrire une analyse sur la marche et c'est avec ma casquette expertise santé que j'ai envie d'écrire là-dessus. Et donc voilà. Après, il y a aussi des fois des goûts personnels. Moi j'écris beaucoup, j'ai pas de thématiques spécifiques, mais c'est plus lié à mes intérêts personnels. Là par exemple, j'ai écrit un article sur les rôles modèles dans le hors dossier et dans le dossier, j'ai écrit un article sur la gentrification liée aux Jeux Olympiques. Et donc voilà, on définit qui fait quoi, qui rédige quoi, quelle est la forme de l'article et en général la rédaction d'articles elle est surtout dans les mains de cette équipe de rédaction donc qui est composée de nos chargés d'études, de moi, de mon autre collègue chargée de com qui elle fait souvent des reportages photos, d'une autre collègue qui fait plus des jeux et cetera, et de notre direction qui valide un peu le contenu général.

Anaïs : J'ai juste peut-être une petite question, vous êtes combien dans votre comité de rédaction pour que je puisse me faire une idée ?

Élise : Donc, on a les 4 chargées d'études, on a les chargés de com, 3, donc ça fait 7 et on a ma responsable, ma coordinatrice éducation permanente qui elle est plus là pour donner un input éducation permanente parce que ça reste une publication d'éducation permanente. Voilà donc ça c'est un peu comme on définit les sujets, qui est l'équipe de « journalistes ». Et aussi des fois on fait appel à notre réseau externe. Donc au niveau de Solidaris il y a plusieurs associations, il y a une association qui est spécialisée dans la jeunesse, Latitude Jeune, il y a une association qui est spécialisée sur la question du handicap et souvent on les sollicite. Typiquement dans le

dernier numéro sur les JO, on avait envie de parler des Jeux paralympiques, on a demandé à nos collègues de Esenca, qui est une association spécialisée dans le handicap de rédiger là-dessus. Des fois, on fait aussi appel à des structures externes, par exemple, une association qui nous intéresse, qui a un projet intéressant, que ce soit pour notre dossier thématique ou notre hors-dossier. Le numéro fait 32 pages et le dossier fait entre 14 et 16 pages, donc il prend plus ou moins la moitié du numéro. Et après, on a de la place pour les hors dossier. On a aussi une collaboration récurrente avec Solsoc donc qui est une association qui fait partie des associations du Front de gauche et qui elle va à l'étranger, développe des modèles de Sécurité sociale, notamment des projets sociaux à l'étranger, et donc eux rédigent un article dans chaque numéro. Voilà, ça, c'est un peu l'équipe et la composition.

Anaïs : Et donc tu disais en début d'entretien que le magazine était gratuit. C'est une volonté par rapport je vais dire à la politique de Solidaris, à la politique de l'éducation permanente ou bien ?

Élise : C'est vrai qu'on a parlé de Solidaris et c'est important de dire qu'on s'inscrit dans le réseau de Solidaris et que du coup on a des liens, mais on est quand même une association indépendante. Donc ça n'a rien à voir avec Solidaris, c'est quelque chose que nous on défend. C'est à l'époque actuelle, c'est un peu particulier de faire une publication gratuite. C'est pas pour nous jeter des fleurs, mais d'aussi bonne qualité dans le papier, c'est pas le vlan qu'on reçoit en toute boîte qui est imprimé plus grand exemplaire mais c'est quand même si t'as un *Femmes Plurielles* entre les mains, c'est quand même un grammage de papier épais, il y a quand même des fois des illustratrices qui sont sollicitées, on a une BDdiste à la fin. Tu vois, c'est quand même quelque chose qu'il faut noter.

Anaïs : Ouais, ouais, c'est complet, ouais.

Élise : Mais clairement c'est notre volonté de le garder gratuit le plus longtemps possible. On avait essayé de trouver des solutions pour réduire les coûts, et cetera. Donc pour l'instant voilà, on défend en tout cas la gratuité du magazine, c'est quelque chose qui est important pour nous. Mais c'est clair que dans un contexte, notamment avec la crise en Ukraine où le coût du papier, il a explosé en quelques années, où maintenant les envois postaux, ça va aussi être la croix et la bannière parce qu'avant on avait des aides et de ce que j'ai compris, c'est encore un peu flou pour moi, mais on va plus avoir autant de soutien financier pour les envois papiers et cetera. C'est un choix politique, clairement, et aussi de le garder en papier parce que moi j'avais fait

un peu un travail similaire à ce que tu fais, mais plus sur la presse associative. J'avais un peu été voir d'autres magazines pour voir comment eux procédaient, et en fait, il y en a plusieurs qui m'ont dit qu'ils hésitaient à passer au tout numérique. Mais il y a quand même des enjeux de fracture numérique, nous, en tant que mouvement d'éducation permanente, on est censé cibler les publics les plus fragiles et des publics qui sont parfois déconnectés des outils du numérique en fait. Donc c'est important aussi de garder ce format papier-là.

Anaïs : Ok. C'est super intéressant. Parce qu'effectivement, mais dans d'autres entretiens que j'ai pu avoir, il y avait justement cette peur de l'avenir de ne plus pouvoir perdurer au niveau de la presse féministe, au niveau du magazine des presses féministes par rapport au coût, parce que là aussi elles voulaient rester dans un magazine de qualité et de papier, mais que forcément, avec l'augmentation des coûts, que c'était très compliqué pour l'avenir. Donc c'est vraiment intéressant d'avoir abordé l'aspect numérique/papier et gratuité pour les liens que je pourrais faire, c'est vraiment intéressant. Est-ce que je peux te demander toi qui rédiges, enfin qui est rédac chef, et qui en plus rédige énormément pour le magazine, en quoi tu distingues la presse féministe de la presse traditionnelle ? Parce que bon, même si tu m'expliquais que voilà, vous prévoyez les sujets on va dire à longue échéance, tu m'expliques aussi que vous vous rattachez à des faits d'actualité ? Donc que ce soit quand tu m'expliquais le sport avec les grandes manifestations sportives. Mais donc il y a un lien avec l'actualité, donc comment est-ce que tu perçois et que tu distingues à ton sens avec ton angle de vue la presse féministe de la presse traditionnelle ?

Élise : Mais je vais peut-être parler du magazine du coup plutôt que de la presse féministe en général, parce que je pense qu'il y a plein de presse féministe différente. Et quand tu vois le *Axelle Mag*, il y a clairement des points de convergence, mais il y a aussi des choses très très différentes dans leur façon de réaliser, je dirais que la presse féministe, et en tout cas nous, c'est vraiment quelque chose qu'on défend, c'est quand même une presse orientée. On est dans du factuel, moi je trouve que c'est hyper important de citer nos sources, et cetera, mais clairement on défend les droits des femmes dans nos publications, et c'est quelque chose qui doit vraiment transparaître dans la très très grosse majorité de nos articles. Donc il y a quand même une forme de système de valeurs qui est mis autour de la rédaction, du choix des sujets. Tout choix est politique de toute façon quand on fait du journalisme le fait de décider de mettre tel sujet plutôt que tel sujet en évidence, le fait de mettre telle photo, et cetera, et donc ça c'est quelque chose je pense qu'il y a une éthique, on essaie d'avoir une éthique par rapport à tout ça, tout en restant

une presse qui est orientée et qui défend plutôt des valeurs de gauche dans sujets qu'on défend, dans la façon dont on les aborde. Ce que je dis souvent, moi, c'est que notre magazine est vraiment dans une démarche de slow journalisme. On n'est pas dans des articles qui sont, une fois qu'ils sont lus, périmés au niveau des sujets qui sont traités. Ça, c'est ce que fait par exemple la presse d'actualité. Et c'est bien d'en avoir aussi, mais c'est de l'actualité qui n'est pas pérenne. Nous, on peut prendre un magazine de l'année dernière, voire même de 2, 3 ans, je dis pas que tous les sujets sont d'actu, parce que les chiffres évoluent, parce qu'il y a eu le COVID entre deux, j'en sais rien, mais les articles gardent certaines une certaine durabilité dans le temps et s'inscrivent dans le temps. Et ça, c'est pour moi du slow journalisme et c'est vraiment aussi la démarche qui s'inscrit dans le journalisme d'éducation permanente, donc pas forcément la presse féministe en tant que telle, mais en tout cas, nous, on essaie vraiment de garder ce côté un peu intemporel dans les sujets qu'on traite. On est lié à l'actualité comme avec le sport, mais en même temps on prédit un an à l'avance. Donc des fois on se dit tiens merde, on est passé à côté de tel sujet et voilà, on n'a pas su l'inscrire dans notre ligne éditoriale. Mais clairement, on essaie d'appliquer les méthodes du journalisme à notre écriture, donc essayer d'avoir une écriture fluide, courte, percutante, mais en même temps on garde toujours nos lunettes, genre quand on traite les sujets, quand on les identifie. Quelque chose qui pour moi est hyper important et que j'aimerais bien développer encore plus, c'est en tant que mouvement féministe, on défend l'inclusivité et aussi des valeurs dites d'intersectionnalité, et je trouve que ça doit transparaître dans le fond comme dans la forme. Donc il y a quelques années, moi j'ai fait un travail de comment rendre la publication plus lisible pour des femmes qui ont par exemple des problèmes de vue et cetera, ça je ne sais pas si la presse plus généraliste a aussi cette réflexion-là. Et quelque chose qui est aussi important, c'est en matière de représentation et d'illustration, essayer d'éviter des représentations qui sont stéréotypées, validistes, sexistes, racistes, qui favorisent une diversité et qui s'écartent parfois des schémas un peu traditionnels des images qu'on pourrait voir, ce qui est un vrai challenge pour nous parce que en fait, on peut pas embaucher une photographe pour aller faire des photos à temps plein pour le magazine donc on fait un travail de recherche assez poussé sur les banques d'images ou alors on fait carrément appel à des illus pour illustrer certains sujets. On avait fait par exemple un numéro sur les aidants proche et la thématique des aidants proches quand on tape un peu sur des banques d'images, c'est toujours des personnes âgées et c'est des postures très infantilisantes, et donc des femmes qui prennent par la main des personnes âgées, et cetera. Et donc nous, dans la façon de représenter la thématique des aidants proches, on a dit on ne veut pas ça et on n'a pas eu le choix, on a fait appel à une illustratrice en fait, pour avoir quelque chose de plus réaliste et qui

soit moins cliché aussi dans les représentations. Et ça, c'est aussi pour moi une démarche féministe de se dire on va faire attention à la façon dont sont représentées les femmes, on va pas garder tout le temps des corps normé, des femmes fines, des femmes blondes, des femmes blanches, des femmes valides. Et ça c'est vraiment quelque chose d'important aussi dans la façon dont on travaille sur la ligne éditoriale, la construction du numéro.

Anaïs : Est-ce que tu penses que la valorisation de l'inclusivité ça fait partie de ce qui vous distingue, les journalistes féministes ou, je veux dire, les rédactrices féministes de magazines, avoir en priorité cette volonté d'être dans l'inclusivité, de pas blesser, de pas tomber dans des stéréotypes de genre ou autre ? Est-ce que c'est la force première et c'est ce qui vous distingue le plus ?

Élise : Je pense qu'en fait, tout média a une responsabilité dans la façon dont en fait les médias sont des vecteurs de représentation et c'est un peu le serpent qui se mord la queue, parce qu'ils se basent aussi sur des représentations qui font partie d'un imaginaire collectif, mais en même temps les médias, que ce soit le cinéma, la presse, ils véhiculent en fait un imaginaire collectif et ils créent un imaginaire collectif autour de certains sujets et de certaines représentations. Et c'est clair que nous en tout cas, on est hyper vigilantes par rapport à ça et c'est vrai, pour pas les citer, mais on collabore avec certains journaux d'actualité et quand on voit les photos qu'ils mettent par rapport au sujet traité, ça nous convient pas en général, par exemple, pour parler de santé mentale, ils vont mettre une femme qui est en train de pleurer dans un coin, pour parler de dépression, c'est pas forcément ça la dépression c'est pas forcément visible, et donc c'est clair en tout cas, nous, c'est une sensibilité qu'on essaie d'avoir vraiment et c'est vraiment des lunettes qu'on met quand on travaille mais pas forcément que sur le magazine mais dans notre association. On se dit ok, on met les lunettes de genre puis on se dit on essaie de se mettre à la place, on essaie d'avoir une empathie visuelle et je dis pas que la presse généraliste ne le fait pas, c'est juste que on a nous la chance d'avoir le temps en fait, je pense que la presse d'actualité par exemple, n'a pas le temps de chercher l'image percutante. Nous c'est un trimestriel, donc on a le temps aussi de mûrir ces réflexions-là et de faire des choix éditoriaux et d'avoir le temps de faire attention en fait, et de réfléchir, de consulter par exemple typiquement, sur la question du handicap, je disais que c'est important de représenter aussi des schémas de pas forcément que des femmes valides, mais en même temps le handicap, c'est pas juste une personne en fauteuil roulant et ça c'est important et quand on a fait notre article sur le validisme, j'ai consulté mes collègues pour leur dire bah voilà, en termes d'image, qu'est-ce que vous vous envisagez

? Qu'est-ce que vous vous imaginez comme représentation ? Et on a le temps de le faire et on peut se permettre de le faire. Alors que dans une rédaction où c'est au jour le jour ou même hebdomadaire, il y a pas forcément ce temps-là et cette énergie-là à consacrer.

Anaïs : C'est marrant que tu emploies le terme empathie pour empathie visuelle et choix, parce que dans mes autres entretiens et dans mes lectures aussi, est abordé à plusieurs reprises par rapport aux journalistes féministes et aux presses féministes le *care* vraiment, cette compétence et cette sensibilité dans les interviews qu'elles mènent ou même entre elles donc quand elles traitent de sujets assez durs, d'avoir ce besoin et d'avoir cette présence les unes pour les autres. Et donc de prendre soin autant des interviewées que d'elles, leurs homologues ou leurs collègues. Donc c'est rigolo qu'il y ait un lien quand même qui se fasse entre l'empathie et le *care* dans le domaine de la presse féministe quoi.

Élise : Je pense que oui, c'est quelque chose auquel on est attentives aussi et en effet, en tant qu'association féministe, on défend des valeurs de sororité, et cetera. Et je pense que si on veut être cohérentes entre la ligne éditoriale qu'on défend et notre mouvement, c'est important de défendre la sororité et le soutien mutuel et la solidarité au sein d'une équipe, quoi. Et après voilà, on travaille comme je disais fort différemment de rédaction comme *Axelle*, où elles sont vraiment des journalistes indépendants et donc c'est une collaboration différente. Moi, ce sont mes collègues directs avec qui je travaille sur d'autres projets.

Anaïs : Mais merci c'est super intéressant, vraiment merci beaucoup, et je voulais peut-être revenir quand même pour clôturer notre entretien sur vraiment ta vision, donc est-ce que pour toi la presse féministe est une presse spécialisée ou pas ?

Élise : Je dirais que oui. Et en même temps c'est compliqué. Par exemple, nous, on est un mouvement généraliste et donc dans les thématiques qu'on aborde, on aborde plein de sujets différents. Vraiment là je te dis, on parle de sport, on va parler de logement, on va parler de technologie. Donc en fait on brasse très très large. Mais je pense qu'en effet, comme je le disais tout à l'heure, il y a quand même une orientation. Il y a quand même ces fameuses lunettes qu'on porte dans les sujets qu'on traite. Je vais faire une comparaison à la con, mais c'est comme si *Chasse & Pêche Magazine* commençait à parler de voiture quoi. Il y a quand même un gap, on se permet des choses aussi dans la ligne éditoriale où voilà, on sort un peu de canevas plus généraux, mais en même temps, on a toujours ce côté, on veut traiter des sujets féministes, tout est politique, donc on va rendre tout politique dans la façon dont on aborde les sujets. On a fait

un numéro sur les seins, c'est un bon exemple de montrer à quel point ça peut être un sujet à la fois intime et hyper politique. Et on est dans une presse revendicative aussi. Donc on dénonce, on propose et voilà on est aussi orientée solution, mais je dirais que oui pour moi, oui, c'est une presse spécialisée de par la façon dont notre lignée éditoriale est construite, de par la façon dont on traite les sujets. De par notre côté militant et engagé, de par notre histoire.

Anaïs : Merci beaucoup. Merci beaucoup, je ne sais pas s'il y a peut-être quelque chose que tu veux encore partager avec moi ? Que ce soit par rapport à ton quotidien et ton métier à Soralia et dans *Femmes Plurielles*, mais peut-être aussi par rapport à l'expérience de ton mémoire, si t'as des petits conseils ?

Élise : Moi, c'était un travail un peu de comparaison pour t'expliquer en fait ce qui est compliqué avec le magazine pour nous c'est que moi je suis un peu toute seule sur le process de A à Z et j'avais besoin en fait d'aller voir d'autres façons de fonctionner et d'autres rédactions. Donc je suis allée voir *Axelle*, je suis allée voir Syndicat Magazine et je suis allée voir Agir par la Culture qui est le magazine du PAC. Donc là, on est plus dans des publications, à part *Axelle* qui est vraiment un truc à part, mais c'est vraiment lié au milieu associatif. Et c'était cool de se rendre compte qu'en fait, il y avait des choses qui étaient très différentes et dont on pouvait s'inspirer, mais aussi beaucoup de galères partagées. Et le magazine c'est beaucoup d'imprévus, ça demande à la fois beaucoup de souplesse et de rigueur, mais c'est une super expérience et chaque numéro est différent en fait. Et donc c'est vrai que c'est quelque chose que moi j'avais ressenti aussi en rencontrant d'autres structures associatives qui avaient un magazine. C'est que c'était une aventure incroyable en fait, et que ça génère souvent beaucoup d'enthousiasme dans les équipes. Mais voilà, je m'écarte un peu de ton sujet, c'est parce que j'ai aussi rencontré quelqu'un qui fait un travail un peu similaire sur la presse associative.

Anaïs : Non non mais c'est hyper intéressant.

Élise : Mais c'est un super sujet et du coup toi tu voudrais t'orienter vers quoi ? Tu sais déjà dans quoi tu aimerais bosser après ?

Anaïs : Mais moi je fais ça en cours du soir, donc je termine mon master en cours du soir, mais je travaille à la province de Hainaut. Et je connais vraiment bien Soralia parce que je suis vice-présidente en Wapi avec Coline.

Élise : Ça c'est marrant, je savais pas du tout.

Anaïs : Ouais, ouais. Donc c'est rigolo. Mais sinon voilà, a priori je reste bosser là où je suis. Mais j'avais envie de faire un master de communication et vraiment j'avais envie de faire un mémoire sur le féminisme parce que la question du genre me passionne depuis je pense tout le temps. Et donc je m'étais dit autant utiliser le master pour faire une recherche qui m'intéresse et qui me parle vraiment quoi. Donc j'ai pas choisi le sujet le plus évident parce que comme je te disais j'ai un peu de mal à avoir mes entretiens donc je dois un peu revoir ma méthode, donc mon mémoire sera rendu plus tard qu'envisagé à la base. Mais je préfère faire un travail vraiment bien construit, être fière de mon travail et le rendre dans quelques mois plutôt que de me dépêcher et faire un travail à moitié parce que mon objectif n'est pas vraiment le diplôme en soi dans le sens où ça j'ai pas de carottes, je fais vraiment ça pour moi. Donc ça me permet aussi de le faire avec tout le temps dont j'ai besoin. Mais comme tu disais tout à l'heure, voilà prendre le temps de faire les choses bien. C'est important, donc voilà.

Élise : Ta défense, elle est publique ?

Anaïs : Oui.

Élise : C'est quand ?

Anaïs : Je sais pas encore parce que vu que je l'ai pas encore rendu, je le rends pas en première session forcément, parce que sinon j'aurais dû justement le défendre fin de semaine. Donc voilà, mais j'ai pas encore la date de la deuxième session mais si tu veux je peux t'envoyer je t'envoie par mail voilà si jamais.

Élise : Ça m'intéresserait et même d'avoir ton travail écrit, c'est des ressources précieuses quoi. Vraiment c'est des choses sur lesquelles nous on peut s'alimenter aussi et c'est franchement c'est un super travail donc c'est un sujet super intéressant. Et je me rends compte qu'il y a toi qui nous a contactés, on a abordé aussi avec des étudiantes de L'Umons un projet parce qu'on a fait une campagne de sensibilisation. Et c'est chouette parce qu'on voit aussi qu'il y a un engouement sur les thématiques féministes et que c'est banalisé aussi dans le discours et que les gens s'intéressent de plus en plus à ça et ont de plus en plus envie de travailler sur ces sujets-là donc vraiment c'est chouette.

Anaïs : Oui, je pense que les choses évoluent quand même. Les codes bougent et justement, c'est grâce à des mouvements et des associations comme Soralia. C'est grâce à des magazines féministes, aux présences sur les réseaux sociaux aussi. Donc merci pour tout ce que vous

faites, franchement, en tant que femme, pas en tant qu'étudiante, en tant que femme, je me permets de te le dire et passe le message à tes collègues.

Élise : Ça va, mais ce que j'allais dire aussi si t'as des questions, comme je te disais, moi n'ayant pas de carte de presse, n'étant pas dans des réseaux vraiment d'associations de journalistes, je suis peut-être passée à côté de certaines choses. Mais si jamais t'as des questions en complément, si il y a des choses qu'il faut éclaircir après l'entretien, n'hésite surtout pas.

Anaïs : Merci beaucoup. De toute façon je vais pas tarder à faire la retranscription quand c'est clair et quand mon travail se terminera tout petit, doucement, je te l'enverrai.

Élise : Super bah écoute je te souhaite une bonne journée du coup Anaïs.

Anaïs : Merci, merci de m'avoir consacré du temps. Ouais merci beaucoup. Bon courage aussi.

## 11.4 Entretien Jehanne Bergé

Anaïs : Voilà donc moi comme je vous l'ai écrit, je suis en master en communication en horaires décalés et j'ai décidé de réaliser un mémoire sur la presse féministe. Et donc dans ce cadre-là, j'essaie d'avoir des entretiens même si je sais que vous êtes hyper chargée et que les journées sont trop courtes. J'ai eu un entretien avec Élise Voillot, c'est plus de l'associatif, mais ça reste des articles, des propos féministes pour *Femmes Plurielles* de Soralia. Donc voilà, je sais pas si je peux vous demander de décrire peut-être en quelques mots votre parcours professionnel.

Jehanne : Je m'appelle Jehanne Bergé, j'ai pas étudié le journalisme, j'ai fait un master en animation socioculturel et éducation permanente à Liège, et puis j'ai travaillé dans le monde de l'événementiel et dans l'associatif. Et puis je suis partie au Liban pendant 2 ans où c'est là que j'ai commencé à écrire pour des médias, d'abord libanais-francophone, puis québécois, français, puis belge. Et ensuite je suis rentrée. Enfin, j'ai encore voyagé, pendant 5 ans, j'étais pas vraiment en Belgique, mais je suis rentrée fin 2018 et là, j'ai commencé à écrire de plus en plus, mais pas spécialement pour la presse féministe. En fait au Liban déjà j'écrivais, j'ai fait mes premiers pas dans le journalisme sans un magazine qui s'appelait *Noon*, qui pourrait être un peu l'équivalent d'un truc un peu comme *Elle Belgique*, donc, c'était plutôt un féminin, mais les rédactrices en chef étaient quand même assez féministes, même si c'était bien avant me too et tout ça, le féminisme n'était pas du tout mainstream, mais déjà dans *Noon*, je me souviens

que j'avais fait des articles sur les jouets genrés au Liban, sur les mariages précoces, sur le divorce parce que là-bas on peut pas divorcer, donc je faisais plutôt des sujets de société avec un angle féministe, avec aussi des trucs sur le corps, comment justement la presse féminine en général mettait des injonctions sur le corps des femmes et donc voilà, c'est comme ça que j'ai un peu commencé à écrire parce qu'en fait j'étais déjà indépendante, donc je proposais le sujet qui m'intéressait. Mais on parlait pas du tout de presse féministe à cette époque-là et ensuite, donc, j'ai fait mes trucs, mes voyages, et j'ai été engagée à partir de l'été 2019 à mi-temps dans une association qui s'appelle AMSA, j'ai travaillé un an, c'est *Arabo Man Solidarity Association* et donc là c'était une asso féministe autour des questions des femmes originaires du monde arabe en Belgique. Et donc ça m'a permis aussi vraiment d'acquérir pas mal de théorie, parce que moi je faisais un peu les trucs dans mon coin, quoi, je lisais les livres dans mon coin et tout ça, et j'avais aussi beaucoup, beaucoup voyagé toute seule pendant toutes ces années. Et du coup c'est vrai que j'avais vécu pas mal d'expériences aussi de violence en fait. Et donc j'étais très remontée quoi à ce moment-là. Et je cherchais aussi des savoirs sur lesquels m'appuyer pour comprendre ma colère et pour lui mettre des mots dessus. Et en fait c'est plus ou moins à ce moment-là, *Les Grenades* sont nées en mars 2019 et moi j'ai écrit mon premier article pour *Les Grenades*, j'ai envoyé un mail à Safia Caissas vu que j'étais déjà journaliste indépendante, je travaillais à l'époque *Paris Match* pour *Middle East High* et je commençais pour *Médor* et du coup j'ai écrit mon premier article à ce moment-là à l'été 2019. Et puis j'ai jamais arrêté quoi ; et donc aujourd'hui, j'écris principalement pour *Les Grenades*, *Médor* et pour *Alter Eco*.

Anaïs : Et à votre avis, j'entends par rapport à votre parcours, que il y a aussi toute l'expérience du voyage, et cetera, mais quels sont les besoins que vous pouvez détecter au niveau de la société, au niveau des femmes qui poussent justement à être journaliste militante et engagée dans la presse féministe ?

Jehanne : Moi je me définis pas du tout par contre comme journaliste militante, vraiment pas. En fait, j'ai les lunettes féministes, donc j'ai des lunettes de l'analyse de genre, de la perspective de genre. Et donc quoi que je fasse, peu importe le sujet qui traite spécifiquement d'une question que vous pourrez taguer comme féministe ou pas je vais penser des choses sous l'angle du genre, parce que maintenant il n'y a pas moyen que je n'ai pas cette perspective quoi. Mais pour moi c'est pas de la militance, c'est juste être consciente. Je reste journaliste, mon métier c'est de poser des questions et d'avoir quand même à chaque fois un contre point et de raconter

la société et donc j'essaie de le faire avec de manière la plus intelligente et cohérente possible en fonction de mes valeurs. Mais je suis pas militante, en tout cas pas du tout dans mon écriture. Engagée, oui, mais pas militante. Aujourd'hui je pense qu'on vit en crise, et c'est hyper important, le monde associatif est essentiel. Mais avoir une presse indépendante d'une certaine manière, c'est essentiel pour avoir la liberté de raconter les choses, de raconter le monde. Et en l'occurrence, on le sait très bien, à chaque crise, les premières personnes victimes sont les personnes les plus vulnérables dont les femmes, donc rien n'est gravé dans la pierre, tout peut basculer. Donc oui, c'est important de montrer cette réalité. Et puis c'est important d'être, enfin ce que vous appelez peut-être de la militance, que moi j'appelle juste de la conscience, petit à petit je me rends compte que dans la presse dite plus traditionnelle, voilà, c'est en train de changer quoi. Et justement, il y a des jeunes journalistes qui ont conscience de ce regard, pendant longtemps qu'on a dit le regard neutre qui en fait était un regard tout à fait masculin. Et voilà, c'est cette prise de conscience de nos biais en fait, en tant que journaliste, que tout le monde a des biais, moi aussi j'ai des biais, mais juste en avoir conscience, ça permet de raconter les choses et le monde de manière un peu plus juste je pense.

Anaïs : Donc pour vous la presse féministe en fin de compte, même si donc voilà, elle est une presse spécialisée ou non, ça je vous poserai la question par rapport à votre point de vue plus tard dans l'entretien, mais pousse aussi la presse dite traditionnelle à se remettre en question puisque de par votre existence et donc forcément les sujets que vous allez aborder, traiter, vous avez un impact ou une influence même sur la façon dont la presse dite traditionnelle va ensuite elle traiter l'information alors ?

Jehanne : Je pense que oui. On le voit quand même dans la manière dont, par exemple, les féminicides, je pense qu'aujourd'hui il y a encore des médias qui font n'importe quoi à ce niveau-là, mais ça a quand même vraiment évolué par rapport à il y a 5 ans encore. Et puis même sur la question du genre en général, je pense que maintenant dans la manière de raconter dans la presse traditionnelle, les choses évoluent. Après bon, il y a des dinosaures partout, dans toutes les rédactions. Mais quand même, ça évolue et par exemple, là j'ai fait une enquête dans *Médor* sur les personnes en arrêt de travail, c'est pas les femmes en arrêt de travail, c'est pas ça mon enquête, c'est pas l'impact du Patriarcat sur l'arrêt de travail, c'est pas du tout mon enquête, mais je vois en voyant le chiffre directement que les femmes sont plus touchées, alors je le dis, mais je n'insiste pas 22 fois dessus. Mais c'est parce que j'ai conscience des rapports de domination, tout simplement. Et je sais que dans les métiers du *care* où non seulement c'est

des femmes, mais en plus des femmes racisées, souvent des mamans solos. Voilà, c'est une conscience aiguisée des rapports de domination de notre société.

Anaïs : Est-ce que vous pourriez m'expliquer comment ça fonctionne au sein de la rédaction chez vous, le choix des articles, la façon dont vous les rédigez ou comment ça se passe avec vos collègues journalistes ? Comment ça se passe avec la rédactrice en chef ?

Jehanne : Donc moi je suis indépendante donc je ne travaille pas que pour *Les Grenades*. Je travaille pour plein de médias, donc pour *Les Grenades* comme pour mes autres médias, moi j'envoie des mails. Enfin si vous voulez, au début ça prend un peu plus de temps, mais une fois que ça fait longtemps qu'on travaille avec le média, ça roule quoi, ça se fait de manière assez organique. Moi je fais surtout des portraits, donc on est en contact en permanence, s'il y a quoi que ce soit on s'appelle, mais je fais ça depuis 2019 donc on s'organise, on travaille de manière collective, on fait des réunions. Et en même temps, on est indépendante, on avance sur nos dossiers.

Anaïs : Et justement, comme vous vous écrivez pour différents médias, est-ce que vous percevez une différence dans la façon dont vous fonctionnez avec *Les Grenades* qu'avec les deux autres médias pour lesquels vous écrivez ?

Jehanne : Je pense que la question serait plus pertinente si je travaillais au sein d'une grande rédaction aussi, et comme je travaille pas au sein d'un quotidien ou d'une rédaction dite classique et que j'ai jamais travaillé au sein d'une rédaction dite classique, non, le système est plus ou moins pareil, à chaque fois c'est assez artisanal en fait, avec tous les médias pour lesquels je travaille sont des médias assez artisanaux et des petites équipes. Voilà, on se connaît tous assez bien quoi. Il faut pas réinventer la machine à chaque instant. Maintenant on se connaît quoi. Donc bon, on se fait confiance aussi. Donc moi si j'ai une idée, je la propose, en général on me dit oui parce que maintenant je comprends ce qu'il faut proposer aussi. Donc non, ça se ressemble assez fort pour être honnête. Mais si je travaillais par exemple au *Soir* à côté, là je pourrais sans doute vous dire la différence. Mais comme j'ai toujours travaillé que pour des médias dits alternatifs, et même j'ai un peu travaillé pour la presse magazine plus traditionnelle avant, mais j'ai presque jamais été à des réunions de rédaction, donc j'ai pas de point de comparaison quoi.

Anaïs : Pas de problème, vous inquiétez pas. Et donc là du coup pas en tant que journaliste mais en tant que lectrice ou en tant que femme, si vous deviez distinguer vraiment la presse féministe de la presse traditionnelle quels sont les points sur lesquels vous insisteriez ?

Jehanne : Je dirais qu'il y a quand même un angle, on traite l'information sous l'angle du genre, peu importe le sujet, que ce soit du sport, un sujet de société, d'économie, un portrait, enfin voilà, on va faire attention généralement. Il y a des habitudes vraiment qu'on essaye de bannir quoi parler du physique des femmes par exemple, ne pas mettre le nom de famille, enfin déjà nommer, ça, ça arrive quand même encore régulièrement que une femme ou la femme que ce soit ça le titre *une femme*, visibiliser, faire attention aussi en termes de représentation, et pas toujours je sais pas moi, des femmes blanches de 40 ans issues de la classe moyenne supérieure. Donc vraiment de nouveau, avoir cette grille de lecture du système de domination, je pense que ça c'est vraiment une caractéristique de la presse féministe. Et aller chercher des sujets, être très proche du terrain aussi, du terrain et des assos féministes, fatalement, on développe un réseau peut être un peu différent des autres médias, mais ça, c'est à partir du moment où on se spécialise, moi je suis très spécialisée dans les questions sociales, par exemple, je connais énormément de gens, mais c'est flou. Enfin, je connais de gens dans le monde associatif, donc c'est pas forcément que je suis constamment en train de travailler, mais je vais quelque part, je les croise, ils me parlent, et ça me fait penser à des sujets, donc c'est aussi notre réseau, des informations qui nous parviennent sont aussi fort liées à ces questions-là. Donc c'est aussi un peu comme ça qu'on devient spécialiste. Donc les informations nous parviennent, une très grande confiance, le rapport aux victimes de violence, c'est quelque chose qu'on ne prend pas à la légère quoi, ces paroles-là et il faut prendre soin aussi des personnes qui témoignent. Je pense que c'est aussi une manière féministe de travailler, c'est d'être aussi dans le soin non seulement de ses collègues, mais aussi des sources, des intervenantes, respecter leurs paroles. Et après voilà, c'est pas neuneu non plus, je veux dire, s'il y a des trucs à dénoncer, même dans le milieu féministe, il faut. On reste journalistes, on est là pour raconter des choses, même si ça fait pas plaisir à d'autres féministes.

Anaïs : Et vous pourriez, vraiment pour que je comprenne, quand vous dites vraiment le *care*, donc le soin qui vous semble être plus présent dans la presse féministe, donc j'ai bien compris, c'est que c'était quand vous aviez des entretiens, quand vous disiez ne pas les couper. Donc j'imagine quand vous vous entretenez avec les victimes ou les personnes qui font l'objet d'une

interview pour un sujet, mais je pourrais avoir d'autres exemples de la façon dont peut se traduire le soin des personnes avec lesquelles vous travaillez pour la rédaction des articles.

Jehanne : En fait j'ai l'impression que vous me posez des questions par rapport aux *Grenades*, mais moi *Les Grenades* c'est un de mes médias. Enfin je veux dire, je suis indépendante quoi donc je travaillais pour plein de média. Je peux pas répondre pour la méthodologie des Grenades, ce que je vous dit c'est ma méthodologie personnelle.

Anaïs : Mais par contre c'est marrant parce que dans tous les entretiens que j'ai déjà eus donc j'en ai déjà eu quatre, la chose qui revient par rapport donc aux journalistes ou rédactrice en chef de presse féministe c'est le *care* et le soin vraiment c'est l'élément qui revient continuellement et c'est pour ça que je me permets de vous proposer de me détailler ça parce que moi je suis pas du tout journaliste et je trouverai ça intéressant par la suite de mon mémoire, une fois que j'ai analysé les entretiens c'est peut-être d'aller retrouver les éléments dont vous me parlez dans le factuel, donc dans les articles en fait.

Jehanne : Ouais, moi typiquement je fais pas des appels de 10 minutes au téléphone pour avoir l'info quoi. Enfin, j'écoute la personne.

Anaïs : Prendre le temps.

Jehanne : Je prends le temps, parfois les gens ils ont pas l'habitude de parler donc ils parlent, ils parlent et si je sens qu'elle a trop dit, je cerne si ça sert l'histoire ou pas, ça sert à rien de faire du voyeurisme, mais si j'ai l'impression que ça peut servir l'histoire et que c'est quand même très très personnel, je vérifie avec la personne qu'elle est ok que ce soit dit, si c'est une personne trans par exemple, je vérifie quand même pour pas la mégenrer, je vérifie comment se prononce son prénom, son pronom, enfin, je fais attention à ça. Si j'anime un débat, j'essaie que la parole soit égalitaire entre tout le monde, oui, c'est ça, nommer les femmes aussi, leur laisser de la place et essayer de respecter leurs propos le plus possible quoi vraiment et les écouter quoi, je dirais. Mais c'est un équilibre parce qu'on n'est pas leurs amis, on n'est pas leur psy. En fait, pour moi, c'est le plus important dans ce métier, c'est de toujours rappeler le cadre à fond, quoi, pourquoi est-ce qu'on est là, pourquoi est-ce que je viens vous voir et c'est quoi moi mon objectif à travers cet article que je vais écrire ou ce documentaire que je suis en train de tourner ? Que moi je passe la parole, mais que je l'interprète aussi. Et puis je dis toujours aux femmes que voilà, elles sont mon numéro et que si elles veulent appeler un jour elles peuvent.

Anaïs : Et entre journalistes féministes, il y a aussi peut-être ce côté où quand on traite de sujets un peu durs, on se retrouve, il y a aussi ce *care* dans le réseau de journalistes féministes ?

Jehanne : Oui, après c'est de l'informel quoi. Il y a des trucs plus formels qui sont organisés justement par des assos pour les journalistes féministes, mais moi j'ai jamais été à ces rendez-vous-là. Parce qu'en fait je n'en ressens pas vraiment le besoin et entre collègues, on a toujours des personnes avec qui on a plus d'affinités et on parle un peu de tout, on parle de nos vies perso, mais comme le boulot prend beaucoup de place on parle aussi de boulot, mais disons que moi ça je le fais pas de manière structurelle, mais si j'ai besoin d'appeler ou si j'ai besoin de vider mon sac, oui, j'ai des collègues journalistes à qui je peux parler, et je suis sûr que elles m'écouteront et on peut échanger et de fait, comme on a le même vécu on se comprend très vite quoi. Mais j'ai pas besoin que ça soit formalisé pour ma part en tout cas.

Anaïs : Ok, au niveau du choix des sujets qui sont traités, c'est de manière descendante et ascendante, à savoir vous écrivez un mail comme vous le disiez en début d'entretien, tiens voilà, j'ai entendu parler de, j'aimerais creuser, est-ce que vous êtes ok pour que je puisse ? Et à l'inverse, ça vient parfois de la rédac chef qui dit il y a ça à traiter, est-ce que ça t'intéresse ?

Jehanne : Ouais, ça va dans les deux sens.

Anaïs : Et c'est très pratico pratique, et j'imagine que ça dépend du sujet, mais en général ça prend combien de temps de rédiger un article pour la presse féministe ?

Jehanne : Ça dépend vraiment des sujets.

Anaïs : Ouais j'imagine. Ouais, déjà le temps de trouver la personne ou la source...

Jehanne : Ça dépend vraiment, vraiment, vraiment du sujet, c'est impossible de répondre à cette question, ça dépend si c'est un portrait, une enquête. Et pour le coup je pense pas que la presse féministe prenne plus de temps, moi si j'écris pour *Alter Eco* ou *Les Grenades*, ça va pas me prendre plus de temps parce que c'est *Les Grenades*. Et quand j'écris pour *Alter Eco* je suis aussi féministe, c'est juste qu'*Alter Eco* n'a pas encore l'écriture inclusive, donc je dirais que c'est la seule différence, mais je ne cesse pas d'être féministe quand je travaille pour eux.

Anaïs : Et alors je voudrais savoir vous vraiment les qualités, les points forts qu'une journaliste, on va arrêter de préciser à chaque fois journaliste féministe, possède en plus, donc une journaliste qui a les lunettes du genre, où est-ce qu'on peut citer des qualités ou des points forts qu'elle a en plus que dans un journal dit traditionnel ?

Jehanne : Comme on en a parlé quoi, cette conscience des inégalités, des discriminations et ce soin de respecter la parole des personnes interviewées et de faire remonter des sujets qui sortent peut-être parfois du regard justement dominant qui reste un regard masculin.

Anaïs : Et selon vous, la presse féministe est-elle une presse spécialisée ou pas ?

Jehanne : Non, mais un jour, j'aimerais qu'il y ait pas de presse féministe. Enfin, j'aimerais bien qu'il y ait plus besoin d'avoir une presse féministe, que ce soit juste la norme d'écrire avec ce regard-là quoi. Non, je pense pas que c'est une presse spécialisée parce que sinon ça devient justement une presse qui va attirer, ça devient niche quoi, des militantes et déjà une immense majorité de femmes, et donc moi j'aimerais bien que ce soit plus une question, que ce soit la norme. On n'y est pas encore.

Anaïs : Vous l'avez dit en en début d'entretien, que ce soit me too ou je crois qu'il y a quand même pas mal de choses qui évoluent de manière très positive. Alors évidemment, le combat est encore là et il y a encore du travail, énormément de boulot, ça, c'est sûr et certain. Mais voilà, moi en tant que femme, je peux dire que je trouve que ces dernières années, il y a vraiment beaucoup de choses qui ont évolué, qui ont changé et où on donne beaucoup plus, grâce notamment aux médias féministes, mais on donne beaucoup plus de visibilité aux femmes, ça c'est sûr. Et je trouve aussi que, en dehors des médias, elles prennent une très belle place aussi sur tout ce qui est réseaux sociaux, et ça, il y a du pour, il y a du contre, les réseaux sociaux, c'est un autre débat, mais je vais dire, c'est quand même une place où il y a 9 millions de belges qui y sont, on est 11 millions, donc forcément potentiellement ça peut toucher pas mal de gens quoi.

Jehanne : Ouais, les réseaux sociaux sont un outil de visibilité hyper important. Et puis il y a des nouvelles générations de journalistes aussi au sein des rédactions plus classiques, et je pense qu'elles font bouger les choses. Mais bon après il y a les rédacteurs en chef restent souvent des rédacteurs qui ont le même profil sociologique. Et tant que ces vieux gars n'accepteront pas de réduire leurs privilèges, c'est là le problème, c'est toujours la même chose, c'est des postes de pouvoir. Et donc dans ce sens-là, on peut dire que les médias féministes sont

assez exemplaires, parce qu'en fait c'est des femmes, en général ils sont gérés par des femmes. Et donc dans ce sens-là, elles sont essentielles et elles sont uniques, vu que tous les autres sont gérés par des hommes, c'est ça le problème de ce côté-là.

Anaïs : Merci beaucoup, c'est super intéressant. Je sais pas si vous avez encore envie de partager quelque chose ou peut-être des éléments qui vous sembleraient utiles que j'ai pas abordés ou une anecdote ?

Jehanne : Non mais par contre il y a un truc qui est parfois un peu marrant, bizarre/dérangement. Quand on est dans un média dit féministe, c'est qu'on se fait à la fois engueuler par des antiféministes et à la fois par des méga gigas militantes qui trouvent qu'on est pas assez féministes et donc parfois je me dis mais c'est marrant quand même comme on tape parfois pas sur les bonnes personnes parce que les médias plus tradi qui ont beaucoup plus finalement de visibilité, on leur dit rien et ceux qui en font un combat de tous les jours et qui font leur maximum pour changer les choses, c'est eux qui prennent tout quoi et donc il y a cette tendance à soit on est trop, soit on est pas assez quoi. Et ça, je pense que n'importe qui qui fait n'importe quel média avec une ligne éditoriale dite militante, enfin pensée comme militante ou engagée a ça, ça doit être la même chose pour les trucs plus écolo ou de gauche. C'est comme ça, mais c'est vrai que c'est parfois un peu contradictoire quoi. C'est le problème d'Internet, mais bon, moi ça me touche pas tellement et en plus je suis assez protégée de ça parce que moi, personne m'écrit. En tout cas, oui, je dirais que ça c'est aussi une position parfois un peu compliquée quand c'est toujours trop et jamais assez.

Anaïs : Une forte exigence de la part des féministes peut être et du coup être parfois décrié par ceux qui par contre comprennent pas le combat et donc forcément se prendre des coups des deux côtés plutôt que de se dire bon à la limite on prend des coups de la part des personnes qui sont pas féministes ou peut-être même contre, ça semble logique parce que là le combat il est à l'opposé, mais on se dirait au moins on va être portées et soutenues par les femmes qui comprennent et qui partagent notre combat.

Jehanne : Ouais, souvent il y a du soutien, mais c'est vrai que parfois... C'est pour ça que c'est important pour moi que la presse féministe reste de la presse en fait. Enfin moi je dis toujours que je suis journaliste, je suis pas là pour me faire des potes quoi. C'est un peu dur, mais c'est vrai. Parce que si on était ami avec tout le monde, on pourrait plus travailler en fait. Moi de manière générale j'écris très peu de choses cliquantes, donc je suis très à l'écart de tout ça, mais

quand bien même c'est un métier solitaire. Enfin, à la fois on rencontre des tas de gens et en même temps on n'est pas là pour plaire. Donc tant mieux si ça plaît, mais on est pas là pour plaire.

Anaïs : Ouais, du coup, je rebascule au tout, tout, tout, tout au début de l'entretien où justement vous disiez, *je suis journaliste, je suis engagée, mais pour moi c'est pas de la militance*.

Jehanne : C'est pas de la militance, je respecte le code de déontologie, je fais ça avec le regard le plus critique possible quoi qu'il arrive et c'est pas de la militance. Je suis pas là pour persuader les gens de quelque chose, je raconte avec un regard qui prend en compte des inégalités de genre, c'est ça, c'est vraiment ça. Typiquement, Soralia c'est une écriture plus militante, parce que c'est un mouvement militant, je sais pas comment est-ce qu'elle se définit la journaliste à qui vous avez parlé, mais c'est différent d'écrire pour une asso féministe, enfin je pense, c'est pas le même objet en fait de travail et ça veut pas dire qu'il y en a un qui est mieux que l'autre.

Anaïs : Non, les objectifs sont un peu différents quoi.

Jehanne : Ouais. Par contre, moi, je vais me servir des études faites par Soralia pour appuyer des propos ou pour inviter des gens à aller la lire, mais c'est un métier un peu différent l'éducation permanente et le journalisme.

Anaïs : Oui, c'est ce que c'est vrai que c'est ce qu'Elise disait, elle a rappelé, voilà, *moi je suis la rédactrice en chef du magazine, mais je ne suis pas journaliste parce que nous on est le réseau associatif et donc on a un combat*. Et donc oui, c'était très très intéressant aussi et très différent effectivement.

Jehanne : Et dire qu'on est militante en fait, c'est donner du crédit à tous ceux qui nous « traitent de militantes ».

Anaïs : Oui et puis ça déforce l'information, l'article que vous allez produire parce qu'on pourrait dire ouais mais c'est une militante, donc forcément ça va être orienté comme ça, alors qu'en fin de compte, non, on s'est appuyé sur des études, c'est prouvé, enfin je veux dire, c'est du journalisme, donc c'est réfléchi, il y a des sources, c'est factuel quoi.

Jehanne : Enfin en tout cas, moi j'assume complètement que j'ai des biais, j'ai un biais qui est orienté justice sociale, questions de genre et visibiliser d'autres paroles. Mais la presse traditionnelle n'assume pas que son biais est plus orienté hommes de 50 ans et orienté plus économie et je veux dire c'est pas dramatique mais c'est important de le savoir et par exemple moi mon truc que j'ai fait sur des travailleurs longue durée pour *Médor*, j'ai interviewé un philosophe au lieu d'interviewer un économiste, c'est un regard en fait. Et bon ça veut pas dire que je suis une militante, ça veut dire que moi je fais le choix d'interviewer un philosophe et peut-être que le journaliste du Soir il aura fait le choix d'interviewer un économiste et c'est ok en fait que les deux existent mais ça veut pas dire que moi je suis militante, ça veut dire juste moi, mon intérêt, mon regard est un peu plus comme ça, et je pense que les gens qui lisent *Les Grenades*, ils s'attendent, ils cherchent quelque chose aussi, les gens qui lisent *Alter Eco*, ils cherchent quelque chose, et ce quelque chose, c'est le regard qu'on porte sur la société et moi je pense pas qu'il y a un regard qui est tout pourri et a un regard qui est génial. Et c'est important d'avoir cette multiplication des regards quoi. La société est complexe, et d'avoir plein de regards pour la raconter et de se nourrir d'un autre de nos manières de raconter le monde, c'est essentiel. Parce que sinon enfin on arrive dans des systèmes de pensée foireux quoi, et il y a toute une partie de la société qui est pas représentée, et on le voit en France. C'est beaucoup plus marqué. France que chez nous, c'est dramatique. Merci en tout cas.

Anaïs : Merci à vous, bonnes vacances et encore un tout grand merci.

Jehanne : Avec plaisir. Bonne après-midi, merci. Au revoir.

Anaïs : C'était super intéressant, merci beaucoup.

## 11.5 Entretien Camille Wernaers

Et donc je suis vraiment dans une phase exploratoire et j'étais vraiment très intéressée par le travail notamment des Grenades et la question vraiment que je me pose c'est de me dire pourquoi en fin de compte les Grenades doivent faire l'objet d'une presse spécialisée, alors qu'on sait que plus de 50% des Belges sont des femmes et donc est-ce qu'en fin de compte cette information qui est récoltée et qui est donnée avec un angle féministe, est-ce qu'elle n'aurait pas tout simplement sa place au sein des médias traditionnels, pourquoi est-ce que, alors que on est une majorité de femmes, ça fait l'objet d'une presse spécialisée ?

Je pense qu'il y a deux réponses à ça. D'abord l'étude de l'AJP de 2018, donc l'Association des Journalistes Professionnels, a montré que les violences faites aux femmes sont maltraitées dans les médias traditionnels, donc ça c'est même plus une question, les chercheuses ont travaillé là-dessus et l'ont bien montré à la suite de demandes répétées des féministes. Parce qu'il faut quand même dire que les féministes sont mal vus dans notre société, mais c'est les féministes qui font bouger les choses, donc les féministes ça fait des années, les collectifs féministes, les associations féministes, des années qu'elles alertent sur ce sujet, qu'on leur dit qu'elles sont hystériques, émotives, que tout va bien, que les journalistes sont neutres et objectifs, et l'AJP s'est enfin emparé de cette question, a mandaté des chercheuses de différentes universités pour travailler sur ces questions et le résultat est sans appel, il y a des problèmes dans la manière dont la presse traite les violences faites aux femmes. Donc les violences faites aux femmes dans les médias traditionnels n'ont pas une place correcte, n'ont pas la place qu'elle mériterait, c'est-à-dire en tant que phénomène de société, et pas comme des faits divers. Les faits divers c'est une presse très populaire, fortement lu, mais c'est une presse qui a certains codes, et traiter les violences faites aux femmes dans le même endroit qu'on traite les incendies et les accidents de voiture, la perte d'un chat ou d'un chien par exemple, ça n'est pas correct, parce que c'est pas du tout là qu'on devrait traiter ça, on devrait traiter ça comme un phénomène de société qui fait partie de notre société, qui doit être déconstruit et cetera. Les journalistes ne sont pas prêts à faire ça, une des raisons très claire c'est que les journalistes et les rédactions ne sont pas des paradis hors racisme, et hors sexisme, il y a du racisme et du sexisme dans la presse, il y a du racisme et du sexisme dans les rédactions, ne pas le voir c'est un problème. Moi j'ai travaillé dans la presse *mainstream*, j'ai démissionné parce que c'était plus possible pour moi de travailler dans cet environnement, et donc croire que ces gens sont neutres, objectifs, et qu'ils ne font pas partie de cette société qui est construite sur des rapports de pouvoir et de domination c'est un vrai problème quand on doit écrire des articles et avoir un tel aveuglement par rapport à ça. Et donc évidemment qu'il y a des problèmes dans les rédactions, et donc évidemment qu'il y a des journalistes qui n'ont pas envie de traiter ces questions correctement, il y a plein de journalistes qui ont envie de bien faire leur travail, mais il faut pas croire que les journalistes sont neutres et objectifs, ça n'existe pas. Et donc évidemment qu'il y a des biais et qu'il y a des choses qui apparaissent dans les articles, un exemple par exemple c'est 'crime passionnel' ou 'drame conjugal', qui est un exemple assez facile, c'est une construction journalistique, ça n'existe pas, ça n'existe pas dans le code pénal, c'est juste les journalistes qui pensent que emporté par la passion amoureuse, un homme tue, alors que les féministes travaillent depuis des années-là-dessus, qu'il suffit de leur tendre le micro et qu'elles vont dire que c'est pas vrai,

c'est pas la passion amoureuse, c'est la haine des femmes, c'est la violence, c'est le contrôle il y a tout un phénomène d'emprise avant les féminicides, donc c'est n'importe quoi de croire qu'un crime passionnel puisse exister. Mais les journalistes trouvent ça très bien 'drame conjugal', on est au théâtre, c'est la tragédie grecque, c'est le drame, quel drame ! Non, c'est un féminicide. L'OMS utilise ce terme, l'ONU utilise ce terme, mais les journalistes vont continuer à dire que c'est un mauvais terme, on ne sait pas pourquoi, parce qu'ils ont décidé que c'était pas bon, alors que la définition est beaucoup plus neutre pour moi du féminicide que crime passionnel, crime passionnel il y a tout un imaginaire qui est convoqué, féminicide c'est le meurtre d'une femme parce qu'elle est une femme, point, voilà, c'est tout. Mais on va nous dire que nous on est militantes parce qu'on utilise féminicide et eux sont pas militants parce qu'ils utilisent crime passionnel, eux ils sont des bons journalistes et nous quand on utilise féminicide on a un problème, donc ça c'est un peu le constat de pourquoi on a besoin d'un média à part ou un espace à part pour pouvoir traiter ça, c'est parce que il y a toute cette réalité qui entoure notre travail qui fait qu'on a besoin d'être dans un espace sécurisé pour travailler ces questions correctement. Mais à côté de ça, quelque part c'est positif, parce que ça montre aussi que traiter les violences faites aux femmes ça demande une spécialisation, il faut connaître les termes, il faut connaître les associations, il faut savoir chez qui on va toquer en fait pour avoir des bonnes réponses, pour avoir des réponses qui soient pas *out of nowhere*, on va pas toquer chez les voisins qui vont encore nous dire qu'ils ne comprennent pas parce que c'est un homme tellement gentil, non, on va dans les assos féministes qui travaillent auprès des victimes, qui travaillent auprès des auteurs depuis des années et des années, on a des assos qui ont 100 ans en Belgique, qui sont jamais interrogées par les journalistes, donc nous c'est plutôt ce travail-là qu'on va faire parce qu'on est spécialisé sur ces questions. Et donc comme je dis souvent, moi je n'oserai pas écrire sur la bourse, je ne comprends rien à la bourse, je laisse les journalistes économiques travailler là-dessus, sur la politique je laisse les journalistes politiques décrypter le résultat des élections, mais par contre sur les violences faites aux femmes, tout le monde peut écrire là-dessus parce que c'est des faits divers, donc n'importe qui devient spécialiste des violences faites aux femmes, c'est pas vrai, moi ça m'a mis 10 ans pour me spécialiser et pour écrire plus ou moins correctement là-dessus. Je fais encore des erreurs, je dois encore régulièrement me déconstruire, revenir sur mes articles et cetera, donc il faut aussi dire que c'est une spécialisation et que c'est des journalistes spécialisés qui devraient écrire là-dessus, et que c'est pas du jour au lendemain qu'on peut écrire sur ces questions si on ne veut pas reproduire des biais sexistes dans lesquels on a tous grandi, les journalistes aussi tous et toutes, et d'autant plus que moi j'ai fait 5 ans d'études à l'ULB, je n'ai pas eu une heure de cours sur le genre, pas une heure. J'ai eu

des cours de philosophie, j'ai eu des cours de psychologie, j'ai eu des cours de droit poussé, j'ai eu des cours de littérature, enfin on estime qu'un journaliste, une journaliste, doit avoir une bonne culture générale, donc on a des cours dans toutes les formations en fait qui sont donnés au sein de l'ULB, donc on a vraiment vu des cours d'anthropo hyper poussés, des cours de psychologie avec des futurs psychologues, enfin voilà, on a tout ça, mais pas un moment sur le genre pour nous expliquer genre, sexe, sexisme et cetera, ça n'apparaissait pas. J'ai pas fait mes études en 1930, j'ai été diplômée en 2012 donc c'est assez questionnant. Et donc comment j'ai réussi à me spécialiser, c'est vraiment en me trompant, en écrivant n'importe quoi, en lisant des bouquins, enfin c'est vraiment un travail que j'ai fait moi toute seule et donc croire que des journalistes qui n'ont pas fait ce travail, qui n'ont pas été aux conférences, n'ont pas écouté les podcasts, qui n'ont pas lu des livres, qui n'ont pas discuté avec des victimes auparavant, peuvent bien traiter ce sujet, c'est faux. Donc quelque part c'est dommage qu'on ait besoin d'un média à part parce que ça devrait être traité correctement par des journalistes spécialisés au sein des rédac, mais d'un autre côté ce n'est pas le cas, et l'environnement est assez hostile quand on est une femme journaliste et quand on traite de ces sujets, donc on a besoin d'une *safe place* qui nous permet aussi de traiter correctement ces sujets et de dire aux journalistes que c'est une spécialisation, mais qu'il faut des journalistes spécialisés sur ces questions, comme on a des journalistes spécialisés en économie, spécialisés en culture, qui connaissent tous les managers, enfin voilà, c'est normal, on est des êtres humains, on peut pas tout savoir sur tout. Et donc c'est vraiment une spécialisation importante à avoir, aujourd'hui on est des années après *metoo*, on a compris que c'était important, et donc en tant que média c'est tout de même important aussi d'avoir ça en tête je pense.

J'aurais juste du coup deux questions, la première je voudrais rebondir, vous parliez de militantisme, donc moi ma question elle est toute simple, est-ce que vous jugez par rapport à votre expérience que le fait d'être ouvertement militante féministe, c'est un frein dans votre carrière de journaliste ? Ou alors ça l'a été et vous êtes, justement en vous retrouvant dans un média spécialisé, c'est devenu une force alors que ça pouvait être une faiblesse dans un média traditionnel ?

Oui, oui, clairement. Enfin, dans les médias traditionnels à partir du moment où on a l'étiquette féministe c'est une étiquette qui colle à la peau, c'est une autre étude de l'AJP qui l'a montré à nouveau, donc là je vous parle de mon expérience, mais je sais que d'autres femmes, et j'ai parlé avec d'autres femmes journalistes, vivent ça, donc c'est pas moi toute seule dans mon coin parce que c'est aussi ce qu'on veut essayer de nous faire croire, ces quelques hystériques, voilà, non, l'AJP a bien montré que les journalistes féministes, et les journalistes femme en fait en général, sont très mal, enfin ont beaucoup de difficultés dans les rédactions, qu'elles subissent du harcèlement, alors on connaît un peu mieux le cyberharcèlement externe sur Twitter et cetera, que je subis aussi, et qu'on subit aussi, mais dans les rédactions il y a du harcèlement à nouveau que les journalistes ne veulent pas voir, que les rédacteurs en chef ne veulent pas voir. Et donc en Belgique on se retrouve avec de 31 à 35% de femmes journalistes dans les rédactions, c'est moins que tous les pays limitrophes, en France elles sont à parité par exemple déjà, elles sont 50-50, ce qui est vraiment pas normal, parce qu'on est à 70% dans les études, donc à sortir diplômées des rédactions, et puis en fait les femmes rentrent dans les rédactions et puis elles disparaissent des rédactions, pourquoi est-ce qu'elles partent ? Qu'est-ce qui se passe ? Les rédacs en chefs s'en fichent, enfin il y a vraiment pas de questionnement sur pourquoi les femmes partent, ils s'en fichent parce que ils vont pouvoir aller piocher dans un réservoir de pigiste. Et donc il y a aussi ces violences économiques et cetera qui sont liées à tout ça, mais c'est en mode si ça te dérange, tu n'aimes pas l'ambiance dans la rédaction, bah barre-toi, on ira chercher d'autres personnes à qui ça ira beaucoup mieux, avec qui ça ira beaucoup mieux, donc clairement il y a pas une envie de travailler sur ces violences et de changer l'ambiance des rédactions qui est l'ambiance d'un *boys club*, puisqu'on vient de dire qu'il y a peu de femmes journalistes, donc du coup il y a des blagues sexistes et cetera, et tout ça c'est considéré comme neutre et objectif, les gens qui font des blagues sexistes ils peuvent écrire sur ce qu'ils veulent parce que c'est pas grave de faire ça, alors que pour moi c'est la preuve que eux sont militants, eux ne sont pas objectifs non plus, et en fait personne ne peut être objectif, on peut tendre à l'objectivité, la déontologie est là pour nous aider, mais on n'est pas objectif. Et donc clairement ça m'a déforcée dans les médias traditionnels, mais ça m'a effectivement renforcée avec les médias pour lesquels je travaille aujourd'hui, donc il y a Axelle Magazine, qui est une revue féministe bimestrielle en Belgique francophone depuis 25 ans, il y a Les Grenades RTBF, et puis maintenant j'ai été engagé aussi au sein de La Revue Politique qui est une revue de débat, c'est une revue trimestrielle celle-là. Et donc il y a des grands thèmes, par exemple la mobilité, ou le pouvoir des écrans, et moi à chaque fois je vais creuser la question du genre, donc c'est vraiment quelque chose qu'on m'a demandé, c'est vraiment

devenu ma spécialisation. Donc maintenant ça reste vraiment les choses sur lesquelles j'écris, ce que je ne pensais pas être possible quand je suis rentrée, quand j'ai commencé ma carrière de journaliste, c'était des sujets qui m'intéressaient, mais c'est vrai qu'il y a une autocensure et qu'on se dit on va pas pouvoir traiter ces sujets-là en tant que journaliste parce qu'on va être vue comme militante, ce qui est quand même pas normal, parce que ce sont des sujets fondamentaux dans notre société, on l'a dit, c'est plus de 50% de la population qui vit ces réalités-là, et c'est considéré comme voilà, ça on va pas trop traiter parce que sinon voilà, soit il faut rester neutre, donc ça veut dire qu'il faut violenter des victimes une deuxième fois, écrire 'crime passionnel' et cetera, et là on est bien neutre, donc c'est sûr que moi ça m'a un peu sauvé ma carrière parce que je pensais pas pouvoir continuer à faire du journalisme, enfin je suis vraiment sortie dégoutée des médias traditionnels, et donc je pensais que c'était la fin, que j'allais partir dans la communication, travailler dans une assoc' féministe, enfin faire autre chose de ma vie, alors que je veux être journaliste depuis que j'ai 12 ans, j'ai jamais eu d'autre métier en tête que ce métier-là, je ne sais rien faire d'autre qu'écrire, je sais pas dessiner, je sais pas chanter, enfin bon, et je suis vraiment sortie des médias traditionnels en ayant ce dégoût, donc ça montre bien à quel point ça broie les femmes, mais à quel point ça broie les ambitions des femmes les rédactions telles qu'elles sont organisées quoi, ça ne m'étonne pas qu'on se retrouve avec si peu de femmes journalistes.

Oui, dans le cadre de mes recherches j'ai écouté des podcasts d'Alice Coffin et j'ai commencé, je l'ai pas encore terminé, mais j'ai commencé son livre '*Le génie Lesbien*' et par son expérience, et la vôtre globalement, je ne me permets pas de juger, mais on sent quand même ce souci vraiment au sein des rédactions et au niveau des sujets traités qui sont proposés, qui sont refoulés, et à un moment dans un des podcasts elle dit mes sujets étaient refusés parce qu'ils estimaient que j'étais activiste, mais pour moi le journalisme c'est expliquer ce qui se passe, et l'activisme c'est expliquer ce qu'il se passe, vous êtes d'accord avec ça aussi ?

Oui, mais je pense qu'elle précise aussi que par exemple les modes d'action sont différents, c'est-à-dire que quand elle milite pour la barbe, elle met une barbe, et elle monte sur scène, elle interrompt un discours et cetera, donc elle explique ce qui se passe, mais avec ce mode d'action là, quand elle est journaliste elle va faire un podcast, écrire un article, faire une vidéo, et cetera,

avec d'autres modes d'action qui sont guidés par la déontologie journalistique, et ça c'est important quand même parce que c'est pas la même chose. Et donc oui, c'est expliquer ce qui se passe et cetera, mais c'est avec deux modes différents, qui sont importants les deux, mais qui sont différents, c'est-à-dire que quand on est activiste on a certains modes d'action, quand on est journaliste on a d'autres modes d'action, et c'est pas les mêmes, et on n'est pas bête, on sait faire la différence entre notre rôle de journaliste et un rôle d'activiste. Par exemple si on a envie de créer une manifestation, d'aller taguer dans la rue, d'aller poster des affiches, c'est pas pareil qu'écrire un article, écrire un article il y a des règles très précises, comment est-ce qu'on écrit un article, c'est ça qu'on apprend en journalisme, c'est pour ça qu'on est journaliste, et d'ailleurs on a un conseil de déontologie journalistique qui peut nous tomber dessus si on ne respecte pas ces règles, donc ces règles sont là, ces règles doivent être respectées, il faut une place pour la parole contradictoire, il faut vérifier, il faut prouver ce qu'on avance dans un article tandis qu'à l'école et dans la rue c'est tout à fait différent, c'est très important, c'est quelque chose qui peut être fort cathartique, mais c'est vraiment pas la même ambiance qu'écrire un article, donc je suis assez d'accord, c'est révélé, c'est d'écrire des choses, c'est montrer ce qui se passe.

Mais pas de la même façon quoi.

Ouais, c'est des techniques d'action différentes.

Et le fait d'être limitée en tant que journaliste, parce que on s'affiche, ou on s'affirme plutôt, on s'affirme féministe, donc c'est compliqué, mais je me dis quand on est journaliste sportif, on a le droit de commenter ou d'écrire des articles, alors que forcément j'imagine que le journaliste sportif il va tenir avec l'une ou l'autre équipe, ça me semble logique, donc pourquoi ?

Les journalistes politique aussi, moi ça m'a toujours choqué.

Oui, c'est vrai.

Ils votent à chaque élection, il y a certains journalistes politiques qui ont des cartes de parti, il y a certains journalistes politiques, on sait qu'ils sont plutôt PS, il y a des journalistes politiques on sait qu'ils sont plutôt MR, j'ai été dans une rédaction traditionnelle, on sait quel journaliste politique est plutôt de tel parti, ou plutôt que tel autre, et ça se ressent même dans l'écriture en fait, dans la manière dont ils écrivent leurs articles, mais eux c'est pas grave.

Et c'est pas grave parce que être féministe ça a mauvaise réputation, ou alors c'est vraiment parce que il y a une discrimination de genre et parce que les femmes n'ont pas vraiment le droit d'avoir une opinion encore aujourd'hui, à votre avis ?

Oui, je pense qu'il y a de ça, moi je pense que le genre joue beaucoup, c'est-à-dire que le genre c'est une division, vraiment une distinction claire entre hommes et femmes, c'est divisé clairement, et en termes de journalisme, d'objectivité, de neutralité, qui est encore enseigné à l'école, il faut être neutre, il faut être objectif, qui gagne dans cette division des genres ? C'est les hommes, parce que les hommes sont considérés comme neutres, ils maîtrisent leurs émotions, ils sont la voie d'expertise, c'est eux qui s'expriment à la télé, c'est eux qui s'expriment la radio, on est à moins de 15% de femme expertes en Belgique, donc quelle impression ça donne ? Alors, de l'autre côté de la barrière du genre, l'hystérie, les émotions, les femmes qui hurlent, la colère, les femmes qui savent pas se maîtriser, qui sont liées à la lune avec leurs règles, toutes ces conneries, très clairement ça joue en défaveur des femmes journalistes particulièrement parce qu'on est dans un milieu qui nous apprend cette objectivité, qui nous force à avoir cette objectivité soi-disant, et donc quand on est encore dans un schéma sexiste qui divise les genres de cette manière-là par rapport aux émotions, et à la manière de gérer ses émotions, ça déforce les femmes journalistes, il y a encore tout cet imaginaire autour des femmes en général, et donc des femmes journalistes aussi. Et quand je parle avec des chercheuses par exemple, parce que l'université est un haut-lieu aussi d'objectivité de la raison avec un grand R, ça les déforce aussi, donc c'est pas que les journalistes, on voit que c'est dans tous les milieux, il y a cette idée où les émotions sont mal considérées en fait, et où la raison est mise en avant, et donc elles nous racontent exactement pareil quand elles proposent des sujets genrés pour des thèses et cetera, elles s'en prennent plein la tronche, comme nous quand

on propose de travailler sur le viol conjugal, d'enquêter sur tel féminicide et cetera, donc c'est plus généralisé que ça, c'est vraiment lié à cette distinction de genre je pense, et aussi au fait que les émotions dans notre société en général, dans une société capitaliste, ici ça a un lien avec tout hein, mais elles sont très mal vues, moi évidemment j'ai des émotions quand j'écris sur les parents de Laure Nobels, ce que je suis en train de faire aujourd'hui, qui a été assassinée à 16 ans en 2012 par son compagnon de 17 ans, c'est un féminicide que ses parents que je les entends pleurer au téléphone quand je les interviewe, je ne peux pas dire que je ne ressens pas d'émotions, ce sont des êtres humains qui pleurent, donc oui, moi je fais mon travail, parfois des émotions, mais j'ai la déontologie qui est derrière moi et qui me permet de prendre une distance avec les émotions que je peux ressentir, mais je ne peux pas dire que je ne ressens pas d'émotions quand je fais mon travail, c'est faux, je ne suis pas un robot, je suis un être humain, et donc oui, je ressens des émotions, mais j'ai la déonto qui est là et qui me permet de faire mon travail de journaliste correctement. Et donc il faut arrêter de croire que les journalistes sont des objets neutres sans émotions qui peuvent traiter tous les sujets comme ça, sans rien ressentir, ce n'est pas vrai, et je pense qu'on fera mieux notre travail quand on aura compris que les émotions sont importantes dans notre travail et qu'on doit prendre soin des journalistes aussi parce qu'il y a du *burnout*, il y a beaucoup de violences psychologiques, je pense aux journalistes qui sont en Ukraine pour l'instant et cetera, ils voient des choses atroces, est-ce qu'ils auront un suivi psychologique en rentrant ? Je ne sais pas, et nous c'est pareil, enfin moi en tout cas je suis spécialisée dans les violences faites aux femmes, mes semaines c'est entendre des victimes de viol, entendre des survivantes de féminicides, des familles qui ont perdu une femme qui a subi un féminicide, ça c'est mes journées quoi, et donc oui, à la fin de ma semaine je suis au bout du rouleau, mais j'ai aucun problème à le dire, parce que je suis un être humain et que cet imaginaire autour du journaliste, et là je laisse au masculin exprès, qui est plus fort, enfin voilà, qui va au contact des sources, vraiment tout cet imaginaire viril autour du journalisme, c'est pas bon, je pense pas que ce soit correct, je pense pas que beaucoup de journalistes s'y retrouvent, une petite catégorie de journalistes s'y retrouvent, mais pas tous les journalistes, et donc c'est un problème, voilà.

Ouais, c'est prenant ce que vous dites, c'est vraiment très très intéressant et très prenant. Et c'est intéressant pour moi parce que comme je suis encore au début, ça m'amène aussi avec d'autres pistes, à savoir même plus généralement la professionnalisation du métier de

journalisme, outre le fait de la presse féministe et cetera, donc c'est vraiment intéressant, ça m'ouvre des pistes, donc merci, moi j'ai aussi envie de vous parler d'autre chose. Dans le cadre de mes premières lectures, j'ai lu des articles scientifiques, des recherches donc comme vous dites universitaires officielles, menées par des chercheuses qui ont le titre et les compétences pour faire ce type d'analyse, et donc on voit clairement, je pense que c'était une étude française parce que apparemment en Belgique on est encore aux prémices des études de genre, mais je pense que ça peut tout à fait s'appliquer chez nous, où ils démontrent clairement que les médias ont un rôle sur les représentations des femmes, des petites filles, donc ils ont cité l'exemple des sports, ils ont cité l'exemple de la sexualité, et donc ils ont aussi parlé des experts, vous en parliez tout à l'heure, où effectivement il y a quelques pourcents, et ça je l'avais vu par contre dans le baromètre de la RTBF, donc ça, ça parle pour nous aussi belge, ou en fin de compte les experts sont très très peu souvent des femmes. Alors il y en a, mais donc par habitude on va prendre des hommes et on conforte, on confirme à travers toutes ces enquêtes et ces études que ça a un impact sur la vision des petites filles, sur leurs possibilités, sur leur volonté, ou non justement, de faire tel ou tel métier, enfin voilà, largement toutes les images qui sont diffusées par les médias ont un impact sur le développement des filles adolescentes et femmes. Et donc moi je me dis à partir du moment où ces enquêtes, moi je l'ai lu hein, donc je veux dire c'est accessible à tout le monde, donc on ne peut pas se cacher les yeux, on peut pas faire semblant que ça n'existe pas, qu'est-ce qui se passe dans les rédactions journalistiques pour balayer toutes ces enquêtes et pas se remettre en question, en disant mais effectivement on devrait tendre à la parité, on devrait analyser le nombre d'articles qu'on rédige, le nombre d'expertes qu'on reçoit, pour donner une visibilité aux femmes, puisque clairement je trouve que ça fait partie aussi de la responsabilité du métier en fin de compte, moi je suis pas journaliste, mais j'ai un bachelier en communication, donc j'ai quand même eu quelques cours de journalisme puisqu'on avait les trois options, enfin bref, mais donc ça fait partie, quand on choisit un métier ou quand on travaille dans un métier, on a une responsabilité et quand on apprend ou quand on sait qu'il y a ce genre de chose, on se doit d'être proactif et d'évoluer, mais qu'est-ce qui fait qu'on fait semblant de rien en fait ?

Mais c'est difficile, je pense qu'il faudrait peut-être interroger un rédacteur en chef, et là j'associe au masculin exprès, en Belgique on a très peu de rédactrice en chef, on en a eu deux dans toute notre histoire, c'est quand même magnifique, et donc moins n'ayant jamais été à un

poste de responsabilité, forte heureusement ceci dit, dans une rédaction traditionnelle, je vois pas bien ce qui bloque, mais j'ai l'impression que la société tout entière ferme les yeux sur ces questions et que ça a été la force de *metoo*, c'est-à-dire qu'on a plus pu fermer les yeux, on n'a plus pu balayer, on n'a plus pu ne pas écouter, on a été obligé d'écouter ce que les femmes disent depuis des siècles, *metoo* nous l'a mis dans la tronche et on a été obligés quoi. Et maintenant on est déjà dans un batelage de *metoo*, c'est-à-dire qu'on a le retour de bâton et donc on nous dit arrêtez de parler, enfin vous êtes chiantes, on en a marre, vous mentez, enfin tout ça, toute l'ambiance qu'on vit aujourd'hui, c'est un retour de bâton de *metoo* en fait et donc c'est compliqué. De nouveau j'ai envie de dire que les rédactions ne sont pas des paradis hors société, qu'il y a ce sexisme, il y a vraiment une résistance au changement et on le voit, nous on est vraiment forts, on s'en prend aussi plein la tronche en tant que journaliste féministe qui traitons de ces questions-là, alors en tant que journaliste spécialisé sur le genre, on a des mails, mais toutes les semaines qui nous disent vous faites n'importe quoi, enfin on voit que les gens n'ont pas envie de parler de ça, ni de lire ça.

Et donc quand vous dites que vous vous en prenez plein la tronche, c'est par rapport à des collègues journalistes, ou alors vraiment par rapport à la population, donc aux lecteurs ?

Les deux, en fait nous on se trouve à un carrefour très compliqué, donc on a effectivement des journalistes qui estiment que nous ne sommes pas journalistes, que nous sommes des militantes, qu'il faut pas relier notre travail, qu'il faut nous critiquer ouvertement en nous retweetant, en disant que c'est de la merde, enfin ça, ça arrive, c'est arrivé en tout cas, on est au carrefour du grand public qui n'a pas l'habitude de lire les articles tels qu'on les écrit, qui n'a pas l'habitude de lire ça parce que on va pas utiliser 'abus sexuel', 'agression sexuelle', si c'est un viol, on va dire viol, si c'est de l'inceste, on va dire inceste. On va utiliser les vrais mots et on va mettre en avant les violences masculines. Donc il y a tout un tas de gens dans la société qui n'ont pas envie qu'on fasse ça, et donc ça c'est assez problématique. Et la troisième branche du carrefour à laquelle on est, c'est les féministes, parce qu'il faut aussi dire que nous on fait pas des communiqués de presse, on n'est pas dans des associations féministes, c'est là qu'on est différentes des activistes, nous on fait des articles journalistiques, et donc on a tout un tas de féministes qui ne sont pas d'accord avec ce qu'on écrit.

Ah oui, donc ça c'est aussi une troisième partie de la population qui vous revient de manière négative alors ?

Ouais, tout à fait, qui n'est pas toujours d'accord avec ce qu'on écrit, mais nous on s'en fiche, donc en fait on subit des pressions de toute part, et ça c'est là qu'il faut avoir des épaules, une colonne vertébrale bien forte pour se dire non, je fais mon métier, je suis journaliste, et donc je vais pas accepter des pressions ni des féministes, ni du grand public, ni des journalistes traditionnels, enfin voilà. Et donc ça, c'est assez compliqué, mais c'est vrai que par rapport à la question de pourquoi ça bouge pas, moi je suis aussi éberluée par le fait que ça ne bouge pas, qu'on a eu des études, l'AJP on peut pas la taxer de militantisme, c'est l'association des journalistes professionnels, elle a sorti des recommandations qui sont très claires, ne plus utiliser 'crime passionnel', ne plus utiliser de photos où on voit une femme à terre et un homme qui sert le poing au-dessus d'elle quand on parle de violence conjugale, enfin il y a plein de recommandations hyper claires, ne pas utiliser 'amoureux éconduit'.

Oui, c'est ça, donner des excuses aux criminels en fait.

Minimiser, oui.

Oui, c'est ça, c'est vraiment ça, parfois même dans les titres, c'est super révélateur quoi en fonction du titre même inconsciemment on n'a pas encore lu le chapeau de l'article qu'on se dit déjà oui mais elle est partie avec un autre, alors qu'en fin de compte ça n'a rien à voir quoi, on l'a tué.

Ouais, mais je pense que là, de nouveau, c'est la société en général qui s'exprime comme ça en fait, quand on entend, moi quand j'entends ma famille parler et cetera, c'est ça qu'ils disent, qu'ils et elles disent, donc les journalistes s'ils ne sont pas formés sur ces questions vont juste reproduire ces discours qui sont des discours sociétaux qui sont là et que les féministes essaient de déconstruire, et si eux ne font pas ce travail de déconstruction, c'est bien pour ça que je parlais de spécialisation, qu'il faut mettre des années à se spécialiser pour ne plus reproduire ce discours sociétal, et pour pouvoir écrire à rebours de ce discours sociétal, et c'est ça qui est si choquant pour le grand public, c'est que nous on rentre pas dans le discours du grand public,

en tout cas on va pas dire que c'est de la faute de la victime, on va responsabiliser la victime, on va responsabiliser l'auteur, et ça les gens n'ont pas l'habitude puisqu'on vit dans cette culture du viol, on va toujours se poser la question de qu'est-ce que la victime a bien fait pour se prendre quatre coups de couteau, au lieu de se demander qu'est-ce qui se passe chez l'auteur pour qu'il donne quatre coups de couteau, c'est lui l'auteur, et en journalisme on doit répondre à 5 questions principales, c'est ça qu'on nous apprend aussi : qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Le 'qui' c'est la personne qui agit, c'est la personne agissante, c'est ça qu'on nous dit, et on voit des tas d'articles où c'est Muriel, 33 ans, tuée à coups de couteau, et c'est elle le 'qui' en fait, donc on dirait que c'est elle l'agissante, c'est elle qui a fait quelque chose pour recevoir ces coups de couteau, et donc c'est un article que j'ai dans mon dossier des horreurs, parce que j'ai un dossier des horreurs sur mon mac avec plein de capture d'écran sur mon bureau d'ordinateur, tout l'article est écrit en mode elle est chômeuse, elle était alcoolique, sa famille la décrit comme marginale, mais Muriel est la victime, Muriel est morte en fait, Muriel peut plus s'exprimer, mais le journaliste écrit tranquillement qu'elle était chômeuse et alcoolo, il n'y a pas de problème, ça c'est bien écrit.

Alors qu'on s'en fou royalement franchement.

Oui, et ça c'était en 2021, avec un petit encadré qui explique que l'auteur des faits est né en 82, point, c'est tout ce qu'on sait sur l'auteur des faits, mais c'est lui le 'qui' en fait, c'est lui qui a agi, donc en écrivant de cette manière on donne l'impression que Muriel a fait quelque chose et parce qu'elle est chômeuse, elle peut se prendre 4 coups de couteau, ou 3 coups de couteau quoi, et mourir sur le trottoir. Et donc c'est vraiment, vraiment quand on parlait de responsabilité, en écrivant de cette manière les journalistes ils ont une responsabilité dans le fait que le grand public va continuer à dire elle avait qu'à pas sortir seule le soir, elle avait qu'à pas être soul, elle avait qu'à pas porter de jupe, parfois elle avait qu'à pas porter de pantalons, parce que c'est moulant, enfin tout est reproché aux femmes de toute façon, parce que quand elle reste chez elle, c'est pourquoi elle reste chez elle, pourquoi elle s'en va pas, quand elle sort dans la rue c'est pourquoi elles sortent dans la rue, elles ont qu'à rester chez elles, il y a des tas d'injonctions contradictoires autour des victimes, et en tant que journaliste nous on doit déconstruire ça, en tout cas si on prend cette responsabilité sociale à bras-le-corps qu'on porte

en tant que journaliste, parce qu'on est lu, parce qu'on est écouté, parce qu'on est entendu largement dans la société, on doit faire attention aux mots qu'on utilise et on doit faire attention à pas reproduire ces discours-là qui sont des discours violents et qui culpabilisent les victimes, mais beaucoup d'articles le font, et je pense que c'est parce que les journalistes ne sont pas formés à ces questions et donc ils reproduisent en fait simplement ce dans quoi ils ont toujours vécu, ce qu'ils ont toujours entendu, puisqu'ils n'ont pas déconstruit ces choses-là et donc ils reproduisent simplement, et donc il faut former sur ces questions.

Ils se posent même pas la question.

Non, non, et ils ont pas envie je pense aussi. De nouveau, quand on parle de résistance au changement ils ont pas forcément envie parce que ce sont majoritairement des hommes blancs de plus de 50 ans, voilà, donc c'est principalement cette partie de la société qui résiste pas mal et donc il y a une partie des journalistes qui résiste pas mal, et j'ai pas envie d'être hyper négative, parce que je pense que le journalisme est fondamental dans notre société, c'est très important en démocratie, on voit comment Poutine s'en prend aux journalistes, comment la Chine s'en prend aux journalistes, dans les dictatures c'est les journalistes qui sont attaqués en premier, donc mon envie n'est pas de taper sur les journalistes, il y a beaucoup de journalistes qui essaient de bien faire aussi dans les rédactions et je pense qu'ils sont juste pas formés, et quand on n'est pas formé là-dessus, on peut pas s'en rendre compte, et quand on n'est pas formé sur ses propres biais, c'est quand même assez grave quand on est journaliste, parce que du coup c'est vraiment ce que je disais un cercle vicieux, on permet au biais de la société, en reproduisant ces biais-là dans nos articles, de continuer en fait, on sort pas de ce cercle de culpabilisation et de violence se poursuivre donc quand on est journaliste c'est très grave de reproduire des biais. Et pourtant on n'est pas formé sur nos biais, personne nous dit vous avez des biais racistes, vous avez des biais sexistes, il faut faire attention quand vous écrivez, personne ne m'a jamais dit ça en 5 ans d'études et en 10 ans de travail, c'est juste en rentrant dans des rédactions féministes où on se dit on peut plus continuer à écrire comme on écrivait avant, et moi quand je suis rentrée à Axelle en 2016, je me suis bien rendu compte que je pourrais plus continuer à écrire comme je le faisais, donc au début elle me renvoyait des articles avec une correction dans chaque phrase presque, et j'étais un peu genre OK, qu'est-ce qui se

passé ? Comment je vais faire ? Et petit à petit vraiment depuis 2016, jusqu'à 2022, il y a de moins en moins de rouge dans mes articles, dans la correction que nous font les secrétaires de rédaction et la rédactrice en chef, parce que voilà, on commence à écrire différemment et je me suis rendu compte que la manière dont j'écrivais quand j'étais dans la presse traditionnelle n'était pas du tout correcte par rapport à la presse féministe, et renvoyait à des violences. Il y a plein de phrases que j'utilisais qui n'étaient pas correctes, et petit à petit on apprend ça, mais c'est vraiment en se trompant, parce que personne nous explique qu'on n'écrit pas bien quoi, je pense que c'est aussi pour terminer un métier d'égo quand même, il faut bien en parler, il faut aussi déconstruire son ego, moi dans la presse traditionnelle j'entendais 'nous on informe la population', et moi j'étais juste là dans mon cerveau en mode mais vous vous rendez compte ? On est en Belgique francophone, sur une carte du monde c'est une épingle, on n'arrive même pas à nous voir en fait, donc il faut se calmer, ce n'est même pas la Belgique, c'est la Belgique francophone qui nous lit, les néerlandophones s'en fichent, les germanophones nous lisent pas, donc on va se détendre, nous parlons à quelques milliers de personnes, c'est tout. Mais il y a cet ego-là aussi parce qu'ils signent leurs papiers, c'est leur nom, c'est eux qui sont en duplex et cetera, c'est leur visage et donc il y a une espèce de, qui est un peu moindre qu'en France je pense, mais une espèce de glorification comme ça du métier qui moi, m'a toujours dérangé et cet ego qui est là. Et donc quand on est dans l'égo on a encore moins de chances de se remettre en question et de se dire là j'ai merdé en fait, là j'ai merdé, mon article était mauvais, j'ai écrit un truc nul, enfin voilà, donc il faut aussi déconstruire tout ça et ça, ça va prendre du temps. Et aussi expliquer aux journalistes qu'ils sont pas les nombrils du monde et que c'est pas une espèce de nous on informe, nous on a l'information et on la donne gentiment aux autres, c'est quelque chose où on voit les gens d'une manière très passive et nous en tant que journalistes féministes on voit ça d'une manière beaucoup plus collective, c'est-à-dire que moi sans les gens, sans les femmes qui me contactent, sans les lanceurs et les lanceuses d'alerte, je ne suis rien en fait, et donc c'est plutôt les gens qui viennent vers moi que moi qui vient vers les gens, et c'est grâce à ça que j'arrive à écrire des articles, sans ce contact avec les lanceurs d'alerte, sans ce contact avec les associations féministes, je peux pas faire mon travail, et avec les victimes évidemment, je peux pas faire mon travail, donc c'est pas moi qui informe les gens, c'est des gens qui viennent vers moi et qui me permettent après de relayer auprès du grand public, de me faire le média, le médium auprès du grand public, mais cette vision de moi j'ai l'info, c'est moi je vais donner aux gens, je trouve que c'est très très problématique et ça, ça existe pas mal aussi dans la vision que les gens ont du journalisme et la vision que les journalistes ont de leur métier. Donc nous, on essaie à chaque fois qu'on peut d'expliquer que pour nous, c'est plus

circulaire en fait, c'est pas du tout un truc où nous on va donner, c'est les gens qui nous donnent, et après nous on peut transmettre, après enquête, mais c'est important de redescendre aussi de sa tour d'Ivoire et de se dire qu'on n'est rien sans les lanceurs d'alerte et les lanceuses d'alerte.

C'est super intéressant ce que vous dites aussi sur la formation, parce que donc moi j'ai un bachelier en com que j'ai terminé en 2010, donc évidemment aucune non plus sensibilité parce que donc là on était formé à être en relation publique, journaliste, ou animateur socioculturel, donc trois métiers où on est fortement en contact avec la société et où on diffuse un message, et là évidemment aucune sensibilité au genre, même à l'écriture inclusive, ne fusse qu'un séminaire ou une discussion peu importe, mais au moins dire que ça existe. Et puis moi j'ai voulu reprendre le master en communication pour en fin de compte faire le master 60 en études de genre, c'est en fait mon objectif, et je me suis reposé cette question-là, donc maintenant j'ai 34 ans, donc je suis quand même plus âgé, ça fait 12 ans que je fais de la communication politique et je me dis mais c'est vrai que c'est quand même incroyable parce que on arrive avec des cursus qui sont extrêmement intéressants, moi j'adore, vraiment c'est vraiment très intéressant, mais à aucun moment, alors qu'on forme des communicants qui deviennent ensuite journalistes, on reste des porteurs de messages avec, comme vous le disiez tout à l'heure, les actions sont différentes ou les objectifs sont différents, quand on est chargé de com' pour Coca-Cola ou journaliste, forcément l'objectif il est incomparable, mais on est porteur de message et on est porteur d'un message qui va être entendu, même si on l'écoute pas on l'entend, ça traverse notre inconscient, ça diffuse des images, ça véhicule des stéréotypes. Et même aujourd'hui en 2022 dans une université comme le UC Louvain en fin de compte on n'a même pas un seul cours ou un même en choix j'en sais rien, mais on a personne qui nous dit faites gaffe à comment vous parler, donc on a des supers cours sur les *Story Telling* et cetera, vraiment vendez du rêve aux gens, soyez de bons communicants, mais il y a jamais personne qui nous tire la sonnette d'alarme en disant attention, il faut penser à tout le monde quand on écrit ou quand on diffuse un message, enfin voilà, moi je trouve ça un peu dingue. Récemment j'ai entendu une pub, une pub Lidl à la radio, donc la radio pareil je pense que tout le monde écoute et même si on l'entend pas ça nous traverse, et c'était une pub mais super sexiste, et je me dis mais c'est incroyable en 2022 on arrive encore à lancer des bombes comme ça, et puis je me dis il y a des gamines de 12 ans qui vont entendre ça et qui vont s'associer à la dame qui n'est là que pour faire la cuisine, et c'est normal, il y a personne qui se révolte et qui se dit faut qu'on change les choses quoi.

C'est sûr que les études supérieures c'est un gros morceau et c'est par là que ça va commencer, enfin en fait l'éducation ça va être toute la base, je pense que même en maternelle on peut parler de ça, mais on peut expliquer qu'un garçon peut porter du rose, qu'un garçon peut jouer aux poupées, il y a pas de distinction en fait, c'est là que tout va commencer, mais une fois que c'est trop tard parce que nous la maternelle est déjà passée, nous on se retrouve dans les études supérieures, enfin moi j'ai fait toute une enquête sur le sexisme au sein de l'ULB et les étudiantes elles sont assez claires, elles sont même là mais pourquoi même les futurs psychologues n'ont pas un seul cours sur le genre, les futurs médecins n'ont pas un seul cours sur le genre, il y a rien de personne en fait, le cours sur le genre c'est de nouveau un impensé total, et donc c'est pour ça que après croire que les journalistes eux vont réussir à sortir de ça et à faire mieux que tous les autres alors qu'ils n'ont pas non plus de cours sur le genre bah c'est pas possible, c'est pas possible. Et donc c'est en fait un questionnement beaucoup plus large de la société, on devrait tous et toutes être formés, peu importe où on va travailler, parce que les médecins ils vont être aussi confrontés à des femmes victimes de violences, à des hommes, et puis il faut faire attention.

Même chez les gynécologues, je veux dire les violences obstétriques on en parle aussi hein, donc...

Oui, c'est assez fou et c'est assez vertigineux de se dire qu'on sort de nos études avec un beau diplôme, mais qu'on n'a rien, on n'a même pas une 1h sur le genre, et donc moi pour réparer ça je pense, j'écris avec Axelle Magazine une formation que je vais donner dans les universités aux étudiants, étudiantes, en journalisme, justement sur le traitement médiatique des violences faites aux femmes et donc de mon dossier des horreurs dont je parlais, tout de suite je sors les captures d'écran, je vais les mettre dans un PowerPoint et je discute, je débat avec les étudiants et étudiantes en journalisme, comme ça ils ont au moins 2 h sur le genre, sur les violences faites aux femmes, qu'est-ce que c'est le continuum des violences, je les chope, et je leur explique les violences secondaires, la culture du viol, qu'est-ce que c'est, et comme ça ils ont au moins ces mots-là en tête et peut-être qu'ils vont faire des recherches après, peut-être, peu importe, mais

au moins je voulais les choper pendant 2 h et je leur met ces mots-là en tête, ces mots clés comme ça et ça ils les ont entendus au moins une fois dans leur 5 ans d'études en fait.

Puis ça, ça éveille aussi filles comme garçons, au moins ils vont se dire que ça existe et qu'il y a une alerte et qu'il faut faire gaffe, après il y en a probablement certains qui seront plus sensibles que d'autres, mais en tout cas je pense que ça fait aussi partie de la responsabilité de l'université ou de la haute école, je crois que ça fait partie de la responsabilité des formateurs de dire que ça existe et qu'il faut faire gaffe quoi, vraiment.

Après la plupart des profs étaient assez contents, mais alors la chose c'est que c'est moi qui les contacte, donc je dois aller vers eux, je dois négocier pour rentrer dans un cours et cetera, et je fais ça l'université ne me paye pas, donc eux ils sont tranquilles, ça leur fait 2h de cours gratos.

Mais là par contre on est content que vous soyez militante en fin de compte.

Mais bon il y a quand même certains profs qui ont une méfiance envers nous, ça reste des journalistes certains d'entre eux hein parce que c'est des cours en journalisme, donc je retrouve une méfiance, donc je dois envoyer mon PowerPoint à l'avance, ils veulent relire mon PowerPoint et cetera parce qu'on sait jamais, moi l'hystérique ce que je vais venir dire à leurs étudiants hein, il faut pas non plus trop déconner. Mais néanmoins j'envoie mon PowerPoint, ça passe, donc j'ai encore pas eu beaucoup de refus, donc j'arrive à rentrer dans pas mal d'unif à Bruxelles et en Wallonie, et hautes écoles à Bruxelles et en Wallonie, donc c'est assez intéressant, mais effectivement ce qui est assez fou, c'est que c'est à moi de faire toutes les démarches et que les étudiants ont rien d'autre que ces cours-là et que pour moi ça devrait être obligé. Et moi je me repose, moi je fais mes articles et je devrais pas faire ça, mais bon pour l'instant je me retrouve à devoir faire ça et pas mal de profs sont assez contents parce qu'ils ont pas de solution, mais ils se rendent bien compte que il faut parler de ça avec les étudiants et étudiantes, mais qu'ils n'ont aucun prof qui le fait quoi, donc voilà. Ça c'est aussi pour la petite histoire par rapport aux études, ce qui est assez intéressant, et ça crée beaucoup de débats, c'est

assez chouette avec les étudiants et étudiantes, mais les réactions qui sont très genrées aussi, c'est-à-dire que les femmes étudiantes comprennent beaucoup mieux que les hommes qui sont beaucoup plus sur la défensive, donc voilà, donc c'est là qu'on voit aussi et c'est eux aussi qui vont se retrouver dans les rédactions et ils sont déjà sur la défensive pour 2 h de cours où on montre des exemples très clairs.

Oui, en fin de compte, c'est théorique aussi ce que vous dites, quand vous vous décortiquez un article comme vous me l'avez expliqué tout à l'heure avec le 'qui, quoi, comment, quand', 'qui' devient la victime alors que ça doit être l'auteur, bah c'est vraiment théorique, c'est du journalisme, donc si déjà on est sur la défensive ça prouve qu'on n'est pas sorti de l'auberge quand même.

Non, il y a du travail, mais de nouveau parce qu'on a pas chopé ces enfants en maternelle, enfin pour moi il faut commencer très très tôt, et tout passera par une autre éducation, il faut les choper le plus tôt possible pour discuter de ça avec les tous petits quoi, puis il faut continuer tout le long du cursus à chaque fois adapté à l'âge évidemment, et ça permettra d'aller mieux je pense quand on arrivera à l'université si on avait tout ce bagage-là, parce que la prévention est fondamentale, la sensibilisation est fondamentale. Avant qu'on commence nos métiers, il faut qu'on soit formé sur ces questions, et d'autant plus les journalistes, d'autant plus les communicants, d'autant plus les médecins, d'autant plus tous ces métiers, ceux qui sont en première ligne et puis ceux qui relatent et qui racontent des histoires. Parce que même les cinéastes et tout ça, c'est aussi on se nourrit du cinéma, on se nourrit de tout ça, donc tout ce qui nourrit notre imaginaire, il faut faire attention parce qu'on porte une responsabilité vraiment très grande, et oui, les journalistes aussi, et les communicants parce qu'on est lu, on est entendu, et tout ça il faut garder en tête cette responsabilité-là, mais je pense qu'elle est pas fortement conscientisée chez beaucoup de journalistes cette responsabilité malheureusement.

Non, mais comme vous dites je pense que c'est vraiment général aux autres métiers aussi parce que donc moi j'ai un jeune garçon et j'essaye donc vraiment d'avoir une éducation non genrée, mais franchement un moment bon bah voilà quand il devait commencer à regarder la télé, j'ai

commencé à taper ‘dessin animé non genré’, ‘dessin animé féministe’ et en fin de compte j'ai pas pris la télé parce que c'est la catastrophe quoi, et j'ai eu un beau-fils, enfin quand j'ai connu son papa il avait 3 ans, donc il faisait son entrée en maternelle mais franchement si je voulais toutes les semaines, la prof était super cool hein, mais toutes les semaines je pouvais faire des mots dans le journal de classe, il étudiait les indiens, les filles cueillaient, le petit garçon chassait, mais donc voilà, même si ça peut être vrai historiquement, de nouveau ils ont 3 ans et demi, ils sont déjà catégorisés, ils sont déjà classés quoi. Alors voilà, il y avait des *fancy-fair*, est ce que vous avez une maman ou une grand-mère qui cout pour nous aider au déguisement, mais déjà moi je cous pas, et enfin pourquoi est-ce qu'il faut de nouveau genrer, enfin ouais, c'est dur quand même.

Ouais, c'est partout, mais pour moi justement la responsabilité des journalistes c'est de se mettre à rebours de ces discours-là et de décortiquer ces discours-là, moi en tout cas c'est comme ça que je vois mon métier de ma spécialisation, parce que c'est vrai que c'est partout et nous on peut pas rentrer dans ce discours-là, on ne devrait pas rentrer dans ce discours-là, on devrait pas amplifier ce discours-là, lui donner encore plus de parole puisque nous on amplifie des messages, on transmet des discours et on devrait pas faire ça. Et si on le fait on devrait le décortiquer, enfin voilà, si on répercute une parole sexiste par exemple il faut l'expliquer, il faut expliquer en quoi elle est sexiste, enfin il faut tout déconstruire pour donner des clés de compréhension du monde au public, et ça, c'est très peu fait sur la question des violences faites aux femmes, c'est très peu fait malheureusement.

J'ai une dernière question, elle est peut-être un petit peu délicate, donc voilà vous n'êtes pas obligé de me répondre, et donc c'est par rapport aux Grenades, par rapport à la RTBF, est-ce qu'en fin de compte les Grenades elles ont vraiment été créés pour donner une information féministe parce que c'est vraiment une sensibilité qu'a la RTBF, qui est quand même un média public, ou alors est-ce que c'est parfois pas un peu utilisé comme un bouclier pour se dire on laisse nos rédactions traditionnelles tranquilles, on les emmerde pas avec les féministes, et si on nous ennuie avec le genre on sort le bouclier : oui mais nous on a Les Grenades ?

Je les ai très peu vu citer les grenades, par contre, je sais pas si ça se fait vraiment comme une fierté, par contre ce que je vois c'est qu'on a de plus en plus de contact avec les journalistes de la rédaction, donc en fait à force de parler leur langage, c'est-à-dire à force de sortir des enquêtes journalistiques hyper poussées, moi j'ai enquêté sur le sexisme au sein de la police, j'ai enquêté sur le sexisme au sein des pompiers avec des pompières qui me parlait, des lanceuses d'alerte qui je pense n'aurait pas parlé à des journalistes traditionnels RTBF le soir la libre, à personne elle voulait parler parce qu'elles savent très bien comment elles allaient être traitée et comment elles risquaient en tout cas d'être traitées, parce qu'elles sont pas bêtes, elles lisent les articles, elles voient les reportages, et donc souvent les femmes nous contactent en disant je vous contacte parce que vous travaillez pour Les Grenades et donc je veux uniquement m'exprimer dans Les Grenades, et donc je pense que petit à petit les journalistes, mais de nouveau pas que de la RTBF, les journalistes en général commencent à se rendre compte qu'on a accès à des témoignages et à des informations que eux n'auraient reçues ça. Et après on enquête, ça c'est important aussi, il y a des tas de témoignages qu'on reçoit qu'on ne peut pas écrire dessus parce qu'on a pas de preuve, nous, comme une enquête judiciaire, nous en tant que journaliste on a besoin de preuves, donc il faut enregistrer, il faut garder les captures d'écran, il faut faire le plus possible pour que nous on puisse avoir une base pour commencer une enquête, donc c'est là aussi qu'on voit la différence entre militante qui et journaliste, c'est-à-dire que si j'étais militante j'aurais pu faire un communiqué de presse, j'aurais pu faire une action, j'aurais pu faire une manif, mais je suis journaliste et donc je dois me baser sur des faits, en fait la déontologie m'impose de pouvoir prouver tout ce que j'avance, et moi je veux pas avoir de problème avec le Conseil de déontologie, donc voilà, donc on a des discussions avec les victimes aussi en leur disant il faut prouver, est-ce que vous avez des témoins ? Est-ce que je peux parler à d'autres personnes ? Est-ce que votre avocate accepte de me parler du parcours judiciaire ? Et cetera, tout ce qui permet d'objectiver en fait. Donc ça, ça nous permet de parler le langage des journalistes, et ça leur permet de se rendre compte qu'on ne fait pas n'importe quoi, ce qui pouvait peut-être être la crainte au début et que on fait des enquêtes journalistiques poussées, et qu'on a des journalistes, et donc il faut pas avoir peur de nous. Et donc on a de plus en plus de discussions avec des journalistes traditionnels qui nous demandent comment faire pour traiter tel sujet, est ce que vous avez des sources par rapport à ça, est-ce que vous avez des idées, est-ce que vous avez des expertes, ce qu'on n'avait pas du tout au début en 2019, on était un peu une île à côté, et là maintenant on sent qu'il y a un mouvement vers nous et je pense que c'est parce que on a parlé leur langage, on a sorti des enquêtes qui n'étaient pas attaquables, qui étaient inattaquables même si on essaie de nous attaquer, ça, c'est aussi important, je parlais du

Conseil de déontologie journalistique, on me menace régulièrement de porter plainte au Conseil de déontologie journalistique à cause de mes articles et ça a encore jamais été fait, mais donc c'est une menace, on voit comment c'est utilisé contre les journalistes parce que nos reportages dérangent. Alors, ça va être je vais porter plainte pour diffamation, ou je vais porter plainte au Conseil de déontologie, donc on a aussi ce type de menace là, donc nos articles ont intérêt à ne pas être attaquables, parce que je pense qu'on serait attaqué très très vite s'il y avait la moindre faille dans le papier, ils n'hésiteraient pas à nous attaquer, que ce soit les auteurs de violence ou le grand public, il y a pas de problème pour nous attaquer. Et donc on a aussi cette charge-là sur nos épaules qui est une charge en plus qu'on a pas intérêt à laisser une seule faille dans nos papiers, et quand je lis certains autres articles je me dis bon ok, ils sont beaucoup plus cool eux, avec la déonto quoi, il n'y a pas de souci, ils travaillent avec moins de stress que nous et nous on est encore là à chercher une 60<sup>ème</sup> source pour être sûr de pouvoir bien objectiver notre article parce qu'on ne veut pas qu'on puisse nous dire que notre article a un problème quoi, on veut pas qu'on puisse nous dire ça. Et donc ça c'est important pour bien décrire l'ambiance dans laquelle on travaille et la pression qui pèse sur nos épaules, mais ceci dit on fait des articles du coup qui sont, je pense, plutôt biens, plutôt bons, et je parle pas que des miens évidemment, parce que voilà, moi j'essaye de sortir de cet ego-là journalistique, mais dans Les Grenades on sort des articles collectivement qui sont bien, on se relie les unes des autres, on se soutient les unes des autres, donc c'est aussi une équipe et c'est super important de le dire que c'est un projet collectif et qu'on tiendrait pas si on était pas ensemble et si on n'était pas vraiment une équipe soudée qui se soutient. Et donc c'est comme ça que petit à petit je pense on acquiert cette crédibilité qu'on n'avait peut-être pas au début auprès des journalistes traditionnels, donc ça c'est un peu ce que je peux en dire, que j'ai quand même l'impression qu'on est en train d'essaimer ou d'infuser comme un thé en fait qu'on met et qui infuse petit à petit, et moi je trouve que la RTBF en tout cas traite de mieux en mieux et traite de plus en plus ces questions depuis quelques temps quand même, je trouve que c'est pas mal, même quand je regarde le JT il y a des sujets avec l'angle du genre qui vont être faits et ça je trouve ça bien. Alors je dis pas que c'est uniquement Les Grenades évidemment, c'est pas non plus mon propos, je pense que c'est en train d'évoluer, que *metoo* est passé par là, cette révolution grâce aux femmes, grâce aux féministes, et que donc petit à petit je pense que ça bouge quand même dans les rédactions, qu'il y a eu ces études AJP, qu'il y a des journalistes féminines qui rentrent dans les rédacs, qui infusent aussi, qui proposent des sujets, qui se battent pour faire ces sujets, et tout ça petit à petit ça fait que les journalistes traditionnels traitent un peu mieux ces questions et que du coup nous on sera un peu mieux acceptées quoi, je pense, enfin j'espère, donc voilà. Mais c'est

évidemment pas que grâce aux Grenades, il y a tout un mouvement, il y a plein de journalistes qui travaillent là-dessus et qui essaient de se battre dans les rédactions traditionnelles, ce que moi je ne peux plus faire parce que après l'avoir fait 5 ans je suis sortie essoufflée, et je me suis dit ça ne sert à rien de changer le système de l'intérieur, c'est trop compliqué et on s'en prend plein la tronche, et on est déjà une jeune journaliste, moi j'avais 23 ans quand je suis rentrée, donc c'est très très jeune justement, je m'en rendais pas compte, mais je me rends compte maintenant femme avec l'étiquette féministe j'avais tout ces tares, et heureusement je suis blanche donc pas racisée, parce que ça aurait été encore pire pour moi, et donc tout ça, ça a fait que j'ai subi vraiment un harcèlement pas acceptable dans des rédactions traditionnelles qui fait que nous, on a une liberté de manœuvre qui est très très petite et on doit s'adapter à l'éditorial, on doit s'adapter aux autres journalistes, et si on sort un peu de ça, on se fait taper sur les doigts très vite, donc je suis sortie essoufflée de ça, et donc moi je ne pourrais plus travailler dans une rédaction traditionnelle, je pense en tout cas pour l'instant c'est plus possible et je n'en ai pas l'envie et donc je suis très heureuse si des médias qui nous permettent tout de même, et qui me permettent quand même, d'exercer mon métier et notre métier comme on voudrait le faire.

C'est vraiment intéressant, c'est génial, merci beaucoup pour l'entretien, franchement c'est super, je sais pas si vous avez envie de me dire ou de me raconter autre chose ?

Non je pense que c'est bien là, je pense qu'on a brassé large, donc c'est bien.

Peut-être si je peux me permettre des conseils à me donner dans le cadre de mes recherches ou des personnes que vous jugez intéressantes à contacter ou une manière de travailler qui pourrait m'aider ? Pour vous expliquer, donc moi je compte faire des interviews de journalistes féministes, je pense que je vais aussi essayer d'interviewer donc une rédactrice en chef féministe et un rédacteur en chef expressément masculin, d'une rédaction traditionnelle, en essayant vraiment de poser les mêmes questions pour pouvoir corréler et mettre en rapport. Et alors je pensais, mais ça c'est à voir si c'est aussi possible, vous allez peut-être me dire que c'est pas possible, mais peut-être, quelques jours intégrer peut être la rédaction des Grenades pour comprendre votre manière de fonctionner, vos mécanismes, voir un peu le choix des sujets,

comment ça émerge, les discussions que vous avez en réunion de rédac, des choses comme ça ?

Ça, c'est compliqué, parce qu'on travaille chacune de chez nous, donc on est des journalistes indépendantes, on n'a pas de rédaction physique, notre rédaction est dématérialisée, donc on a des moments où on se parle évidemment, mais c'est plutôt quand on va boire un verre ou en fait on est en contact en permanence via WhatsApp et un groupe Messenger sur lesquels on communique, donc quand on reçoit des sujets et les discussions elle se passent là en fait, et donc c'est très compliqué pour quelqu'un d'observer malheureusement, parce que ça s'est vraiment créé de manière un peu organique et c'est effectivement très très très différent d'une rédaction traditionnelle. Mais je pense que c'est ça qu'on aime bien, parce que dans une rédaction traditionnelle il y a la réunion de rédaction à 9h du mat, en fait les chefs de service se rendent à cette réunion de rédaction, les journalistes ils sont pas invités déjà, enfin en tout cas moi j'ai jamais été invitée à une réunion de rédaction, sauf quand je remplaçais mon chef de service, ce qui était toujours très joyeux parce que j'étais la seule femme, la seule moins de 30 ans, donc tu rentres dans une réunion assez particulière avec tes lunettes différentes de tous les gens qui sont autour de la table, mais donc il y a cette réunion qui se passe pendant 2 h, puis les chefs de service sortent et t'informent si ton sujet a été accepté ou pas, est-ce qu'il faut changer langue et cetera, et à partir de là tu pars sur ton sujet, nous ça se passe vraiment pas comme ça en réalité, et c'est vraiment tout au long de la journée parce qu'en fait on est contactées vraiment souvent aujourd'hui, et donc c'est plutôt tout au long de la journée on va discuter : est-ce que vous avez vu le mail qui est arrivé sur la boîte commune Les Grenades ? Qui veut partir dessus ? Est-ce que vous pensez que c'est intéressant ? Qui veut enquêter ? Et cetera, donc ça se passe plutôt tout au long de la journée, il y a pas un moment dans la journée où on va discuter de ça.

Et donc quand vous dites que les sujets ils vous viennent, je vais dire vraiment du terrain, alors donc c'est vraiment des gens qui vous sollicitent et qui vous lance sur des sujets ?

Ouais, c'est la plupart du temps comme ça. Il y a aussi des sujets qui s'imposent à nous, quand il y a eu un accord fédéral sur le budget je pense on avait lu tous les articles sur le budget et en fait il y avait rien sur l'aspect genré de ce budget, donc là on est parti nous sur l'aspect genré du budget, donc parfois là il n'y a pas de l'aspect genre quand on a parlé par exemple des malades longue durée, donc il y a eu une réforme sur les maladies de longue durée, en fait c'est majoritairement des femmes parce que les femmes elles ont des emplois qui les rendent malades, les aides ménagères elles respirent de la javel toute la journée et tout le monde s'en fou par exemple, et donc je pense que 75% des malades longue durée ce sont majoritairement des femmes et donc tous les reportages c'était les malades longue durée, mais jamais on nous dit que ce sont majoritairement des femmes et pourquoi ce sont majoritairement des femmes, et donc pourquoi cette réforme elle a impactée majoritairement des femmes, donc là on est parti aussi tout de suite là-dessus en disant mais il faut rappeler les chiffres, les chiffres sont là, c'est un très grand nombre de femmes, c'est majoritairement des femmes. Et donc on a été voir auprès des assos féministes qui travaillent là-dessus et donc elles nous ont sorti des analyses hyper intéressantes. Et donc, parfois dans l'actu il y a des choses, les infirmiers par exemple pendant la crise c'était les infirmiers, 85% de femmes, une grande majorité de personnes racisées, c'est pas des blanches qui nettoient le vomi, qui pansent les plaies, ce sont des femmes racisées qui font ce métier-là, et donc et majoritairement des femmes, et à nouveau, tout au début de la crise COVID c'était elles en première ligne et personne disait que c'était des femmes à la télé, c'était toujours les infirmiers au masculin, donc nous on a rappelé tout au long de la crise COVID qu' en première ligne c'était les femmes qui soignait et que dans notre société c'est les femmes qui soignent généralement. Et donc dans une pandémie c'est évidemment les femmes qui sont d'abord impactées, les caissières qui ont dû continuer à toucher chaque truc que nous on a touché, c'était des caissières, c'est majoritairement des femmes, et elles ont continué à aller travailler parce que sinon on ne mangeait pas nous en fait, donc tous ces métiers de première ligne, c'était des femmes et vraiment au tout début de la pandémie, mais je dis tout début, mais c'était même un an, tout 2020 on n'a pas voulu voir que c'était majoritairement des femmes, mais il a fallu que les assoc' féministes puis les médias féministes rappellent ça et sortent les chiffres. Donc voilà, il y a quand même de l'actu qui s'impose à nous mais on est vraiment contactées tout le temps, en moyenne j'ai encore eu deux mails et doit partir aujourd'hui sur ces sujets-là parce que les femmes nous contactent, nous disent j'ai vécu ça, il y a un problème de société, il faut enquêter, voilà, est-ce qu'on peut se parler ? Est-ce qu'on peut discuter ? Donc au début de ma semaine je ne sais jamais sur quoi je vais partir pour Les Grenades, en tout cas c'est vraiment autre chose qu'une revue imprimée comme Axelle où on

prévoit les sujets bien à l'avance, où on a le temps d'enquêter un peu différemment, de faire du *slow journalisme*, je dis pas que c'est mieux ou que c'est moins bien, c'est juste deux temps très différent d'enquête, en tout cas pour Axelle au début de ma semaine je sais sur quoi je vais partir, mais pour Les Grenades c'est vraiment beaucoup plus organique, et ça se passe vraiment d'une manière très différente, on est vraiment à l'écoute du terrain qui nous fait remonter des tas de choses, et donc oui, là je parlais des femmes victimes, mais les associations qui sont en contact avec des femmes victimes elles nous contactent très régulièrement pour nous dire on a tel sujet, il y a telle chose qui arrive à telle femme, elle est pas toute seule, c'est un sujet de société, est-ce que ça vous intéresse d'enquêter là-dessus ? On peut vous mettre en contact avec des victimes, on peut vous mettre en contact avec des gens, et donc nous évidemment on accepte et puis l'enquête démarre comme ça en fait. Et après on a plus de liberté, après on va parler un peu à qui on veut, évidemment une enquête journalistique ça se développe, mais souvent les lanceuses d'alerte ce sont les assos féministes ou les victimes elles-mêmes, ou alors quelques fois on a des hommes témoins, ça commence de plus en plus, ce qui est assez rassurant, on commence de plus en plus à parler à des hommes qui voient des choses là où ils travaillent, qui voient des choses là où ils étudient, et qui nous font remonter ça en disant c'est pas normal, on voit ce qui se passe, on voit que les femmes sont harcelées, on voit qu'il y a des viols et cetera, on voit qu'il y a rien qui est fait, est ce que vous voulez enquêter et là, c'est aussi le début de notre enquête, donc ça c'est intéressant, ça commence à bouger du côté des hommes en ce moment.

Bah tant mieux franchement, il est temps quoi.

Ouais, je trouve aussi, voilà en gros je pense pas que j'avais trop de choses à vous dire par rapport à ça, mais donc oui, juste que c'est compliqué d'intégrer la rédaction des Grenades, la rédaction d'Axelle c'est pareil, pour la petite histoire donc c'est là que ça sera la complication, c'est qu'il y a pas de rédaction physique et qu'on se parle essentiellement par téléphone ou par mail, mais qu'on n'a pas de moment de réunion où on se voit quoi, donc c'est ça qui est assez particulier aux rédactions féministes.

Mais ça peut aussi être intéressant je trouve de comparer le côté vraiment pratique et pourquoi et comment est ce qu'une rédaction féministe travail d'une telle manière en parallèle avec une rédaction traditionnelle, c'est intéressant.

Oui, si vous cherchez une rédactrice en chef féministe, je pense que Sabine Panet d'Axelle est une bonne piste.

Ah super, je me permets de noter, donc Sabine Panet, si vous pouvez m'épeler pour être sûr de pas faire d'erreur.

Vous savez quoi ? Je vais vous l'envoyer par mail.

Ah oui, bah encore mieux, c'est super, et si vous avez des idées de personnes que vous jugez qui pourraient être intéressantes, j'ai envie de faire pas mal d'entretiens pour avoir vraiment du contenu concret, je suis plus entretien qu'uniquement basé sur des lectures, j'ai vraiment envie de comprendre ce qui se passe et d'entendre aussi les ressentis, donc voilà, n'hésitez pas si vous avez des contacts, ce serait vraiment super sympa.

Mais je pense que Sabine c'est une bonne base, et aussi pour questionner sur comment elle travaille en fait plus concrètement par rapport au fait d'être rédactrice en chef d'un média féministe, c'est quand même assez particulier puisque le féminisme on déconstruit les rapports de pouvoir, et donc aussi nos rapports de pouvoir, enfin c'est généralement pour ça aussi que ça se passe de manière plus horizontale et qu'il y a moins de rapports hiérarchiques, même si les rapports sont hiérarchiques quand même importants et qu'il y a beaucoup de problèmes dans l'horizontalité, mais en tout cas nous on essaie de pas multiplier dans une rédaction traditionnelle, c'est vraiment une pyramide avec tout en haut le grand gourou qui est rédacteur en chef, et puis les petits gourous qui suivent, qui sont les chefs de service, et puis il y a des journalistes tout en bas, et alors les journalistes pigistes qui sont encore un peu plus en bas, les

journalistes pigistes web qui sont encore tout en bas parce qu'ils sont pas vraiment journalistes, ils sont pigistes web, enfin voilà, il y a des tas de hiérarchies comme ça et de rapports de pouvoir dans une rédaction traditionnelle, et nous on essaie de sortir de ça et c'est pour ça je pense aussi que ça s'organise assez différemment et qu'on n'est pas concentré autour d'un gourou. Donc je pense que peut-être il y a quelque chose à chercher par rapport à ça, par rapport à ces rapports de pouvoir qui sont à déconstruire à fond, et qui produisent de la violence, qui produisent du harcèlement, qui produisent beaucoup de choses au sein des rédactions traditionnelles évidemment parce que là où il y a des rapports de pouvoir la violence se produit, et c'est pas non plus pour dire que en horizontalité il n'y a pas de rapports de pouvoir, on sait bien qu'en horizontalité il y a des personnes qui parlent mieux, il y a des personnes qui prennent toute la place, il y a des personnes plus timides qui n'osent pas s'exprimer et cetera, donc une horizontalité elle doit aussi s'organiser, elle doit aussi permettre de donner la parole à tout le monde, et ça c'est aussi un vrai travail, mais en tout cas je pense qu'on se différencie quand même des rédactions plus traditionnelles par rapport à ces rapports de pouvoir et ces rapports hiérarchiques.

Oui, c'est vraiment intéressant parce que ça c'est par exemple une piste à laquelle j'avais pas pensé, parce que forcément moi je suis en dehors du métier de journaliste, mais je trouve ça super intéressant d'analyser et d'essayer de comprendre aussi pourquoi c'est différent, et alors évidemment l'impact que ça a cette différence, merci beaucoup.

Oui, c'est aussi par rapport à nos sources, parce que les journalistes traditionnels vont dire par exemple vous pouvez pas relire les articles, c'est nous qui décidons des mots qu'on emploie, donc il y a un rapport de pouvoir, en fait c'est le journaliste ou la journaliste qui va raconter ton histoire quand on parle des victimes par exemple, nous si les victimes nous demandent de relire, on accepte, les victimes peuvent relire, parce que c'est leur histoire en fait, et oui, moi Les Grenades ce qui est rassurant c'est que c'est en ligne, et donc si on fait une erreur ou quoi on peut modifier en mettant évidemment qu'on édite l'article, on précise aux lecteurs lectrices que c'est édité, ça arrive peu, mais il y a des fois où on comprend mal parce qu'on est des êtres humains en fait, et c'est une grande responsabilité, et nous on en est conscientes que de raconter l'histoire de violence d'une victime, et il faut pas faire de vidéo violence secondaire, il faut pas

reproduire une violence, faut pas la violenter une deuxième fois, elle a déjà subi une violence et nous en tant que journaliste on n'est pas là pour lui dire ta gueule, c'est moi qui raconte, et je vais t'expliquer même en fait là ta vie, et je vais te raconter mieux que toi en fait, là on est à nouveau dans l'égo et c'est des choses qu'on peut entendre chez les journalistes, nous on s'en fiche en fait, et moi je ne prends pas mal si une victime me dit mais là vous ça va pas, vous avez vu ce que vous avez écrit, c'est pas du tout ce que j'ai dit, et moi je dois être d'accord, je dois accepter, et je le fais, et je dis oui, mais bien sûr, désolée, je m'excuse d'avoir mal compris, d'avoir mal retranscrit ce que vous avez dit et donc vous voyez ces rapports de pouvoir qu'il y a et que les journalistes peuvent avoir aussi sur les victimes, nous on essaie de les mettre à plat et de faire quelque chose de beaucoup plus collectif et de se dire que c'est un journalisme collectif et c'est pas grave si des victimes me disent vous avez mal compris, je ne le prends pas mal parce que je suis un être humain, parfois je comprends mal et c'est la vie, et c'est comme ça, ça arrive rarement, mais ça arrive, et je l'accepte, et là alors je change, je modifie, quand je peux je modifie, et c'est pas grave, ça veut pas dire que je suis une mauvaise journaliste, ça veut pas dire que j'ai mal fait mon travail, ça veut dire que je suis un être humain qui a mal compris et que c'est normal que la victime qui, elle, a vécu ça, qui, elle, a toute l'histoire en tête en permanence, moi j'ai l'histoire en tête 2 h, le temps qu'elle m'explique, et puis je passe à autre chose en fait, mais elle c'est sa vie, et donc on doit faire vraiment attention à ça. Et donc c'est ça, avoir ce sens de la responsabilité qu'on porte, et c'est ça aussi cette relation de pouvoir que les journalistes peuvent créer auprès de leur source, auprès des victimes, auprès de toutes les victimes en général, là moi je parle juste des victimes de violences masculines parce que c'est mon travail, mais c'est beaucoup plus large par rapport au journalisme aussi, et donc vraiment quand je parle de sortir de sa tour d'Ivoire c'est vraiment redescendre sur terre et se rendre compte qu'on fait un métier humain avec des êtres humains, qu'on est nous-mêmes des êtres humains, et qu'il faut être à l'écoute de ces êtres humains, même quand l'article est publié et qu'il faut accepter de se tromper parfois. Et tout ça c'est à croire qu'on est encore très loin pour changer le journalisme, il faudra passer par là malheureusement, je pense accepter qu'on est des êtres humains et qu'on se trompe, et je pense qu'on aime lire les articles parce que ce sont des êtres humains qui les font, le jour où des robots écriront des articles, les robots ils seront bien neutres et objectifs, il y aura pas de problème, mais je pense qu'on consommera plus les médias, pas autant qu'aujourd'hui justement parce que c'est des humains qui parlent à d'autres humains, que c'est intéressant le journalisme, et donc c'est vraiment hypocrite de croire qu'on peut faire ça neutre, sans émotion, et dans sa tour d'Ivoire, et moi je vous explique la vie et vous, vous allez juste m'écouter, c'est pas normal, c'est très violent, voilà pour conclure.

Franchement super, c'est une belle conclusion en plus.

Oui, je trouve.

Mais franchement un immense merci, merci de m'avoir répondu aussi vite, d'avoir accepté d'avancer notre rencontre, merci pour tout ce que vous m'avez expliqué, c'était vraiment très intéressant, merci beaucoup, si jamais en évoluant et en avançant je veux vous interviewer à nouveau peut-être avec des questions plus précises, parce qu'ici c'était exploratoire, vous accepteriez que je reprenne contact avec vous ?

Oui, bien sûr, pas de problème, mais si vous avez des questions en cours d'écriture ou quoi, n'hésitez pas n'hésitez pas à me revenir, il n'y a pas de problème de mon côté, vous avez mon adresse mail, ça va ?

Un immense, immense, immense merci.

C'est normal, bon travail !

Mais merci, et puis à vous aussi bon travail et bon courage, et merci beaucoup pour ce que vous faites pour nous !

Merci à vous aussi de travailler sur ces questions aussi maintenant, donc c'est important, ça va ?

Oui, à bientôt, un grand merci.

Oui à bientôt, je vous envoie l'adresse de Sabine Panet.

Ouais, super, je prendrai contact avec elle cet après-midi, merci beaucoup, au revoir.

**Abstract :**

**Mots-clés : Presse féministe, pratiques journalistiques, féminisme intersectionnel, médias/féministes.**

**Résumé :**

Ce travail tente de définir la presse féministe et ses pratiques journalistiques afin de la distinguer de la presse dite traditionnelle. Dans ce travail, la position de la presse féministe au sein de la sphère médiatique est abordée. La presse féministe va-t-elle se catégoriser « presse spécialisée » ou « presse généraliste » alors qu'elle s'adresse à toutes et tous mais en portant les lunettes du genre dans ses productions.